

Galaxie n°36

Collectif

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Galaxie

Avril 1967

N° 36

2 F 50

**Un billet
pour Tranai**

par
**Robert
Sheckley**

**L'homme
majuscule**

par
**A.E.
van Vogt**

**Le roi
de la ville**

par
**Keith
Laumer**

**Chronique
de
l'occupation
sirienne**

par
**Frederik
Pohl**



Galaxie

AVRIL 1967

n°36

L'AVENTURE DANS L'ANTICIPATION

SOMMAIRE

NOUVELLES.

Un billet pour Tranaï.

Robert Sheckley.

Au bout du rouleau.

Robert Lory.

Le roi de la ville.

Keith Laumer.

Chronique de l'occupation sirienne.

Frederik Pohl.

Que le loup soit détruit !

Fred Saberhagen.

L'homme majuscule.

A.E. van Vogt.

COUVERTURE DE MORROW

DANIEL DOMANGE.
Directeur

ALAIN DORÉMIEUX.
Rédacteur en chef

MICHEL DEMUTH.
Secrétaire de rédaction

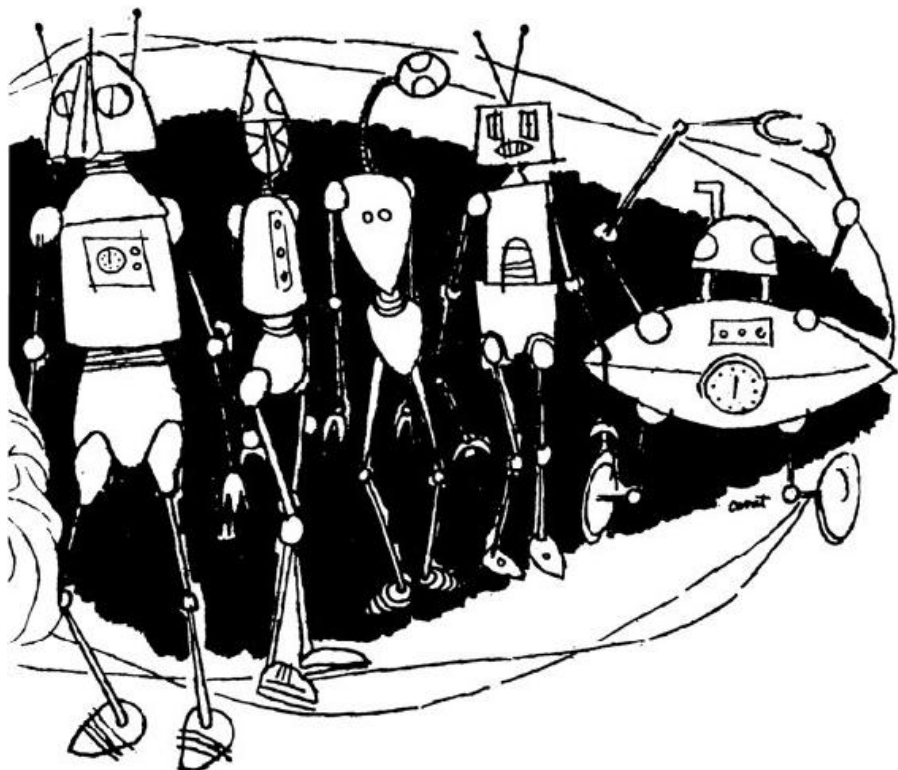
Un « classique » en reprise

UN BILLET POUR TRANAI

par ROBERT SHECKLEY

ILLUSTRÉ PAR CAVAT

Au-delà du Tourbillon Galactique, aux confins des routes stellaires, les hommes, disait-on, avaient trouvé l'Utopie. Et Marvin était las de la Terre...



Par un beau jour du mois de juin, un grand jeune homme mince, l'air résolu et vêtu avec sobriété, entra dans les bureaux de l'Agence Interstellaire de Voyages. Il n'accorda pas un coup d'œil à l'affiche bariolée représentant la fête de la moisson sur Mars, ne prêta pas la moindre attention à la gigantesque photo murale donnant un aperçu des forêts dansantes de Triganium, passa sans s'arrêter devant la fresque un tantinet suggestive ayant pour thème les rites de l'aube sur Opiuchus II et s'immobilisa en face du bureau du préposé.

— « Je voudrais un billet pour Tranaï, » annonça le jeune homme.

Le préposé referma l'exemplaire d'*Inventions nécessaires* qu'il était en train de lire et fronça les sourcils. « Tranaï ? Tranaï ? Ce n'est pas l'une des lunes de Kent IV ? »

— « Non. Tranaï est une planète qui tourne autour du soleil du même nom. Je veux y aller. »

— « Je n'en ai jamais entendu parler. » L'employé sortit un catalogue stellaire, une carte simplifiée des étoiles et une brochure ayant pour titre *Les itinéraires spatiaux secondaires*.

— « Décidément, on en apprend tous les jours, » murmura-t-il. « Vous voulez un billet pour Tranaï, monsieur... »

— « Goodman. Marvin Goodman. »

— « Eh bien, Mr Goodman, votre Tranaï est apparemment située à l'extrême limite des routes spatiales. Mais elle se trouve quand même dans la Voie Lactée. C'est un endroit où absolument personne ne met les pieds. »

— « Je sais. Pouvez-vous m'obtenir un passage ? » Il y avait une imperceptible excitation contenue dans la voix de Goodman.

L'employé hocha la tête. « C'est tout à fait impossible. Aucun transport ne va aussi loin. »

— « Quel est l'endroit le plus proche où vous pouvez me déposer ? »

L'employé adressa à Goodman un sourire engageant. « Pourquoi vous casser la tête ? Je peux vous faire connaître une planète possédant tout ce qu'à cette Tranaï et présentant en outre les avantages de la proximité, de tarifs préférentiels, d'hôtels corrects, d'excursions... »

— « Je veux aller sur Tranaï, » fit Goodman avec entêtement.

— « Mais on ne peut pas y aller, » répéta le préposé avec patience. « Que cherchez-vous exactement ? Peut-être pourrais-je vous aider. »

— « Vous pouvez m'aider en me délivrant un billet pour l'endroit le plus proche de... »

L'autre jeta un rapide regard sur son client dont l'allure n'avait rien d'athlétique et dont le dos voûté trahissait l'intellectuel, et il l'interrompit. « Permettez-moi de vous proposer la visite d'Afrikanus II, un monde préhistorique où l'on trouve des tribus sauvages, des tigres à dents de sabre, des fougères mangeuses d'hommes, des sables mouvants, des volcans en activité, des ptérodactyles, etc., etc. Les départs ont lieu de New York tous les cinq jours. Nous garantissons le danger absolu et la sécurité absolue. Ainsi qu'une tête de dinosaure. Si vous n'en rapportez pas une, vous êtes remboursé. »

— « Je veux aller sur Tranaï. »

L'employé dévisagea Goodman : le jeune homme serrait les lèvres et son expression était intraitable.

— « Peut-être êtes-vous fatigué du puritanisme terrien et de ses interdits ? Que diriez-vous d'une visite à Almagordo III, la Perle de la Ceinture Australe ? Le séjour de dix jours comprend la visite de la mystérieuse casbah d'Almagordo, de huit boîtes de nuit (la première consommation aux frais de l'agence), d'une fabrique de zintal où vous pourrez acheter des ceintures, des chaussures et des portefeuilles en zintal d'origine pour un prix dérisoire et de deux distilleries. Les Almagordiennes sont belles, enjouées et d'une naïveté bien rafraîchissante. Le touriste est à leurs yeux la créature humaine la plus prisée et la plus désirable. De plus... »

— « Je veux aller sur Tranaï, » répéta Goodman. « Quel est l'endroit le plus proche où vous puissiez me déposer ? »

L'air renfrogné, l'employé prit une poignée de billets de voyage. « Vous pouvez vous rendre sur Legis II à bord de la *Reine des Constellations*. Là, vous prendrez la *Splendeur Galactique* qui vous déposera sur Oumé. Il vous

faudra alors emprunter une fusée omnibus qui vous laissera sur Tung-Bradar IV après s'être arrêtée à Machang, à Inchang, à Pankang, à Leking et à l'Huître – si elle ne s'est pas désintégré en cours de route, Ensuite, vous embarquerez à bord d'un tortillard qui vous mènera à Aoomsridgia (s'il réussit à franchir le Tourbillon Galactique). La fusée postale vous conduira jusqu'à Bellismo-ranti. Je crois qu'elle est toujours en service. Vous aurez alors parcouru la moitié du chemin. Après, il faudra vous débrouiller tout seul. »

— « Parfait, » dit Goodman. « Pouvez-vous m'établir mon billet ? Je viendrai le chercher cet après-midi. »

Le préposé fit oui de la tête. « Mr Goodman, qu'est-ce que c'est donc que cette Tranäi ? » demanda-t-il avec un certain affolement.

Goodman eut un sourire béat. « L'Utopie, » répondit-il.



Marvin Goodman avait passé presque toute sa vie à Seakirk, dans le New Jersey, ville qui, depuis près de cinquante ans, avait toujours été sous la coupe d'un politicien marron ou d'un autre. La plupart de ses concitoyens

manifestaient la plus totale indifférence devant la corruption qui régnait dans toutes les classes de la société, devant l'industrie florissante des jeux, devant la guerre des gangs et devant l'alcoolisme qui faisait des ravages dans la jeunesse. Ils avaient pris l'habitude de voir les rues s'effondrer, les antiques canalisations éclater, les centrales tomber en panne, les immeubles décrépits s'écrouler tandis que les margoulins se faisaient construire des demeures toujours plus grandes, des piscines toujours plus longues et des écuries équipées du chauffage central. Oui, les gens s'étaient accoutumés à cet état de choses. Mais pas Marvin Goodman.

Goodman était un Don Quichotte né. Il écrivait des articles qui n'étaient jamais publiés, envoyait aux parlementaires des lettres que leurs destinataires ne lisaient jamais, faisait campagne pour des candidats honnêtes qui n'étaient jamais élus, créait des comités : la Ligue pour le Progrès Municipal, l'Association Civique contre le Gangstérisme, l'Union des Citoyens pour une Police Digne de ce Nom, le Manifeste contre les Jeux de Hasard, l'Union pour l'Égalité des Hommes et des Femmes au Travail et une dizaine d'autres associations du même genre.

Ses efforts étaient invariablement voués à l'échec. Les gens étaient trop apathiques pour réagir et les politiciens se contentaient de le railler. Or, Goodman ne pouvait supporter qu'on se moquât de lui. Enfin, il dut boire la coupe jusqu'à la lie : sa fiancée le laissa tomber pour un jeune homme au verbe haut qui portait avec affectation des vêtements de sport et n'avait qu'une seule chose à son actif : des intérêts dans la Compagnie de Travaux Publics de Seakirk.

Cette trahison fut le coup de grâce. La jeune fille en question se souciait apparemment comme d'une guigne que la Compagnie de Travaux Publics de Seakirk employât des quantités invraisemblables de sable pour préparer son ciment et rognât largement sur l'épaisseur des poutrelles d'acier qu'elle utilisait. « Et alors, Marvin ? » s'exclamait cette jeune personne. « Les choses sont comme ça. Il faut être réaliste. »

Mais Goodman n'avait aucune intention d'être réaliste. Il se rendit au Moonlight Bar où, entre deux verres, il commença à songer sérieusement à s'exiler dans l'enfer vert de Venus pour se faire trappeur.

Un vieillard très droit et au visage d'oiseau de proie pénétra dans l'établissement. À sa démarche qui trahissait l'homme gêné par la pesanteur, à sa pâleur, aux cicatrices de radiation qui zébraient son visage, à son regard perçant, Goodman devina aussitôt le cosmonaute.

— « Un Tranai Spécial, Sam, » ordonna l'homme de l'espace.

— « Tout de suite, capitaine Savage, » répondit le barman.

— « Tranai ? » murmura machinalement Goodman.

— « Eh oui, Tranai, » répondit le cosmonaute. « Tu n'en as jamais entendu parler, mon petit gars, pas vrai ? »

— « Jamais, » avoua Goodman.

— « Eh bien, fiston, je suis d'humeur à bavarder, ce soir, et je vais te

causer de la Bienheureuse Tranaï de par-delà le Tourbillon Galactique. »

Les yeux gris du capitaine Savage s'embaùèrent tandis qu'un sourire adoucissait le pli amer de ses lèvres.

« En ce temps-là, nous étions des hommes de fer dans des nefs d'acier. Johnny Cavanaugh, Frog Larsen et moi, on aurait fait sauter l'enfer lui-même pour la moitié d'une cargaison de terganium. Foutre ! Et on aurait racolé Belzébut en personne pour réparer les dégâts. Ouais, en ce temps-là, un homme sur trois attrapait la lèpre de l'espace et le spectre de Dan McClintock hantait les routes du ciel. Moll Gann tenait encore l'Auberge Rouge sur l'astéroïde 342-AA. Il comptait cinq cents dollars terriens le verre de bière, et on le payait ce prix-là parce qu'il n'y avait pas d'autre taverne à dix milliards de milles à la ronde. En ce temps-là, les fusées à destination de Prodengum devaient faire le détour par le Gantelet pour éviter les Scarbies. Aussi, fiston, tu peux t'imaginer dans quel état d'esprit j'étais quand, un beau jour, je débarquai sur Tranaï. »

Goodman écoutait avec attention le vieux cosmonaute évoquer avec pittoresque les jours héroïques où les fragiles astronefs s'élançaient vers les confins de la galaxie, fracassant un ciel d'airain.

Et là-bas, au seuil du Grand Néant, il y avait Tranaï.

Tranaï où l'on avait découvert la Vérité, où les hommes avaient conquis la Liberté ! Tranaï la Miséricordieuse où prospérait une société paisible, créatrice, heureuse, composée ni de saints, ni d'ascètes, ni d'intellectuels mais de simples gens qui avaient réalisé l'Utopie.

Une heure durant, le capitaine Savage parla des multiples merveilles de Tranaï. Quand il eut fini, il se plaignit d'avoir la gorge sèche. C'était la maladie des cosmonautes, dit-il, et Goodman commanda deux autres « Tranaï Spécial » – un pour son interlocuteur et un pour lui. En dégustant le breuvage exotique d'un gris verdâtre, il rêva à son tour.

— « Pourquoi n'y retournez-vous pas, capitaine ? » demanda-t-il enfin d'une voix douce.

Le vieux coureur du ciel secoua la tête. « Je suis définitivement fini. Cloué par la goutte de l'espace. En ce temps-là, la médecine moderne était à peu près inconnue. Maintenant, je suis tout juste bon à tenir un emploi de rampant. »

— « Que faites-vous ? »

Savage poussa un soupir. « Je suis contremaître à la Compagnie de Travaux Publics de Seakirk. Moi qui ai commandé un bâtiment de cinquante tuyères ! Quand je pense à la façon dont ces gens-là fabriquent leur ciment... Si on en prenait encore un petit en l'honneur de Tranaï la Merveilleuse ? »

Ils en burent plusieurs. Quand Goodman quitta le bar, sa décision était prise. Quelque part dans l'Univers on avait trouvé le *modus vivendi*, on avait réalisé le vieux rêve humain de la perfection.

Goodman ne pouvait rien admettre de moins que la perfection.

Le lendemain, il démissionna de son poste d'ingénieur de la Fabrique de

Robots de la Côte Est et se rendit à la Banque où il retira toutes ses économies. Il irait sur Tranaï.

Il embarqua à bord de la *Reine des Constellations* et descendit sur Legis II où il prit la *Splendeur Galactique* à destination d'Oumé. Après avoir fait escale à Machang, à Inchang, à Pankang, à Lekung et à l'Huître – de petits bleds sinistrés – il atteignit Tung-Bradard IV. Il franchit sans incident le Tourbillon Galactique et rallia finalement Bellismoranti, le point limite de la zone d'influence de la Terre.

Un astronef local le déposa pour un prix exorbitant sur Dvasta II. Là, un cargo mixte le conduisit jusqu'à la planète double Mvanti, *via* Seves, Olgo et Mi. Il y fut immobilisé trois mois, qu'il mit à profit pour apprendre la langue tranaïenne par la méthode hypnopédique. Au bout du compte, il s'aboucha avec un pilote irrégulier qui l'emmena sur Ding.

Accusé d'être un espion higasto-méritréien, il réussit à s'évader et à prendre place dans une fusée transportant du minerai sur g'Moree. Là, il fut hospitalisé car il souffrait d'engelures, d'empoisonnement thermique et de brûlures superficielles dues aux radiations. Finalement, il put retenir une place pour Tranaï.

Quand, après avoir dépassé les lunes Doé et Ri, l'appareil se posa sur la piste de Port Tranaï, Goodman en croyait à peine ses yeux.

Les sas s'ouvrirent et un profond découragement s'empara de lui. C'était inévitable après un voyage aussi éprouvant, mais la fatigue n'était pas la seule cause de cet état de démoralisation : Goodman était brusquement terrifié à l'idée que Tranaï n'était peut-être qu'une imposture.

Il avait traversé toute la galaxie sur la foi des racontars d'un vieux cosmonaute. Maintenant, toutes ces histoires paraissaient invraisemblables. Goodman avait plus de chance de retrouver l'Eldorado que la Tranaï de ses rêves.

Il quitta le bord. Port Tranaï était une ville apparemment plaisante. Il y avait beaucoup de monde dans les rues et les boutiques étaient pleines à craquer. Les hommes qu'il croisait avaient un type indiscutablement humain et les femmes étaient fort séduisantes.

Mais il y avait quelque chose de bizarre, quelque chose d'intangible et d'insolite. Quelque chose d'étrange. Il fallut un certain temps à Goodman pour mettre le doigt dessus.

D'un seul coup, il se rendit compte que les hommes étaient dix fois plus nombreux que les femmes. Mais il y avait plus bizarre encore : toutes les femmes qu'il voyait avaient moins de dix-huit ans ou plus de trente-cinq ans.

Qu'était-il advenu du groupe d'âge compris entre dix-neuf et trente-cinq ans ? Existait-il un tabou interdisant aux femmes de cette catégorie de paraître en public ? Une épidémie les avait-elle anéanties ?

Il faudrait éclaircir ce mystère plus tard.

Le voyageur se rendit au Palais Idrig, siège du gouvernement, et demanda

à être reçu par le ministre des Affaires extra-terrestres. Une audience lui fut accordée sur le champ.

L'excellence occupait un bureau dont les murs étaient mouchetés de curieuses taches bleues. Goodman eut immédiatement les yeux attirés par le fusil accroché au mur. Un fusil de fort calibre, muni d'un silencieux et d'une lunette télescopique. Il n'eut pas le temps de réfléchir plus avant, car le ministre jaillit de son fauteuil et lui secoua la main avec énergie.

C'était un gaillard jovial qui pouvait avoir la cinquantaine. Une petite médaille pendait à son cou ; elle était frappée du sceau tranaïen : un éclair et un épi de blé entrecroisés. Goodman supposa – et il ne se trompait pas – que c'était là le symbole des hautes fonctions de son interlocuteur.

— « Soyez le bienvenu sur Tranaï, » dit le ministre d'une voix chaleureuse. Il débarrassa une chaise de la pile de papiers qui l'encombraient et fit signe à son visiteur de s'asseoir.

— « Monsieur le Ministre... » commença Goodman.

Mais l'autre l'interrompit :

— « Je me nomme Den Melith. Appelez-moi Den. Ici, nous nous dispensons du protocole. Installez-vous confortablement. Mettez donc vos pieds sur mon bureau. Puis-je vous offrir un cigare ? »

— « Non merci, » répondit Goodman, un peu abasourdi. « Monsieur le... euh... Den, j'arrive de la Terre, une planète dont vous avez peut-être entendu parler ? »

— « Bien sûr. Une planète agitée, un peu perturbée... sans vouloir vous offenser. »

— « Cela ne me vexe pas, croyez-le bien. C'est exactement comme cela que je la qualifierais. Si je suis venu ici... » Goodman hésita, désireux de ne pas avoir l'air trop ridicule. « Enfin, j'ai entendu parler de Tranaï. Quand je repense maintenant à ce qu'on m'en a dit, ces histoires me paraissent absurdes mais, si vous le permettez, j'aimerais vous demander... »

— « Demandez-moi tout ce que vous voudrez, » fit Melith avec enjouement. « Je répondrai franchement à toutes vos questions. »

— « Je vous en suis d'avance reconnaissant. Il paraît qu'il n'y a pas eu de guerre sur Tranaï depuis quatre cents ans ? »

— « Depuis six cents ans, » rectifia le ministre. « Et il n'y en a aucune en vue. »

— « Je me suis laissé dire que le crime n'existait pas sur Tranaï. »

— « C'est parfaitement exact. »

— « Et qu'il n'y avait en conséquence ni force de police, ni juges, ni bourreaux, ni commissions d'enquête gouvernementales. Qu'il n'y avait non plus ni prison, ni maison de correction, ni autre lieu de détention ! »

— « Nous n'en avons pas besoin puisque le crime n'existe pas. »

— « On m'a également dit qu'il n'y avait pas de pauvres. »

— « Je n'en ai jamais vu, » s'exclama allègrement le ministre. « Vraiment, vous ne voulez pas de cigare ? »

— « Non merci. D'après ce que j'ai cru comprendre, vous avez instauré une économie stable sans recourir aux méthodes socialistes, communistes, fascistes ou bureaucratiques ? »

— « Exactement. »

— « La société tranaïenne est donc en fait une société fondée sur la libre entreprise, où l'initiative individuelle peut s'épanouir sans entraves et où l'intervention des pouvoirs publics est réduite au strict minimum ? »

Melith hocha affirmativement la tête. « Le gouvernement ne s'occupe que de détails mineurs : la protection des personnes âgées et l'amélioration des sites. »

— « Est-il vrai que vous avez découvert le moyen de distribuer les richesses sans faire appel à la coercition ni même à l'impôt ? »

— « C'est tout ce qu'il y a de plus vrai. »

— « Est-il vrai que la corruption est inconnue à quelque niveau de l'administration que ce soit ? »

— « Nous ignorons la corruption. Sans doute est-ce parce que nous ne ménageons pas notre peine lorsqu'il s'agit de choisir les hommes qui assumeront une fonction publique. »

— « Le capitaine Savage avait donc raison ! » s'exclama Goodman, incapable de se contenir plus longtemps. « C'est vraiment le royaume d'Utopie ! »

— « Nous nous en flattons. »

Le Terrien respira profondément et demanda : « Pourrai-je rester chez vous ? »

— « Pourquoi pas ? » Melith prit un formulaire dans un tiroir. « Aucune restriction n'est imposée à l'immigration. Quelle profession exercez-vous ? »

— « Sur la Terre, j'étais ingénieur en robotique. »

— « C'est là une spécialité qui offre une multitude de débouchés. »

Melith commença à remplir le formulaire. Sa plume cracha et un pâté tacha la feuille. D'un geste négligent, le ministre lança le stylo contre le mur où il se fracassa, dessinant une nouvelle tache bleue.

— « Nous nous occuperons de la paperasserie un autre jour, » reprit-il. « Pour le moment, je n'ai pas la tête à cela. » Il s'installa plus confortablement dans son fauteuil. « Permettez-moi de vous donner quelques conseils. Nous considérons, nous autres tranaïens, que nous avons créé un monde qui est presque le royaume d'Utopie, comme vous l'appellez. Mais notre État n'est pas un État hautement organisé. Nous n'avons pas de code juridique compliqué. Nous observons un certain nombre de lois non écrites, de coutumes si vous voulez. Vous les découvrirez et vous aurez intérêt – quoique nul ne vous y contraindra – à les respecter. »

— « Vous pouvez compter sur moi ! » s'exclama Goodman. « Je vous assure que je n'ai aucune intention de troubler votre paradis. »

Melith eut un sourire amusé.

— « Oh ! ce n'était pas à nous que je pensais mais à votre propre sécurité. »

Peut-être ma femme aura-t-elle un avis supplémentaire à vous donner. »

Melith appuya sur le gros bouton rouge qui saillait au milieu de son bureau. Aussitôt un brouillard bleuâtre se forma qui se solidifia. Quelques instants plus tard, une jeune et jolie femme était debout devant Goodman.

— « Bonjour, mon chéri, » dit-elle à Melith.

— « Bonjour, ma chérie. Ce jeune homme arrive de la Terre et il a l'intention de s'installer sur Tranaï. Je lui ai prodigué les conseils habituels. Y a-t-il quelque chose d'autre que nous pouvons faire pour lui ? »

Mrs Melith réfléchit un moment, puis demanda à Goodman : « Êtes-vous marié ? »

— « Non, madame. »

— « Dans ce cas, Den, il faudrait lui faire connaître une jeune fille agréable. Le célibat n'est pas interdit, bien sûr, mais il n'est pas tellement bien vu sur Tranaï. Voyons... que penses-tu de la petite Briganti ? Elle est charmante. »

— « Elle est fiancée, » répondit Melith.

— « C'est vrai ? Je suis donc restée si longtemps en stase ? Ce n'est pas très délicat de ta part, mon chéri. »

— « J'ai été surchargé, » murmura Melith sur un ton d'excuse.

— « Et Mihna Vensis ? »

« Ce n'est pas son type. »

« Alors, que dirais-tu de Janna Vley ? »

— « Voilà qui serait parfait ! » Melith fit un clin d'œil à Goodman. « C'est une jeune personne terriblement séduisante. » Il prit un nouveau stylo, nota rapidement une adresse et tendit le bout de papier au Terrien. « Ma femme lui téléphonera pour la prévenir que vous passerez chez elle demain soir. »

— « Faites-nous donc le plaisir de venir dîner à la maison un de ces prochains jours, » ajouta Mrs Melith.

— « Ce sera avec joie, » répliqua Goodman qui ne savait plus très bien où il en était.

— « J'ai été enchantée de faire votre connaissance. »

Melith appuya à nouveau sur le bouton rouge. Le brouillard bleuté se reforma et son épouse se dématérialisa.

Il consulta sa montre. « Il faut que je ferme la boutique, maintenant. Si je faisais des heures supplémentaires, les gens jaserait. Revenez quand vous voudrez. On établira vos papiers. Vous devriez aller rendre visite au Président Suprême, au Palais National. Il est d'ailleurs possible que Borg aille vous voir le premier. Mais prenez garde : ce vieux filou pourrait bien essayer de vous jouer un tour de sa façon. Et n'oubliez pas Janna. » Il cligna à nouveau de l'œil d'un air polisson et reconduisit Goodman jusqu'à la porte.

Quelques minutes plus tard, le Terrien était dans la rue. Je suis arrivé au royaume d'Utopie, se dit-il. Une véritable, une authentique Utopie.

Mais il y avait quand même des choses déconcertantes dans cette Utopie.

Goodman dîna dans un petit restaurant et prit une chambre dans un hôtel voisin. Dès qu'un chasseur guilleret lui eut ouvert la porte, il s'allongea sur le lit et, se frottant les yeux avec lassitude, il essaya de faire le point.

Tant de choses lui étaient arrivées en une seule journée ! Et tant de points d'interrogation le tracassaient ! Le rapport numérique existant entre la population masculine et la population féminine, par exemple. Il avait eu l'intention d'en parler à Melith.

Mais Melith n'était peut-être pas l'homme à qui poser la question car son comportement était curieux. Cette façon qu'il avait de lancer ses stylos contre les murs... Est-ce qu'un personnage officiel et responsable agit ainsi ? Et il y avait sa femme...

Goodman savait que Mrs. Melith était sortie d'un derrsin : il avait reconnu le halo bleuté caractéristique du champ de stase. Le derrsin était également utilisé sur Terre. Il y avait parfois des raisons médicales sérieuses pour suspendre toute activité biologique, toute croissance et toute usure des tissus. Supposons qu'un malade ait un besoin urgent d'un sérum que l'on ne pouvait se procurer que sur Mars : on le mettait purement et simplement en état de stase jusqu'à ce que le sérum en question arrive.

Mais, sur la Terre, l'usage du derrsin était exclusivement réservé aux médecins habilités. De graves sanctions étaient prévues à l'encontre de ceux qui l'employaient sans y être autorisés.

Goodman n'avait jamais entendu dire que quelqu'un eût mis sa femme en léthargie !

Pourtant, si toutes les épouses tranaïennes étaient effectivement maintenues en animation suspendue, cela expliquerait l'absence du groupe d'âge de dix-neuf à trente-cinq ans et le fait qu'il y avait une femme pour dix hommes.

Mais pour quelle raison cette espèce de gynécée technique était-il en vigueur ?

Et il y avait encore un détail qui tracassait Goodman. Un détail insignifiant mais quand même troublant.

Ce fusil qui trônait dans le bureau de Melith...

Le ministre était-il chasseur ? Dans ce cas, il devait chasser le gros gibier ! Pratiquait-il le tir sur cible ? On n'a pas besoin d'une lunette télescopique pour cela. Et pourquoi l'arme était-elle munie d'un silencieux ? Pourquoi Melith la gardait-il à portée de la main ?

Goodman conclut qu'il ne s'agissait en définitive que de questions secondaires, de mœurs folkloriques sans grande importance qu'il comprendrait quand il aurait vécu quelque temps sur Tranaï. Après tout, on ne pouvait espérer comprendre du premier coup et totalement tout ce que l'on voyait sur une planète étrangère.

À peine venait-il de s'assoupir qu'un coup fut frappé à la porte.

— « Entrez ! »

Un petit bonhomme au teint grisâtre se précipita dans la pièce, l'allure furtive, et referma aussitôt. « Vous êtes le voyageur qui arrive de la Terre, n'est-ce pas ? »

— « Oui. »

Le petit homme eut un sourire satisfait. « Je pensais bien que vous seriez ici. J'ai trouvé du premier coup. Comptez-vous rester sur Tranaï ? »

— « Je suis ici pour de bon. »

— « Parfait ! Aimerez-vous devenir Président Suprême ? »

— « Quoi ? »

— « La paye est bonne, la journée de travail est courte et le mandat ne dure qu'un an. Vous avez l'air d'avoir l'amour du bien public, » ajouta l'inconnu avec un sourire radieux. « Que pensez-vous de ma proposition ? »

Goodman ne savait que répondre. « Voulez-vous dire que vous offrez la fonction la plus haute de l'État au premier venu avec autant de légèreté ? » s'exclama-t-il incrédule.

— « Comment ça, avec légèreté ? » bredouilla l'autre. « Vous vous figurez donc que nous offrons la Présidence Suprême à n'importe qui ? C'est un grand honneur pour celui qui est sollicité. »

— « Je n'ai pas voulu... »

— « Et, en tant que Terrien, vous êtes le candidat le mieux placé pour remplir cette fonction. »

— « Pourquoi ? »

— « Eh bien, tout le monde sait que les Terriens aiment l'exercice de l'autorité. Ce n'est pas notre cas, à nous autres Tranaïens, voilà tout. Le pouvoir donne trop de soucis. »

C'était aussi simple que ça ! Le réformateur qui sommeillait dans le cœur de Goodman se réveilla. Certes, le mode de vie tranaïen était idéal, mais on pouvait sans aucun doute l'améliorer encore. Marvin Goodman se vit soudain à la tête de l'Utopie, se consacrant à l'œuvre grandiose consistant à perfectionner encore ce qui était parfait. Mais la prudence le retint d'accepter tout de suite. Cet individu était peut-être un illuminé.

— « Je vous remercie de votre proposition. Je vais y réfléchir. Peut-être serait-il bon que j'aie une conversation avec le Président en exercice pour me faire une idée de la nature de sa tâche. »

— « Mais qui donc croyez-vous que je suis ? Je suis le Président Suprême, Borg. »

Ce fut seulement à ce moment que Goodman remarqua le médaillon officiel qui pendait au cou de son visiteur.

« Faites-moi savoir ce que vous aurez décidé, » dit le Président Borg. « Vous me trouverez au Palais National. » Sur ce, il serra la main de Goodman et s'en fut.

Le Terrien attendit cinq minutes, puis il sonna le chasseur.

— « Qui était la personne qui est venue me voir ? »

— « Le Président Borg. Est-ce que vous prenez la place ? »

Goodman secoua lentement la tête. Décidément, il avait beaucoup, mais beaucoup de choses à apprendre sur Tranaï !

Le lendemain matin, Goodman nota par ordre alphabétique les différentes usines de robots de Port Tranaï et partit chercher de l'embauche. À son grand étonnement, il n'eut aucune difficulté à se faire engager par la première entreprise où il se présenta. La grande Manufacture de Robots Ménagers Abbag lui proposa un contrat. Mr Abbag, un homme trapu au teint coloré, le chef couronné d'une épaisse crinière blanche, qui donnait une impression d'énergie sans frein, ne jeta qu'un coup d'œil superficiel sur ses certificats.

— « Je serais heureux d'avoir un Terrien parmi mes collaborateurs, » dit-il. « J'ai cru comprendre que les Terriens sont un peuple ingénieux et nous avons indiscutablement besoin de quelqu'un d'ingénieux chez nous. Je serai franc, Mr. Goodman : j'ai l'espoir qu'un œil neuf nous sera profitable. Nous sommes dans une impasse. »

— « S'agit-il d'un problème de production ? » s'enquit Goodman.

— « Je vais vous montrer. »

Et Abbag fit visiter l'usine à Goodman : la salle des matrices, le banc thermique, le contrôle radiographique, les chaînes de montage et, pour finir, la salle des tests, aménagée à la fois en cuisine et en salle de séjour. Une douzaine de robots s'alignaient devant un mur.

— « Essayez-en un, » ordonna Abbag.

Goodman s'approcha du premier robot et l'examina. Les commandes étaient simples. En fait, il suffisait de les voir pour comprendre leur fonctionnement. Il fit faire au robot une série d'essais de routine : ramasser des objets, laver la vaisselle, mettre le couvert. Les réponses étaient correctes mais d'une lenteur invraisemblable. Sur Terre, il y avait cent ans que l'on avait remédié à cet inconvénient. Apparemment, Tranaï avait du retard dans ce domaine.

— « Il ne m'a pas l'air très rapide » – tel fut le commentaire prudent du Terrien.

— « Je ne vous le fais pas dire. Quelle lenteur ! Personnellement, je trouve que cela marche à peu près, mais les enquêtes faites auprès des consommateurs indiquent que nos clients veulent des robots encore plus lents. »

— « Hein ? »

— « C'est ridicule, n'est – ce pas ? » murmura Abbag d'une voix morne. « Si nous les ralentissons encore, nous allons perdre de l'argent. Jetez donc un coup d'œil à l'intérieur. »

Goodman ouvrit le panneau dorsal du robot et sursauta devant l'enchevêtrement de câbles qui s'offrait à sa vue. Au bout de quelques instants, il réussit à comprendre. Le robot était semblable aux machines modernes que l'on utilisait sur la Terre ; comme elles, il était équipé de circuits ultra-rapides

d'un faible prix de revient. Mais on avait installé en outre des relais de retard spéciaux, des blocs à refus d'impulsions et des débrayages démultiplicateurs.

— « Dites-moi donc comment nous pourrions le freiner davantage sans en faire quelque chose de trois fois plus gros et de deux fois plus cher ! » s'exclama Abbag avec rage. « Quelle nouvelle désamélioration demanderont-ils la prochaine fois ? »

Goodman essayait de se faire à cette notion nouvelle : la désamélioration mécanique.

Les usines de la Terre s'efforçaient de construire des robots toujours plus rapides, dont le fonctionnement était toujours plus souple et les réponses toujours plus précises. Il n'avait jamais songé à mettre en doute la sagesse de cette doctrine. Et il continuait.

— « Et s'il n'y avait que cela ! » soupira Abbag. « Le plastique que nous avons mis au point pour ce modèle a catalysé ou Dieu sait quoi ! Regardez... »

Et Abbag lança un coup de pied dans le ventre du robot. L'enveloppe de plastique céda comme une feuille de fer blanc. Au second coup de pied, la dépression se creusa davantage et le robot se mit à cliqueter et à lancer des étincelles qui vous serraient le cœur. Le troisième coup de pied fracassa la carapace. Les organes internes du robot explosèrent d'une manière spectaculaire et retombèrent en pluie sur le sol.

— « Il est rudement fragile, » dit Goodman.

— « Pas suffisamment. En principe, il aurait dû voler en éclats au premier coup de pied. Nos clients n'éprouveront aucune satisfaction s'ils se meurtrissent les orteils sur son ventre toute la journée. Mais voulez-vous m'expliquer comment je puis fabriquer une matière plastique solide et durable – car il n'est pas question que ces engins tombent en pièces accidentellement – mais que le client démolira quand même sans peine quand l'envie lui en prendra ? »

— « Attendez une minute. Si je vous ai bien suivi, vous ralentissez délibérément vos robots de façon à irriter suffisamment les gens pour qu'ils les détruisent ? »

Abbag haussa les sourcils. « Bien sûr ! »

— « Pourquoi ? »

— « On voit que vous venez d'arriver. Un enfant vous répondrait. C'est un principe fondamental. »

— « Je vous serais reconnaissant de me l'exposer. »

— « Eh bien, en premier lieu, vous n'êtes certainement pas sans savoir que toute mécanique, quelle qu'elle soit, est une source d'irritation. L'humanité nourrit une méfiance profonde et permanente à l'endroit des machines. Les psychologues affirment que c'est une réaction instinctive de la vie confrontée à la pseudo-vie. Êtes-vous d'accord avec moi sur ce point ? »

Marvin Goodman se rappelait les livres alarmistes qu'il avait lus : tantôt les machines se révoltaient, tantôt les cerveaux cybernétiques s'emparaient du monde, tantôt c'étaient les androïdes qui partaient à l'assaut... Il se rappelait certains faits divers humoristiques : l'homme qui tirait à coups de revolver sur son poste de télévision, qui fracassait son grille-pain contre le mur, qui « s'expliquait » avec sa voiture. Il se rappelait toutes les plaisanteries ayant le robot pour thème et l'hostilité sous-jacente qui les caractérisait.

— « Oui, je suis d'accord avec vous là-dessus. »

— « Permettez-moi donc de formuler à nouveau ma proposition, » reprit Abbag avec pédanterie. « Toute machine est une source d'irritation. Mieux elle marche et plus cette irritation est aiguë. À la limite, une machine parfaite est donc un point local de frustration, de complexes, de haine diffuse... »

— « Oh là ! Je n'irai pas aussi loin que vous ! »

— « ...et de schizophrénie, » poursuivit inexorablement Abbag. « Mais les machines sont nécessaires à une économie évoluée. Par conséquent, la solution la plus satisfaisante du point de vue humain est d'avoir des machines qui fonctionnent mal. »

— « Là, je ne vous suis plus du tout. »

— « C'est pourtant clair. Sur la Terre, vos gadgets ont un fonctionnement proche de l'optimum et cela donne un sentiment d'infériorité à l'utilisateur. Hélas, vous avez un tabou tribal masochiste qui vous empêche de les détruire. Résultat ? Un état d'anxiété généralisé en face de la Machine efficace, sacro-sainte, inhumaine, et la recherche d'un objet d'agression – en général l'épouse ou un ami. C'est là une situation tout à fait déplorable. Oh ! cela va très bien, j'imagine, en ce qui concerne le rendement du robot, mais cela ne va plus du tout si l'on se place sur le terrain de la santé et du bien-être de l'individu. »

— « Je ne suis pas certain... »

— « L'homme est un animal anxieux. Ici, sur Tranaï, nous avons canalisé cette anxiété, nous l'avons dirigée sur ce point particulier, et elle sert de soupape de sûreté à une multitude d'autres frustrations. Un type a ses nerfs ? Pan ! Il démolit son robot d'un coup de pied. C'est une libération passionnelle immédiate et thérapeutique. Il se sent supérieur à la machine, ses tensions se relâchent, l'adrénaline bienfaisante coule à flots dans son sang, et il y a stimulation économique et industrielle parce qu'il court aussitôt acheter un nouveau robot. Après tout, qu'a-t-il fait ? Il n'a pas battu sa femme, il ne s'est pas suicidé, il n'a pas déclaré la guerre, il n'a pas inventé une arme nouvelle... Il a simplement mis en pièces un robot bon marché qu'il peut remplacer sur-le-champ. »

— « Je crois qu'il me faudra un certain temps pour comprendre. »

— « Bien sûr, bien sûr... Je suis convaincu que votre collaboration nous sera précieuse, Goodman. Réfléchissez à ce que je vous ai dit et essayez d'imaginer un moyen économique de désaméliorer ce robot. »

Goodman médita sur ce problème pendant le reste de la journée mais il ne parvenait pas encore à se faire à l'idée de fabriquer une machine défectueuse.

Cela lui paraissait quasiment blasphématoire. Il quitta le bureau à cinq heures et demie, mécontent de lui mais décidé à faire mieux – ou pire... c'était une question de point de vue et de conditionnement.

Après un dîner solitaire vite expédié, Goodman décida de rendre visite à Janna Vley. Il ne tenait pas à passer la soirée en tête à tête avec ses pensées et avait désespérément besoin de la présence de quelqu'un qui fût agréable, simple et sans complications, car il se perdait dans la complexité de cette Utopie. Janna serait peut-être la compagnie qu'il cherchait.

Les Vley n'habitaient pas loin et il se rendit chez eux à pied.

Au fond, l'ennui venait de ce qu'il s'était fait une idée bien précise du royaume d'Utopie et qu'il éprouvait des difficultés à s'adapter à la réalité. Il avait imaginé un paysage pastoral, une planète parsemée de petits villages pittoresques peuplés de gens vêtus de robes flottantes, très sages, très doux et très compréhensifs, d'enfants jouant dans la lumière dorée du soleil, de jeunes gens dansant sur les places publiques...

C'était ridicule. Ce qu'il avait imaginé n'était qu'une scène où évoluaient des acteurs aux poses stylisées : il avait négligé la dynamique éternelle de la vie. Jamais des êtres humains ne pourraient vivre de cette manière, en supposant même qu'ils le voulussent. Et s'ils le pouvaient, ce n'aurait plus été des êtres humains.

Il arriva devant la maison des Vley et hésita. Dans quel guêpier allait-il encore se fourrer ? Quelles coutumes étrangères – bien qu'utopiennes, indiscutablement – allait-il trouver ?

Il fut sur le point de faire demi-tour, mais la perspective de la longue nuit qui l'attendait dans la solitude de sa chambre d'hôtel manquait singulièrement d'attrait. Serrant les mâchoires, il sonna.

Un homme d'âge moyen, les cheveux roux, ouvrit la porte. « Oh ! vous êtes sûrement ce fameux Terrien ! Janna est en train de s'habiller. Entrez. Je vais vous présenter ma femme. »

Il poussa Goodman dans une élégante salle de séjour et enfonça le bouton rouge qui saillait sur le mur. Cette fois, Marvin n'éprouva aucun étonnement en voyant se former le brouillard bleuâtre du derrsin. Au fond, la manière dont les Tranaïens traitaient leurs épouses ne regardait qu'eux.

Une femme d'environ vingt-huit ans, fort jolie, se matérialisa.

— « Ma chère amie, voici Mr Goodman, ce Terrien dont on nous a parlé. »

— « Je suis ravie de faire votre connaissance, Mr Goodman. Puis-je vous offrir quelque chose à boire ? »

Goodman fit un geste d'assentiment. Vley lui indiqua un fauteuil confortable. Quelques instants plus tard, Mrs Vley apporta un plateau portant des verres embués et s'assit.

— « Vous venez donc de la Terre ? » fit Mrs Vley. « Une planète agitée, un peu perturbée, n'est-ce pas ? Des gens qui ont la bougeotte ? »

— « Oui, c'est un peu ça, » répondit Goodman.

— « Vous verrez que vous vous plairez ici. Nous savons vivre. C'est uniquement une question de... »

Un froufrou soyeux retentit dans l'escalier. Goodman sauta sur ses pieds.

— « Voici notre fille Janna, Mr Goodman, » annonça Mrs Vley.

Goodman remarqua aussitôt que la chevelure de Janna avait exactement la couleur de la supernova de Circé, que ses yeux avaient le bleu profond, incroyable, du ciel d'automne sur Algo II, que ses lèvres avaient le rose délicat de l'aigrette gazeuse qui jaillit d'une tuyère Scarsclott-Tumer, que son nez...

Mais il était au bout de son stock de comparaisons astronomiques, lesquelles étaient d'ailleurs quelque peu incongrues en la circonstance. Janna était une jeune fille svelte et blonde, d'une stupéfiante beauté, et Goodman fut soudain très heureux d'avoir traversé la galaxie pour venir sur Tranaï.

— « Amusez-vous bien, mes enfants, » dit la mère de Janna.

— « Et ne rentre pas trop tard, » ajouta son père.

Ce que les parents recommandaient sur Terre à leurs enfants...

La soirée n'eut rien d'exotique. Les jeunes gens allèrent dans une boîte de nuit où les consommations n'étaient pas coûteuses ; ils dansèrent, burent un peu et parlèrent beaucoup. Goodman fut surpris de constater qu'un lien s'était immédiatement créé entre eux. Janna approuvait tout ce qu'il disait et c'était reposant de trouver tant d'intelligence derrière un si joli minois.

Elle fut impressionnée, presque épouvantée, par les dangers que Marvin avait affrontés au cours de son voyage transgalactique. Elle savait que les Terriens étaient des gens aventureux (bien que nerveux), mais les risques que le jeune homme avait courus dépassaient la compréhension.

Elle frissonna quand il évoqua le fatal Tourbillon Galactique, ouvrit de grands yeux quand il lui narra comment il avait contourné le célèbre Gantelet et traversé le domaine des Scarbies assoiffés de sang. Les Terriens, disait-il, étaient des hommes de fer explorant les frontières du Grand Néant dans leurs nefs d'acier.

Janna l'écoutait sans même ouvrir la bouche, jusqu'au moment où il lui raconta qu'il avait payé cinq cents dollars terriens un verre de bière à l'Auberge Rouge de l'astéroïde 342-AA.

— « Vous deviez avoir très soif, » dit-elle d'un air songeur.

— « Non, pas spécialement. Mais la monnaie ne signifie plus rien, là-bas. »

— « Oh... N'aurait-il pas été préférable de ne pas faire cette dépense ? Je veux dire que vous aurez peut-être un jour une femme et des enfants... » Elle rougit.

— « Ce chapitre de ma vie est terminé. Je vais me marier et m'installer ici, sur Tranaï. »

— « C'est merveilleux ! » s'exclama Janna.

La soirée fut des plus réussies.

Goodman raccompagne la jeune fille chez elle à une heure raisonnable et prit rendez-vous pour le lendemain. Enhardi par les récits qu'il lui avait faits, il l'embrassa sur la joue. Janna ne le repoussa pas mais Marvin ne chercha pas à exploiter son avantage.

— « À demain, » murmura-t-elle en souriant. La porte se referma.

Goodman s'éloigna, le cœur en fête. Janna ! Janna ! Était-il possible qu'il fût déjà amoureux ? Pourquoi pas ? Le coup de foudre était une éventualité psycho-physiologiquement plausible et, à ce titre, éminemment respectable. L'amour en Utopie ! C'était merveilleux : sur la planète idéale, Marvin avait rencontré la femme idéale !

Un homme surgit de l'ombre et lui barra le chemin. Goodman remarqua qu'il portait un masque de soie noire lui dissimulant tout le visage à l'exception des yeux. Il étreignait un fulgurant de fort calibre qu'il braquait d'une main ferme sur le ventre du jeune homme.

— « File-moi ton fric, mon gars, » dit-il.

— « Comment ? » fit Goodman d'une voix chevrotante.

— « Tu m'as entendu. Ton fric. Passe-le moi. »

— « Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie ? » s'écria Goodman, trop sidéré pour réfléchir de façon cohérente. « Le crime n'existe pas sur Tranaï ! »

— « Qui prétend le contraire ? » répliqua l'autre avec le plus grand calme. « Je te demande simplement ton argent. Vas-tu me le donner sans faire d'histoires ou faut-il que je t'assomme ? »

— « Vous ne vous en tirez *pas* comme cela ! Le crime ne paie pas ! »

— « Ne sois pas ridicule, » dit l'autre en levant le lourd fulgurant.

— « Bon... Ça va... Ne vous énervez pas. » Goodman sortit de sa poche son portefeuille qui contenait toute sa fortune et le tendit à l'homme masqué.

Celui-ci compta les billets. Il eut l'air impressionné. « C'est mieux que je ne l'espérais. Merci, mon vieux. Et remets-toi ! »

Cela dit, il s'éloigna à grands pas et disparut dans une rue sombre.

Goodman se mit fébrilement en quête d'un agent de police. Puis il se rappela qu'il n'y avait pas de police sur Tranaï. Avisant un petit bar surmonté d'une enseigne au néon indiquant qu'il s'appelait le *Kitty Kat*, il y entra en coup de vent.

Un barman solitaire essayait des verres, la mine sombre.

— « On vient de me voler ! » lança Goodman d'une voix de stentor.

— « Tiens ? » laissa tomber le barman sans même lever la tête.

— « Moi qui croyais que le crime n'existait pas sur Tranaï ! »

— « Il n'existe pas. »

— « Pourtant, j'ai été volé ! »

Le barman se décida à abandonner ses verres. « Il ne doit pas y avoir longtemps que vous êtes ici ? »

— « Je débarque à peine. J'arrive de la Terre. »

— « La Terre ? Une planète agitée, un peu per... »

— « Oui, oui... » Goodman commençait à en avoir un peu assez de ce slogan. « Mais si le crime n'existe pas sur Tranaï, comment m'expliquerez-vous que l'on m'a attaqué pour me voler ? »

— « C'est lumineux. Chez nous, voler n'est pas un crime. »

— « Comment ? Le vol est toujours un crime ! »

— « Quelle était la couleur du masque de votre voleur ? »

— « C'était un masque de soie noire, » répondit Goodman après avoir réfléchi quelques secondes.

Le barman hocha la tête. « Eh bien, il s'agissait d'un agent du fisc. »

— « Quelle manière stupide de prélever l'impôt ! »

Le barman posa un Tranaï Spécial devant Goodman. « Essayez d'envisager les choses sous l'angle de l'intérêt public. Il faut bien que le gouvernement ait quelques revenus. En les faisant rentrer ainsi, il évite la nécessité de l'impôt avec tout l'appareil légal et législatif compliqué qu'implique la fiscalité. Et si l'on se place sur le plan de l'hygiène mentale, il vaut beaucoup mieux plumer les gens rapidement et sans douleur que de les laisser se tracasser tout au long de l'année en songeant à la date fatidique où ils devront passer à la caisse. »

Goodman vida son verre et le barman le lui remplit à nouveau.

— « Je croyais pourtant que la société tranaïenne était fondée sur la notion du libre arbitre et de l'initiative individuelle. »

— « C'est la vérité. Et le gouvernement, même réduit à la portion congrue, a autant le droit qu'un citoyen privé d'exercer son libre arbitre, ne pensez – vous pas ? »

Incapable de trouver une réponse, le jeune homme vida le deuxième verre. « Pouvez-vous m'en servir encore un ? Je vous réglerai dès que je le pourrai. »

— « Bien sûr, » répondit l'autre avec affabilité. Et de servir deux verres.

— « Pourquoi m'avez – vous demandé la couleur du masque de mon voleur ? »

— « Les agents du gouvernement portent un masque noir. Celui des simples citoyens est blanc. »

— « Dois-je comprendre que les simples citoyens commettent aussi des vols ? »

— « Mais bien sûr ! C'est notre méthode de distribution de la richesse. Il y a égalisation monétaire sans intervention des pouvoirs publics, sans imposition. C'est uniquement l'initiative individuelle qui entre en jeu, » expliqua le barman avec un geste énergique de la tête pour souligner ses propos. « Et le système fonctionne à la perfection. Le vol, voyez-vous, est un grand facteur d'égalité. »

— « Peut-être bien, » murmura Goodman en achevant son troisième cocktail. « Si je vous ai bien suivi, n'importe quel citoyen peut s'armer d'un fulgurant, mettre un masque et dépouiller son prochain ? »

— « En effet. Dans certaines limites, évidemment. »

— « Bien... Si c'est ainsi, pourquoi ne m'y mettrais-je pas ? Pouvez vous me prêter un masque et une arme ? »

Le barman se baissa pour prendre un masque et un fulgurant sous le comptoir. « Je compte sur vous pour me les rendre. Ce sont des souvenirs de famille. »

— « Soyez tranquille. Et quand je reviendrai, je vous paierai mes consommations. »

Il glissa le fulgurant dans sa ceinture, appliqua le masque sur son visage et sortit. Si c'était là la coutume de Tranaï, il s'adapterait sans difficulté. On l'avait volé ? Eh bien, il volerait lui aussi. Et pas qu'un peu !



Il trouva un coin de rue ténébreux qui lui parut convenir et se mit à l'affût dans l'ombre. Bientôt, il entendit des pas et, tendant le cou, il aperçut un Tranaïen à l'allure majestueuse, vêtu avec élégance, qui descendait la rue d'un air pressé.

Goodman se planta devant lui et lança d'une voix sèche : « Haut les mains ! »

Le passant s'immobilisa et considéra le fulgurant. « Hum... vous vous servez d'un Drog 3 à grande dispersion ? Une arme un peu démodée, non ? Qu'est-ce que vous en pensez ? »

— « Elle marche admirablement. Donnez-moi votre... »

— « Oui mais la détente est lente, » fit l'autre d'une voix rêveuse.

« Personnellement, je vous recommande le Mils-Sleeven à canon aiguille. Il se trouve que je représente les manufactures d'armes Sleeveen. Je pourrais vous en avoir un à un prix très intéressant et je vous ferais la reprise... »

— « Votre argent et en vitesse ! »

Le Tranaïen sourit. « Le gros ennui avec le Drog 3, c'est qu'il est nécessaire de débloquer le cran de sûreté pour tirer. » Il tendit la main et s'empara du fulgurant de Goodman. « Regardez... Vous n'auriez rien pu faire. »

Goodman reprit possession de son arme, trouva le verrou de sûreté qu'il abaissa et se précipita derrière l'autre qui continuait sa route.

— « Haut les mains ! » ordonna-t-il derechef. Il commençait à se sentir accablé.

Le Tranaïen ne se retourna même pas. « Ah ! non, mon vieux ! Vous n'avez droit qu'à une seule tentative par client. Vous n'allez quand même pas enfreindre la loi non écrite ! »

Goodman s'immobilisa. L'homme disparut au coin de la rue. Après avoir examiné son fulgurant avec attention et s'être assuré qu'il était armé, il reprit son poste.

Une heure plus tard, il entendit à nouveau des pas et sa main se crispa sur la crosse du fulgurant. Cette fois, rien ne pourrait l'empêcher de mener à bien sa tentative d'agression.

— « Allez ! Les mains en l'air ! »

Sa nouvelle victime était un petit Tranaïen corpulent vêtu d'une combinaison de travail usagée. Il regarda bouche bée l'arme dont Goodman le menaçait et implora : « Non ! Ne tirez pas, monsieur ! »

Les choses se présentaient mieux et Goodman éprouva un sentiment de profonde satisfaction.

— « Pas un geste ! Le verrou de sécurité est débloqué. »

Le bonhomme rentra la tête dans ses épaules. « Je vois. Faites attention avec cet engin-là, monsieur. Je ne bougerai pas d'un pouce. »

— « Je vous le conseille. Votre argent ! »

— « Mon argent ? »

— « Oui, votre argent... Et que ça saute ! »

— « Mais je n'en ai pas, » répliqua l'autre d'une voix gémissante. « Je suis un pauvre homme. Un malheureux. »

— « La pauvreté n'existe pas sur Tranaï, » rétorqua Goodman sur un ton sentencieux.

— « Je sais bien, mais on peut en être tellement près qu'il n'y a pas de différence. Laissez – moi partir, mon bon monsieur. »

— « N'avez-vous donc aucune initiative ? » s'insurgea Goodman. « Si vous êtes pauvre, vous n'avez qu'à voler comme tout le monde ! »

— « Ce n'est pas aussi simple. Pour commencer, il y a la petite qui a la coqueluche et je dois la veiller toutes les nuits. Par-dessus le marché, le derrsin est tombé en panne et ma femme n'arrête pas de jacasser du matin au

soir. C'est ce que je dis toujours : il faudrait qu'il y ait un derrsin de secours dans chaque foyer ! En attendant qu'on vienne le réparer, elle a décidé de mettre de l'ordre dans la maison et elle ne se rappelle plus où elle a rangé mon fulgurant. Alors, j'ai voulu aller chez un ami pour lui emprunter le sien quand...»

— « Ça suffit ! Je suis ici pour commettre une agression et je vais vous prendre quelque chose. Donnez-moi votre portefeuille. » L'homme renifla et tendit en soupirant un vieux portefeuille à Goodman qui y trouva un deeglo, l'équivalent d'un dollar terrien.

— « C'est tout ce que j'ai, » ajouta le Tranaïen en reniflant de plus belle, l'air de plus en plus pitoyable. « Mais prenez-le. C'est avec plaisir ! Je sais ce que c'est que de faire le pied de grue une nuit entière dans les courants d'air...»

[image]

— « Gardez votre argent, » répondit Goodman en rendant son portefeuille à l'homme et en s'éloignant.

— « Oh ! merci bien, mon bon monsieur ! »

Le jeune homme ne répondit même pas. Il reprit tristement le chemin du Kitty Kat Bar. Il rendit le fulgurant et le masque au tenancier auquel il expliqua ce qui lui était arrivé. Quand il eut terminé, le barman s'esclaffa bruyamment.

— « Il vous a dit qu'il n'avait pas d'argent ? Mais c'est le truc le plus usé qui soit ! Tout le monde a sur soi un portefeuille bidon destiné aux voleurs – parfois même deux ou trois. Est-ce que vous l'avez fouillé ? »

— « Non, » avoua Goodman.

— « Eh bien, vous n'êtes pas malin ! »

— « Je n'en disconviens pas. Mais je vous promets que je vous rembourserai tout ce que je vous dois dès que j'aurai de l'argent. »

— « Ne vous en faites pas pour cela. Vous feriez mieux de rentrer vous coucher. Vous avez eu une soirée fatigante. »

Goodman acquiesça. Il regagna son hôtel d'un pas las et s'endormit dès qu'il eut posé la tête sur l'oreiller.

Le lendemain, il se présenta aux entreprises Abbag et s'attaqua courageusement au travail consistant à désaméliorer les automates. Si insolite que fut cette tâche, l'ingéniosité propre aux Terriens se révéla payante. Goodman jeta les bases d'une matière plastique nouvelle destinée à la carapace des robots. C'était un dérivé à base de silicone, s'inspirant d'un produit utilisé sur la Terre depuis de longues années et qui possédait toutes les qualités de résistance et de solidité nécessaires. Mais le capot du robot volerait en éclats d'une manière spectaculaire sous l'impact d'un coup de pied d'une

puissance de quinze kilos ou plus.

Mr Abbag félicita son ingénieur, lui accorda une prime (dont Goodman avait un sérieux besoin) et le pria de continuer de travailler sur son idée et de tâcher d'abaisser le seuil de résistance à douze kilos : selon le laboratoire de recherches, c'était là la force moyenne de l'impact du coup de pied de l'utilisateur normalement refoulé.

Goodman avait tellement de pain sur la planche qu'il ne lui restait pratiquement pas de temps pour étudier les us et coutumes de Tranaï.

Il réussit quand même à trouver le moyen de visiter le Palais du Citoyen, institution typiquement tranaïenne.

Quand il eut pénétré dans le petit bâtiment donnant sur une rue tranquille et écartée, il vit un grand panneau portant le nom et le titre de tous les hauts fonctionnaires du gouvernement. Devant chaque nom, il y avait un bouton. L'huissier expliqua au visiteur que chaque citoyen qui désapprouvait les actes de tel ou tel dirigeant était invité à appuyer sur ce bouton. Ce blâme était immédiatement et définitivement enregistré au Palais de l'Histoire. Naturellement, l'usage du bouton était interdit aux mineurs.

Goodman avait des doutes quant à l'efficacité de ce procédé mais, se dit-il, les hommes politiques tranaïens raisonnaient peut-être autrement que leurs homologues terriens.

Il voyait Janna presque tous les soirs et les jeunes gens exploraient ensemble les multiples aspects de la culture tranaïenne : les bars, les cinémas, les concerts, les expositions, le musée de la science, les foires et les réceptions. Goodman ne se séparait pas du fulgurant qu'il s'était procuré et, après plusieurs tentatives infructueuses, il réussit à extorquer cinq cents deeglos à un commerçant.

Cet exploit remplit Janna d'extase – c'était une jeune fille sensée – et tous deux fêtèrent l'événement au Kitty Kat Bar. Mr et Mrs Vley parurent considérer que le Terrien était un bon parti.

Le lendemain soir, ces cinq cents deeglos – plus une partie de la prime que Goodman avait touchée – furent dérobés au jeune homme par un personnage ayant sensiblement la taille et la corpulence du barman du Kitty Kat Bar et qui était armé d'un Drog 3 démodé.

Goodman se consola en songeant que l'argent circulait librement, ce qui était le but du système économique tranaïen.

Goodman connut un autre triomphe le jour où il découvrit un procédé absolument nouveau pour fabriquer les capots des robots. Le fruit de ses recherches était une matière plastique spéciale qui ne craignait ni les chocs ni les chutes. L'utilisateur devait porter des chaussures spéciales dont la semelle contenait un agent catalytique. Quand il donnait un coup de pied à son robot, il se produisait une réaction dont l'effet était immédiat et des plus satisfaisant.

Tout d'abord, Abbag se montra sceptique : cela lui paraissait trop compliqué. Mais la nouveauté eut un succès foudroyant et l'usine se lança

dans l'industrie de la chaussure : chaque acheteur de robot faisait également l'emplette d'une paire de souliers au moins.

Ce développement réjouit le cœur des actionnaires et, en fait, il s'avéra plus important que la découverte originelle du plastique et du catalyseur. Goodman vit son salaire s'arrondir de façon substantielle et bénéficia d'une prime généreuse.

Grisé par cette victoire, il demanda à Janna de lui accorder sa main. Janna accepta sans hésitation. Ses parents voyaient cette union d'un œil favorable. Il ne restait plus qu'à obtenir l'autorisation du gouvernement, puisque le jeune homme était encore techniquement un étranger.

En conséquence, il prit un jour de congé et alla voir Melith. C'était par une merveilleuse journée de printemps – ce printemps qui durait dix mois de l'année sur Tranäi – et Goodman marchait d'un pas vif et élastique. Il était amoureux, sa carrière professionnelle était une réussite et, bientôt, il serait un citoyen à part entière du royaume d'Utopie.

Certes, des améliorations étaient possibles car rien n'est parfait, même sur Tranäi. Peut-être devrait-il accepter de devenir Président Suprême, afin de pouvoir promouvoir les réformes nécessaires. Mais il n'y avait pas d'urgence...

— « Eh, monsieur... Vous n'auriez pas un deeglo de trop ? »

Goodman baissa les yeux et vit un vieillard crasseux, en haillons, qui, accroupi par terre, agitaient une sébile.

— « Comment ? »

— « Vous n'auriez pas un deeglo de trop ? » répéta le vieux d'une voix geignarde. « Pour un pauvre homme qui n'a pas de quoi se payer une tasse d'oglo. Il y a deux jours que je n'ai pas mangé. »

— « C'est une honte ! Pourquoi ne prenez-vous pas un fulgurant pour commettre une agression ? »

— « Je suis trop vieux, » gémit le mendiant. « Mes victimes me rient au nez. »

Goodman prit un air sévère. « Ne serait-ce pas plutôt de la paresse ? »

— « Pas du tout, mon bon monsieur. Voyez comme mes mains tremblent ! »

Et de tendre une paire de mains noires. Elles tremblaient.

Goodman sortit son portefeuille et donna un deeglo au vieillard. « Je croyais que la pauvreté n'existait pas sur Tranäi. J'avais cru comprendre que le gouvernement prenait les personnes âgées à sa charge. »

— « Bien sûr. Tenez... Regardez. » Il montra sa sébile à Goodman. Sur le récipient étaient gravés ces mots : *Mendiant officiel reconnu par le gouvernement. Matricule DÆ-43241-3.*

— « Quoi ? C'est le gouvernement qui vous oblige à faire ça ? »

— « Il me le permet. La mendicité est un emploi réservé que peuvent solliciter les personnes âgées et les infirmes à l'exclusion de tous autres. »

— « C'est scandaleux ! »

— « Je parie que vous êtes étranger. »

— « Je suis Terrien. »

— « Ah ! une planète agitée, un peu perturbée, n'est-ce pas ? »

— « Chez nous, le gouvernement n'autorise pas les gens à mendier. »

— « Non ? Alors, que deviennent les vieux ? Ils parasitent leurs enfants ?

Ou ils attendent de mourir d'ennui dans les asiles ? Les choses ne se passent pas de cette façon, ici, jeune homme. Sur Tranaï, tous les vieillards sont assurés d'obtenir un emploi gouvernemental. De plus, aucun talent spécial n'est exigé, quoique l'expérience puisse parfois être utile. Les uns demandent à travailler à l'intérieur, dans les églises et dans les théâtres ; d'autres préfèrent l'animation des foires ou des carnavals. Personnellement, j'aime mieux le grand air. Mon travail me permet de jouir du soleil et de la brise, de prendre un peu d'exercice et de rencontrer des tas de gens étranges et intéressants tel que vous, mon jeune ami. »

— « Mais mendier... »

— « Que voulez-vous que je fasse d'autre ? »

— « Je ne sais pas. Quand même... Regardez-vous ! Vous êtes sale, mal rasé, vêtu de guenilles malpropres... »

— « C'est ma tenue de travail. Ah ! si vous me voyiez le dimanche ! »

— « Vous avez d'autres vêtements ? »

— « Dame ! J'ai aussi un petit appartement charmant, une loge à l'opéra, deux robots ménagers et probablement plus d'argent en banque que vous n'en avez vu de toute votre existence. Je suis bien content d'avoir pu bavarder avec vous, jeune homme. Merci pour votre contribution. Mais, à présent, il faut que je reprenne le collier et je suppose que vos affaires vous appellent ailleurs, vous aussi. »

Goodman s'éloigna. Il se retourna pour jeter un coup d'œil au mendiant officiel. Apparemment, les activités de celui-ci étaient florissantes.

Mais mendier !

Il n'y avait pas à dire : il fallait en finir avec ce genre de choses. S'il acceptait le poste de Président – et il était évident qu'il l'accepterait – Goodman étudierait la question avec la plus grande attention. Il avait le sentiment qu'une solution plus conforme à la dignité humaine devait exister.

Melith lui accorda tout de suite audience et Goodman fit part au ministre de ses projets matrimoniaux. Son interlocuteur eut l'air enchanté.

— « C'est merveilleux, absolument merveilleux ! » s'exclama-t-il. « Je connais la famille Vley depuis longtemps. Des gens charmants ! Et Janna est une jeune fille qui fera la fierté de son époux. »

— « J'imagine qu'il y a un certain nombre de formalités à remplir. Dans la mesure où je suis un étranger... »

— « Pas du tout. J'ai décidé de supprimer les formalités. Vous pouvez vous faire naturaliser Tranaïen si vous le désirez : il vous suffira d'une déclaration verbale. Vous pourrez également conserver la nationalité terrienne

si vous le préférez, ou même bénéficier de la double nationalité. Pour notre part, nous n'y verrions aucun inconvénient. »

— « J'aime mieux devenir citoyen de Tranai. »

— « À votre guise. Mais si vous songez à briguer la présidence, il vous est loisible de conserver la nationalité terrienne. Nous n'avons pas de préjugés dans ce domaine. Un de nos Présidents Suprêmes parmi les plus illustres était une sorte de lézard originaire d'Aquarella XI. »

— « Quelle attitude éclairée ! »

— « Notre principe est de donner sa chance à tout le monde. Mais revenons à vos projets de mariage. N'importe quel notable peut présider à la cérémonie. Le Président Suprême Borg serait heureux de vous marier cet après-midi même si vous le souhaitez. » Melith adressa un clin d'œil à son interlocuteur. « Il adore embrasser la mariée. Mais je crois qu'il éprouve vraiment de la sympathie pour vous. »

— « Cet après-midi ? Oui... Je ne demande pas mieux, si Janna est d'accord. »

— « Je serais étonné qu'elle ne le soit pas. Mais où habiterez-vous après votre lune de miel ? Une chambre d'hôtel est loin d'être l'idéal. » Le ministre réfléchit un instant. « J'ai une idée... Je possède une petite maison en dehors de la ville. Pourquoi ne vous y installeriez-vous pas en attendant de trouver mieux ? D'ailleurs, rien ne vous empêcherait d'y rester définitivement si le cœur vous en dit. »

— « Vraiment, votre générosité me remplit de confusion... »

— « Allons donc ! Au fait, ne seriez-vous pas tenté de me succéder comme Ministre de l'Émigration ? Cela ne vous déplairait peut-être pas. Pas de paperasserie, des journées courtes, une bonne paye... Non ? Je vois... Vous guignez la Présidence Suprême ? J'aurais mauvaise grâce à vous le reprocher. »

Melith se fouilla et sortit deux clés de sa poche. « Celle-ci est pour la porte de devant et celle-là pour celle de derrière. L'adresse est gravée dessus. La maison est entièrement équipée. Il y a même un derrsin tout neuf. »

— « Un derrsin ? »

— « Bien sûr. Vous ne trouverez aucune demeure digne de ce nom sur Tranai qui n'ait un générateur de stase. »

Goodman s'éclaircit la gorge. « Je voulais justement vous demander... À quoi sert exactement ce générateur de stase ? »

— « C'est là qu'on met sa femme. Je pensais que vous le saviez. »

— « Non. Mais pourquoi fait-on cela ? »

Melith plissa le front. « Pourquoi ? » répéta-t-il. Apparemment, la question ne lui était jamais venue à l'esprit. « Autant demander pourquoi on fait n'importe quoi ! C'est la coutume, voilà tout. J'ajouterai qu'elle est au demeurant des plus logiques. Personne n'a envie d'avoir nuit et jour à supporter une femme qui n'arrête pas de babiller. »

Goodman rougit, car depuis qu'il avait fait la connaissance de Janna, il se disait qu'il serait bien agréable d'être en sa compagnie nuit et jour.

— « Je trouve quand même que c'est injuste. »

Melith éclata de rire. « Seriez-vous en train de me prêcher la doctrine de l'égalité des sexes, cher ami ? C'est là une théorie totalement discréditée. Les hommes et les femmes sont différents. Quoi qu'on ait pu vous dire sur la Terre, ils sont différents ! Ce qui est bon pour les hommes ne l'est pas nécessairement pour les femmes. »

Le réformateur qui était en Goodman commençait à s'échauffer. « Vous les considérez donc comme des êtres inférieurs ? »

— « Absolument pas ! Nous traitons les femmes autrement que les hommes, mais ce n'est pas du tout une question d'infériorité. D'ailleurs, elles ne s'insurgent nullement contre cet état de chose. »

— « Parce que vous les maintenez dans l'ignorance ! Existe-t-il une loi qui m'oblige à maintenir mon épouse en état de stase ? »

— « Bien sûr que non. Simplement, la coutume recommande qu'on la fasse sortir du derrsin de temps en temps. Il serait injuste de séquestrer les femmes. »

— « C'est l'évidence même ! » s'exclama Goodman sur un ton sarcastique. « Il faut quand même les laisser un peu vivre leur vie. »

— « Parfaitement, » acquiesça Melith, insensible à la raillerie. « Vous avez compris. »

Goodman se leva. « C'est tout ce que vous avez à me dire ? »

— « Je crois que oui. Il ne me reste plus qu'à vous présenter tous mes vœux. »

— « Je vous remercie, » dit sèchement le Terrien avant de prendre la porte.

Le jour même, le Président Suprême Borg unit les deux jeunes gens au Palais National. Après quoi, il embrassa la jeune épousée avec zèle. Les rites tranaïens étaient simples et ce fut une bien belle cérémonie. Toutefois, un détail la dépara.

Sur le mur du bureau de Borg, était pendu un fusil muni d'une lunette télescopique et d'un silencieux. C'était la reproduction fidèle de l'arme qui trônait dans le bureau de Melith, et sa présence était tout aussi inexplicable.

Borg prit Goodman à part et lui demanda : « Avez-vous réfléchi à la proposition que je vous ai faite en ce qui concerne ma succession ? »

— « J'y pense, » répondit Goodman. « En vérité, je ne désire pas briguer une charge publique... »

— « Personne ne le désire. »

— « ...mais Tranaï a indiscutablement besoin d'un certain nombre de réformes. J'estime qu'il est peut-être de mon devoir d'en faire prendre conscience à l'opinion publique. »

— « Voilà ce qu'est le sens civique ! Il y a longtemps que nous n'avons

pas eu un Président Suprême qui eût l'esprit d'entreprise. Pourquoi ne pas entrer immédiatement en fonctions ? Vous pourriez passer votre lune de miel au Palais National sans craindre les regards indiscrets. »

Goodman était tenté, mais il ne voulait pas avoir à s'occuper des affaires publiques pendant sa lune de miel. Tranaï pourrait attendre quelques semaines de plus...

— « Nous en reparlerons à mon retour. »

Borg haussa les épaules. « Soit ! Je pense pouvoir encore porter quelque temps le fardeau du pouvoir. Oh ! j'oubliais... Prenez ceci. » Et Borg tendit à Goodman une enveloppe scellée.

— « Qu'est-ce que c'est ? »

— « Rien de très important. Les conseils d'usage... Dépêchez-vous ! Votre femme vous attend ! »

— « Dépêche-toi, Marvin ! » dit Janna. « Il ne faudrait pas rater l'astronef... »

Goodman sauta dans la limousine mise à sa disposition par l'aéroport.

— « Bon voyage ! » s'écrièrent Mr et Mrs Vley.

— « Bon voyage ! » s'écria Borg.

— « Bon voyage ! » s'écrièrent Melith, son épouse et le chœur des invités.

Dans la voiture, Goodman déchira l'enveloppe et en sortit un texte imprimé :

CONSEILS AU JEUNE MARIÉ.

Vous venez de prendre femme et vous espérez tout naturellement que votre vie tout entière sera placée sous le signe du bonheur conjugal. Nous ne saurions que vous en féliciter, car les mariages heureux sont la pierre angulaire d'un régime heureux. Toutefois, le bonheur conjugal n'est pas un privilège de droit divin. Il se gagne.

Rappelez-vous que votre femme est un être humain. Un minimum de liberté fait partie de ses droits inaliénables. Nous vous conseillons de la faire sortir de stase au moins une fois par semaine. Y rester trop longtemps ne lui vaudrait rien. C'est mauvais pour le teint et vous en pâtiriez autant qu'elle.

En certaines occasions, pendant les vacances ou pour les week-ends, par exemple, il est admis qu'elle puisse rester hors de stase pendant un jour entier, voire deux ou trois jours d'affilée. Cela ne peut être nuisible et le changement aura des effets merveilleux sur son état d'esprit.

Si vous gardez en mémoire ces règles dictées par le bon sens, vous pouvez avoir la certitude que votre mariage sera un mariage heureux.

Pour l'Office Matrimonial

du Gouvernement.

Goodman déchira la feuille en petits morceaux. Son âme de Don

Quichotte bouillonnait. Il avait eu raison : ce qu'on lui avait dit sur Tranaï était trop beau pour être vrai. Il fallait bien que quelqu'un paye la rançon de la perfection. Et c'étaient les femmes !

C'était là la première faille sérieuse dans son paradis.

— « Qu'est-ce que c'est, mon amour ? » demanda Janna en désignant les fragments de papiers éparpillés sur le plancher de la limousine.

— « Des conseils complètement stupides, » répondit Goodman. « Ma chérie, as-tu déjà réfléchi – réfléchi sérieusement – aux mœurs conjugales en vigueur sur Tranaï ? »

— « Je ne crois pas. Pourquoi ? Sont-elles contestables ? »

— « Elles sont fausses. Totalement fausses. On vous traite comme des jouets, vous autres femmes ! Comme des poupées qu'on range dans un placard quand on a fini de s'amuser avec elles. Ce n'est pas ton avis ? »

— « Je n'y ai jamais pensé. »

— « Eh bien, désormais, penses-y. Des réformes s'imposent et nous serons les premiers à les adopter. »

— « Comme tu voudras, mon trésor, » fit Janna avec soumission en serrant le bras de son mari qui l'embrassa.

La voiture entra dans l'astroport et le couple embarqua à bord de la fusée.

Marvin et Janna passèrent leur lune de miel sur Doé. Une planète paradisiaque. Les merveilles dont s'enorgueillissait la petite lune de Tranaï avaient été conçues pour les amoureux et rien que pour les amoureux. Jamais un industriel ne venait se reposer sur Doé. Jamais un célibataire en quête d'une proie n'en foulait les sentiers. Les gens fatigués, les gens qui avaient perdu leurs illusions et les satyres lubriques devaient chercher d'autres terrains de chasse. La seule règle qui existait sur Doé, et elle était impérative, était que l'accès du satellite était exclusivement réservé aux couples heureux et amoureux.

Goodman ne manqua pas d'apprécier à sa valeur cette coutume tranaïenne.

On trouvait sur Doé des prairies où l'herbe était haute et fournie, de vertes forêts pour les promenades à pied, des lacs frais, des montagnes déchiquetées et pittoresques que l'on ne pouvait admirer sans avoir envie de les gravir. Les amants se perdaient dans les bois pour leur plus grande satisfaction, mais ce n'était pas bien grave car il suffisait d'une journée pour faire le tour de la petite lune. La pesanteur était si faible qu'il n'y avait aucun risque de se noyer quand on plongeait dans les lacs. Et une chute en montagne, si terrifiante qu'elle parût, ne constituait pas un danger grave.

Aux points stratégiques, étaient installés de petits hôtels aux lumières tamisées, des bars où officiaient des maîtres d'hôtels paternels aux cheveux blancs. Il y avait des grottes profondes (mais pas trop), scintillantes de stalactites phosphorescentes, où coulaient paresseusement des rivières souterraines grouillant de grands poissons lumineux.

L'Office Matrimonial avait jugé que ces attractions simples étaient

suffisantes et il n'avait pas estimé nécessaire d'installer un terrain de golf, une piscine ou un hippodrome. On considérerait que, lorsque le couple avait la nostalgie de ces plaisirs, sa lune de miel était achevée.

Après avoir passé sur Doé une semaine enchanteresse, Marvin et Janna reprirent la route de Tranaï.

La première chose que fit Goodman quand il eut franchi le seuil de la maison, sa jeune femme dans les bras, fut de débrancher le derrsin.

— « Jusqu'à présent, ma chérie, » dit-il, « je me suis plié à toutes les coutumes de Tranaï, même lorsque je les trouvais ridicules. Mais là, je ne suis plus d'accord. Quand j'étais sur la Terre, j'ai fondé un comité pour l'égalité des hommes et des femmes au travail. Chez nous, nous considérons nos épouses comme nos égales, comme des compagnes, comme nos partenaires dans l'aventure qu'est la vie. »

Un nuage passa sur le front de Janna. « Comme c'est curieux. »

— « Réfléchis, » fit Marvin d'une voix pressante. « Notre existence sera infiniment plus agréable si je ne te séquestre pas dans cette espèce de harem qu'est le derrsin. Tu ne trouves pas ? »

— « Tu es beaucoup plus savant que moi, mon amour. Tu as traversé la galaxie. Moi, je n'ai jamais franchi les limites de Port Tranaï. Si tu dis que c'est mieux ainsi, tu as sans doute raison. »

Janna était indiscutablement la perfection faite femme.

Goodman s'attaqua à un nouveau projet de désamélioration aux usines Abbag. Cette fois, il avait eu l'idée lumineuse de rendre grinçantes les articulations des robots. Ce bruit désagréable augmenterait le facteur d'irritation et, en conséquence, la destruction de l'appareil serait d'autant plus agréable pour l'utilisateur et aurait une valeur psychologique accrue. Mr Abbag, vibrant d'enthousiasme, accorda une nouvelle augmentation à son ingénieur en lui recommandant de faire vite, pour que l'on puisse rapidement passer à la production en série des modèles désaméliorés.

Initialement, Goodman avait eu l'intention de supprimer quelques-uns des lubrificateurs. Mais il dut se rendre à l'évidence : les phénomènes de friction entraîneraient une usure prématurée et, bien entendu, une telle solution était inadmissible.

Aussi, changeant son fusil d'épaule, il commença à dessiner les plans d'un élément de grincement incorporé. Il fallait que le résultat soit absolument réaliste mais qu'il n'y eût aucune usure anormale. Il fallait que l'invention fût bon marché et l'appareil de taille réduite, car il y avait tellement d'accessoires désaméliorants qu'il ne restait plus guère de place sous le capot.

Mais Goodman trouvait que les petits blocs de grincement produisaient un bruit artificiel. Ceux qui étaient plus gros revenaient trop cher ou ne pouvaient pas être montés dans le mécanisme. Il se pencha sur ce problème, auquel il consacra plusieurs soirées par semaine. Il se mit à perdre du poids et devint acariâtre.

Janna s'avéra une bonne épouse et une bonne ménagère. Les repas étaient toujours prêts à temps, elle accueillait toujours son mari avec un mot gentil quand il rentrait le soir à la maison et prêtait une oreille attentive aux récits qu'il lui faisait des difficultés qu'il rencontrait dans son travail. Dans la journée, elle surveillait les robots ménagers. Cela lui demandait une heure. Quand la maison était propre, elle lisait, elle faisait de la pâtisserie, elle tricotait et elle démolissait quelques robots.

Cela inquiétait un peu Goodman, car elle en détruisait une moyenne de trois ou quatre par semaine. Mais chacun doit avoir son dada et il pouvait se montrer indulgent car il avait ces appareils au prix de gros.

Le jeune homme se trouva dans une impasse le jour où l'un de ses collègues, un certain Dath Hergo, présenta un nouveau système de contrôle de son invention. Cet accessoire, fondé sur le principe du gyroscope négatif, permettait à un robot d'entrer dans une pièce en donnant de la bande : le gîte était de dix degrés. (D'après le laboratoire, c'était l'angle le plus favorable, sur le plan de l'irritation, qui fût techniquement réalisable.) En outre, grâce à un système de sélection arbitraire, le robot trébuchait et titubait comme un homme ivre à intervalles irréguliers, ce qui était exaspérant. Il ne laissait jamais rien échapper mais il était toujours sur le point de faire tomber quelque chose.

Naturellement, cette découverte fut saluée comme un grand pas en avant dans le domaine de la désamélioration. Or, Goodman s'aperçut qu'il pouvait insérer son élément de grincement au centre de cet accessoire. Son nom fut cité dans la Revue des Ingénieurs juste après celui de Dath Hergo.

Les robots Abbag connurent un succès fou.

C'est à cette époque que Goodman décida de se faire mettre en congé pour assumer la charge de la Présidence Suprême. Il jugeait que c'était un devoir qui lui incombait dans l'intérêt du peuple tranaïen. Si l'ingéniosité et la science terriennes pouvaient apporter des améliorations en ce qui concernait la désamélioration, elles pourraient d'autant plus facilement perfectionner la perfection. Tranaï était une quasi-Utopie. S'il prenait les leviers de commande, la planète irait vers l'Utopie intégrale.

Il alla voir Melith au Palais Ingrid.

— « J'imagine que l'on peut toujours promouvoir des changements, » fit le ministre de l'immigration d'une voix songeuse. Assis devant la fenêtre, il laissait son regard errer sur les passants. « Évidemment, le système actuellement en vigueur fonctionne depuis un bon bout de temps et il a toujours donné entière satisfaction. Je ne vois pas quelles améliorations on pourrait y apporter. Le crime n'existe pas, par exemple... »

Goodman l'interrompt : « Parce que vous l'avez légalisé ! Vous vous êtes contentés d'éluder le problème. »

— « Nous ne voyons pas les choses sous cet angle. La pauvreté n'existe pas... »

— « Parce que tout le monde vole. Et le problème des vieux ne se pose pas parce que vous en faites des mendiants. Croyez-moi, il y a place pour bien des réformes. »

— « Peut-être... peut-être. Mais je crois... »

Melith se tut brusquement et se rua vers le mur pour décrocher son fusil.
« Le voilà ! » s'écria-t-il.

Goodman se pencha à la fenêtre. Il aperçut un homme qui ne différait apparemment en rien des autres passants. Il y eut un faible dé clic. L'homme vacilla sur ses jambes et s'écroula.

Melith l'avait abattu d'une balle.

Goodman, les yeux écarquillés, contempla le ministre.

— « Pourquoi avez-vous fait cela ? »

— « C'était un meurtrier en puissance. »

— « Comment ? »

— « Eh oui ! La criminalité ouverte n'existe pas chez nous, mais nous avons affaire à des êtres humains et il nous faut tenir compte de la criminalité potentielle. »

— « Qu'avait – il fait pour être considéré comme un assassin en puissance ? »

— « Il avait tué cinq personnes. »

— « Mais... mais, c'est un déni de justice ! Vous ne l'avez pas arrêté, vous ne l'avez pas traduit devant un tribunal, vous ne lui avez pas accordé de moyens de défense, un avocat... »

— « Que vouliez-vous que je fasse ? » fit Melith, légèrement embarrassé.
« Nous ne pouvons arrêter personne, puisque nous n'avons pas de police. Et nous n'avons pas non plus de système juridique. Vous ne vouliez quand même pas que je le laisse filer ? D'après notre définition, un assassin est considéré comme tel lorsqu'il a tué dix personnes, et celui-ci avait déjà fait la moitié du chemin. Je ne pouvais pas rester assis en me tournant les pouces. Il est de mon devoir d'assurer la protection de la population. Et je vous garantis que je me suis livré à des enquêtes minutieuses. »

— « Ce n'est pas juste ! » s'écria Goodman.

— « Qui a dit que ça l'était ? » répliqua Melith sur le même ton. « Qui a dit que la justice avait quelque chose à voir avec l'Utopie ? »

Goodman lutta pour retrouver son calme. « La justice est le fondement de la dignité de l'homme, des aspirations humaines... »

— « Ce ne sont que des mots, » dit Melith avec son habituel sourire de bonne compagnie. « Soyez donc réaliste. Nous avons créé une Utopie pour des êtres humains, pas pour des saints qui n'en ont pas besoin. Nous sommes obligés de tenir compte des faiblesses humaines. Nous ne pouvons pas faire comme si elles n'existaient pas. Selon notre point de vue, un appareil policier et un système judiciaire engendrent une atmosphère de criminalité. Leur existence sanctionne le crime. Croyez-moi, il vaut mieux se refuser à

reconnaître purement et simplement que le crime soit possible. Alors, on a avec soi l'écrasante majorité de la population. »

— « Mais quand la criminalité se manifeste, et il est inévitable qu'elle le fasse... »

— « Seule la criminalité potentielle se manifeste, » s'exclama Melith avec entêtement. « D'ailleurs, c'est beaucoup plus rare que vous ne le pensez, mais quand elle se manifeste, nous agissons rapidement et avec simplicité. »

— « Et si vous abattez un innocent ? »

— « C'est totalement exclu. »

— « Pourquoi donc ? »

— « Parce que tout individu abattu par une personnalité officielle est, par définition et en vertu de la loi non écrite, un criminel en puissance. »

Marvin Goodman demeura muet quelques instants. Enfin, il reprit la parole : « Le gouvernement possède donc plus de pouvoir que je ne le croyais. »

— « Effectivement, mais il en a moins que vous ne l'imaginez. »

Goodman eut un sourire ironique. « Est-ce que je peux toujours briguer la Présidence Suprême ? »

— « Bien entendu. Et sans aucune réserve. Souhaitez-vous vous porter candidat ? »

Goodman réfléchit intensément. Le souhaitait-il réellement ? Il fallait bien que quelqu'un ait les rênes en main. Il fallait bien qu'il y ait quelqu'un pour défendre les gens. Il fallait bien qu'il y ait quelqu'un pour apporter des réformes dans cette Utopie qui faisait penser à un asile de fous.

— « Oui, je suis candidat, » dit-il.

La porte s'ouvrit brusquement et le Président Borg se rua dans la pièce. « C'est merveilleux ! Absolument merveilleux ! Vous pourrez vous installer au Palais National aujourd'hui même. Il y a une semaine que mes bagages sont prêts. J'attendais que vous ayez pris votre décision. »

— « Je suppose qu'un certain nombre de formalités... »

— « Il n'y a aucune formalité, » fit Borg dont le visage luisait de transpiration. « Pas la queue d'une. Il suffit que je vous transmette le sceau présidentiel. Après, j'irai au Palais du Peuple et je mettrai votre nom sur le panneau à la place diwmien. »

Goodman se tourna vers Melith. Les traits du ministre de l'immigration étaient dépourvus de toute expression.

— « C'est entendu, » dit le Terrien.

Borg s'apprêta à détacher le sceau présidentiel passé autour de son cou.

Il y eut subitement une violente explosion.

Horrifié, Goodman regarda la tête ensanglantée de Borg qui, après avoir titubé un instant, s'effondra.

Melith retira sa veste et la posa sur le visage du Président Suprême. Goodman se laissa tomber au fond d'un fauteuil. Il ouvrit la bouche mais

aucun son ne sortit de ses lèvres.

— « Quel dommage, » murmura Melith. « Il était presque arrivé au terme de son mandat. Pourtant, je l'avais prévenu. Je lui avais conseillé de ne pas autoriser la construction du nouvel astroport. La population était contre. Seulement, il était sûr que les citoyens seraient ravis de posséder deux astroports. Il avait tort. »

— « Voulez-vous dire... Je... Comment... Qu'est-ce que... »

— « L'insigne officiel porté par tous les membres du gouvernement contient traditionnellement une certaine quantité de tessium, un explosif dont vous avez peut-être entendu parler. Cette espèce de petite bombe est télécommandée depuis le Palais du Peuple où tout citoyen a le droit de se rendre pour manifester sa désapprobation à l'égard des représentants de l'autorité. » Melith soupira : « Le pauvre Borg ! Sa réputation sera définitivement entachée. »

— « Vous laissez les citoyens exprimer leur désapprobation en supprimant leurs dirigeants ? » demanda Goodman d'une voix rauque. Il était affolé.

— « C'est la seule solution logique, » répondit Melith. « Il s'agit d'une question d'équilibre. Le peuple est entre nos mains : aussi – sommes-nous entre les mains du peuple. »

— « C'est pour cela qu'il voulait tellement que je lui succède. Mais pourquoi personne ne m'a-t-il mis au courant ? »

L'ombre d'un sourire passa sur les lèvres de Melith. « Vous ne l'avez pas demandé. Mais remettez-vous. L'assassinat est toujours possible sur n'importe quelle planète et quelle que soit la forme du gouvernement. Nous essayons d'agir de façon constructive. Grâce à notre système, la population ne perd jamais le contact avec les hommes au pouvoir et ceux-ci ne cherchent jamais à prendre des mesures dictatoriales. Compte tenu du fait que chaque citoyen a le droit de manifester son opinion en se rendant au Palais du Peuple, vous seriez surpris du petit nombre de gens qui exercent ce droit. Bien sûr, il y a toujours des exaltés... »

Goodman se leva et se dirigea vers la porte en détournant son regard du cadavre de Borg.

« Désirez-vous toujours briguer la charge présidentielle ? » lui demanda Melith.

— « Non ! »

— « Voilà bien les Terriens ! » soupira tristement le ministre. « Vous voulez bien assumer une responsabilité mais à condition qu'il n'y ait pas de risques. Ce n'est pas comme cela qu'on dirige une nation. »

— « Vous avez peut-être raison mais je suis content d'avoir compris à temps. »

Goodman rentra chez lui en toute hâte.

Lorsqu'il franchit le seuil, il était bouleversé. Tranaï était-elle une Utopie

ou un asile de fous à l'échelle d'une planète ? Y avait-il beaucoup de différence entre les deux ? Pour la première fois de son existence, il se demandait s'il valait la peine de chercher l'Utopie. N'était-il pas préférable de se battre en vue d'atteindre la perfection plutôt que de posséder la perfection ? D'avoir un idéal plutôt que de le vivre ? Et si la justice n'était qu'un mensonge, le mensonge n'était-il pas plus souhaitable que la vérité ?

Peut-être... L'esprit en tumulte, Goodman se rua dans le salon, où il découvrit sa femme dans les bras d'un homme.



La scène avait l'effrayante netteté d'un film tourné au ralenti. Il fallut apparemment une éternité pour que Janna se levât. Elle se rajusta et considéra son mari, bouche bée. L'homme – un grand garçon à l'air sympathique que Goodman voyait pour la première fois – semblait trop stupéfait pour dire un mot. Il faisait de petits gestes absurdes, époussetait ses revers, tirait sur ses manchettes. Enfin, un sourire hésitant retroussa ses lèvres.

— « Ça, alors ! » s'écria Goodman.

La formule manquait de force eu égard aux circonstances mais elle fut efficace : Janna éclata en sanglots.

— « Je suis vraiment navré, » murmura l'homme. « Je ne pensais pas que vous rentreriez si tôt. Vous avez dû éprouver un choc épouvantable. Je ne saurais vous dire à quel point je suis désolé. »

Ces formules de sympathie venant de l'amant de sa femme étaient la dernière chose que Goodman eût pu imaginer. Dédaignant l'inconnu, il

dévisagea son épouse en larmes.

— « Quoi ! » s'écria-t-elle soudain. « C'est ta faute. Il fallait bien que ça arrive. Tu ne m'aimes pas. »

— « Je ne t'aime pas ? Comment peux-tu dire une chose pareille ? »

— « Il n'y a qu'à voir la façon dont tu me traites. »

— « Je t'aimais énormément, » fit-il avec douceur.

— « Non ! » rétorqua-t-elle d'une voix stridente. « Tu m'obligeais à rester toute la journée à faire du ménage, à m'occuper de la cuisine, à attendre. Je n'étais plus moi-même, Marvin. Toujours la même routine idiote, accablante. Et, la plupart du temps, quand tu rentrais, tu étais tellement fatigué que tu ne faisais même pas attention à moi. Tu ne parlais que de tes imbéciles de robots ! Je m'usais, Marvin, je m'usais ! »

Goodman comprit soudain que sa femme n'avait pas toute sa raison. « Mais, Janna, c'est ça la vie, » dit-il d'une voix patiente. « Le mari et la femme sont des compagnons. Ils vieillissent ensemble. On ne peut pas toujours planer sur les cimes... »

— « Bien sûr que si ! Essaie de comprendre, Marvift. C'est possible sur Tranaï... Pour une femme ! »

— « Non, c'est impossible. »

— « Les Tranaïennes escomptent une vie de joie tissée de plaisirs. C'est leur droit. Quand une épouse sort de stase, elle s'attend que son mari ait organisé quelque chose : une réception, une promenade au clair de lune, qu'il l'emmène nager ou qu'ils aillent voir un film. » Elle se remit à pleurer. « Mais toi, tu as voulu jouer les malins. Il fallait que tu changes tout. J'aurais bien dû savoir que j'avais tort d'épouser un Terrien. »

L'amant soupira et alluma une cigarette.

[image]

« Tu es un étranger et tu n'y peux rien, je le sais, » poursuivit Janna. « Mais il faut que tu comprennes que l'amour n'est pas tout. Une femme doit aussi avoir l'esprit pratique. À ce train-là, je serais devenue vieille alors que mes amies auraient été encore jeunes. »

— « Jeunes ? » répéta Goodman.

— « Dame ! » fit l'homme. « Une femme ne vieillit pas dans le derrsin ! »

— « Mais c'est inadmissible ! Ma femme serait encore une jeunesse quand moi je serais un vieillard ? »

— « C'est à ce moment-là que tu apprécierais d'avoir une jeune épouse. »

— « Mais toi, tu aimerais avoir un vieillard pour mari ? »

— « Il ne comprend rien, » murmura l'amant.

— « Fais un effort, Marvin ! C'est pourtant clair, non ? Durant toute ta vie, tu aurais eu à ta disposition une femme jeune et belle dont le seul désir

aurait été de te plaire et, à ta mort – ne prends pas cet air choqué : tout le monde meurt un jour –, à ta mort j'aurais été encore jeune et j'aurais hérité tous tes biens. C'est la loi. »

— « Je commence à comprendre, » dit Goodman. « Je suppose que c'est encore là un des principes tranaïens – la jeune et riche veuve qui profite des plaisirs de la vie ? »

— « Naturellement. Tout le monde y trouve son compte. L'homme a une femme jeune qu'il ne voit que lorsqu'il a envie de la voir. Il est totalement libre et a en même temps un foyer agréable. La femme, elle, échappe aux servitudes fastidieuses de l'existence et, quand elle peut vivre sa vie, elle a largement de quoi. »

— « Tu aurais dû me prévenir, » se plaignit Goodman.

— « Je pensais que tu le savais, puisque tu prétendais avoir une meilleure solution. Mais je me rends compte maintenant que tu n'as rien compris. Tu es d'une telle naïveté... Quoique je doive reconnaître que c'est l'un de tes charmes. » Elle eut un sourire désenchanté. « Et puis, si je t'en avais parlé, je n'aurais jamais rencontré Rondo. »

L'homme s'inclina très légèrement. « Je représente les vêtements Greah. Je fais du porte à porte. Imaginez ma surprise quand j'ai trouvé cette ravissante dame hors stase. Un vrai conte de fées ! Personne n'espère que les vieilles légendes se réalisent et vous devez deviner ce que l'on éprouve lorsque c'est le cas. »

— « Est-ce que tu l'aimes ? » demanda Goodman à Janna. Les mots avaient de la peine à sortir de sa bouche.

— « Oui. Rondo est plein d'attentions pour moi. Il accepte de me laisser en stase assez longtemps pour que je rattrape le temps perdu. C'est un sacrifice qu'il fait, il a une âme généreuse. »

— « Dans ce cas, » fit tristement Goodman, « je ne vous mettrai pas de bâtons dans les roues. Je suis quand même un être civilisé. Si tu veux divorcer, je suis d'accord. »

Il se croisa les bras sur la poitrine, se sentant très noble. Toutefois, il se rendait vaguement compte que son attitude était moins dictée par la grandeur d'âme que par le dégoût qu'il éprouvait à l'égard de Tranaï et des Tranaïens.

— « Le divorce n'existe pas sur Tranaï, » dit Rondo.

Un frisson glacé parcourut l'échine de Goodman. « Non ? »

Rondo sortit un fulgurant de sa poche. « Si les couples permutaient tout le temps, ce serait une cause de désordre. Il n'existe qu'un seul moyen de modifier une situation matrimoniale. »

Goodman recula. « Mais c'est révoltant ! » balbutia-t-il. « C'est contraire à la décence la plus élémentaire ! »

— « Non, si la femme le désire. D'ailleurs, soit dit en passant, voilà encore une raison qui milite en faveur du derrsin. J'ai ton autorisation, mon amour ? »

— « Pardonne-moi, Marvin, » dit Janna. Elle ferma les yeux et, se

tournant vers Rondo, murmura : « Oui. »

Rondo pointa son fulgurant sur le Terrien. Sans hésiter, Goodman plongeait la tête la première à travers la fenêtre la plus proche et le coup passa au-dessus de lui.

— « Eh là ! » s'écria Rondo. « Un peu de courage, mon vieux ! Il faut regarder les choses en face. »

Goodman était tombé lourdement, se meurtrissant l'épaule. Il se releva en un clin d'œil et se mit à courir. Le second coup lui roussit le bras. Il se mit à l'abri derrière la maison voisine mais ne perdit pas de temps à réfléchir. Il s'élança comme un dératé en direction de l'astroport.

Heureusement, une fusée allait prendre le départ et il put s'embarquer à destination de g'Moree. Là, il télégraphia à Tranaï pour qu'on lui envoyât des fonds et prit un billet pour Higastomeritréia où les autorités l'arrêtèrent, l'accusant d'être un espion ding. Cette accusation ne put être maintenue car les Dingans étaient une race amphibie et Goodman, aux trois quarts noyé, put apporter la preuve qu'il n'était pas capable de respirer autre chose que l'air.

Un navire ferraillant l'emmena tour à tour sur Mvanti, la planète double, Seves, Olgo et Mi. Un pilote irrégulier le conduisit jusqu'à Bellismoranti où commençait la sphère d'influence terrienne. Une fusée locale lui fit franchir le Tourbillon Galactique et le conduisit jusqu'à Tung-Bradard IV *via* l'Huître, Lekung, Pankang, Inchang et Machang.

Goodman n'avait plus un sou en poche mais, compte tenu des distances astronomiques, il était pratiquement dans la banlieue de la Terre. Il parvint à gagner Oumé. Là, il prit un rafiot à destination de Legis II, où la Société d'Assistance aux Voyageurs Interstellaires le prit en charge et le rapatria.

Goodman s'est installé à Seakirk, dans l'État du New Jersey, où n'importe qui peut vivre en toute sécurité à condition de payer ses impôts. Il dirige le département robots de la Compagnie de Travaux Publics de Seakirk et a épousé une petite brune à l'air tranquille qui le tient en adoration bien qu'il lui permette rarement de sortir.

Il retrouve souvent le capitaine Savage chez Eddie, au Moonlight Bar. Les deux hommes boivent des « Tranaï Spécial » en parlant de Tranaï, la planète des merveilles qui a trouvé le chemin de la liberté et où l'Homme n'est plus attaché à la glaise. Goodman se plaint alors de la malaria de l'espace qui lui interdit de repartir sur les routes galactiques et de revenir sur Tranaï.

Il y a toujours un auditoire admiratif pour l'écouter.

Marvin Goodman a récemment créé avec l'aide du capitaine Savage un parti dont le programme consiste à supprimer le droit de vote aux femmes. Ils en sont les deux seuls membres mais, comme dit Goodman, cela a-t-il jamais empêché un réformateur de se lancer dans une croisade ?

Traduit par Michel Deutsch.

Titre original : A ticket to Tranaï.

*Parution aux U.S.A. :
Galaxy, octobre 1955.*

N.D.L.R. : Une précédente traduction (coupée, saccagée et mutilée) de cette nouvelle avait paru dans le numéro 28 de l'ancien *Galaxie* (mars 1956), sous le même titre.

Au bout du rouleau

par ROBERT LORY

Dix cents... Une pièce de dix cents... C'était tout ce qu'il lui fallait pour survivre.

La rame du métro annonça son arrivée par un grincement d'acier suraigu. L'homme fut éjecté du wagon sur le quai par la foule de huit heures du soir. Le bruit et la bousculade le rendirent conscient du monde extérieur.

Non pas qu'il eût dormi ou bien perdu connaissance. Encore que cela aurait pu lui arriver. Il n'était sûr de rien.

— Il éprouva de la peine à se concentrer, mais une inscription sur un panneau du quai ne tarda pas à attirer son regard :

WESTBORO

Cela ne signifiait rien pour lui. Mais la deuxième chose qui attira son attention prit un sens précis.

Une autre rame avait suivi la sienne et juste en face de lui venait de surgir une foule de gens absorbés par une seule pensée : poursuivre leur chemin coûte que coûte.

Ils arrivèrent à sa rencontre tous à la fois, formant une turbulente masse humaine qui poussait, jouait des coudes et jurait. Il n'évita les uns que pour se heurter aux autres. Il ne dut son salut qu'au brusque écart qu'il fit et qui lui valut plus loin de s'étaler de tout son long sur le froid ciment du quai.

Il se releva, reprit tant bien que mal son équilibre, et regarda l'inscription sur le panneau. C'était toujours Westboro. Et cela ne lui disait toujours rien.

Il était perdu.

Le pire c'est qu'il ne pouvait se rappeler d'où il venait pour s'être ainsi perdu.

Il fit demi-tour, afin de marcher, au hasard, et entra en collision avec un gamin qui mangeait une pomme.

Le petit garçon réagit d'une manière étrange.

— « Laissez-moi tranquille, espèce de crasseux ! » fit-il en lâchant sa pomme, et il se sauva, très effrayé.

L'homme rougit de confusion, mais l'apostrophe du gamin l'obligea à se regarder de haut en bas.

Il vit qu'il était sale. Crasseux. Sa chemise – qui avait dû être blanche, jadis – était déchirée au coude et toute maculée, les pointes de ses souliers avaient blanchi à l'endroit où le cirage noir s'était complètement usé, son pantalon ne donnait pas l'impression d'avoir jamais reçu de coup de fer et la jambe droite en était fendue depuis le genou jusqu'au revers.

Deux filles de moins de vingt ans pouffèrent de rire sur son passage.

Il se rendit compte que les autres gens ne l'avaient même pas remarqué.

— « Dites donc, visez voir c'te cloche ! » fit remarquer un gros loustic à ses trois copains de vadrouille.

— « Une cloche, » songea l'homme, et il tendit la main vers sa poche-revolver.

Plus de portefeuille. Mais il en avait eu un, il en était sûr, tout récemment, car il avait l'impression très nette qu'il avait disparu. Quelqu'un avait dû le lui voler, à moins qu'il ne l'ait perdu. Dans cette foule ou dans la rame de métro, ou bien auparavant... Il ne pouvait se rappeler où il avait été auparavant.

Cette perte de mémoire lui parut familière et il fit un effort pour essayer de réfléchir. Mais il n'y avait rien de stable dans son esprit, rien à quoi il pût se raccrocher. Sa tête n'était plus vide, mais il y régnait un drôle d'embrouillamini. Il se rappela vaguement qu'il avait cherché de l'argent. Il fouilla dans ses autres poches.

Il ne trouva qu'un mouchoir sale et deux cents.

Le contact des pièces de monnaie lui rafraîchit la mémoire.

Il se tâta rapidement le poulx. Jamais, à sa connaissance, il n'avait battu avec une telle lenteur. Bien sûr, il y avait eu certaines occasions où... mais alors le médecin s'était toujours trouvé à proximité. Or, cette fois-ci, alors qu'il se sentait dans un état si critique – il leva de nouveau les yeux vers l'inscription *Westboro* – il s'était égaré.

Peut-être que là-haut, dans les rues, il reconnaîtrait quelque chose.

Il prit d'assaut les premières marches de l'escalier, mais fut vite essoufflé et dut monter lentement jusqu'au tourniquet. Un bras de fer lui coupa son élan alors qu'il s'apprêtait à le franchir et une douleur aiguë lui traversa l'aîne.

— « C'est par là *qu'on entre*, mon pote, » l'avertit quelqu'un, et les rires que souleva la remarque firent tiquer l'homme. Il aperçut l'écriteau de la sortie et s'y dirigea rapidement.

Il y avait des lumières dans le soir, juste devant lui, lorsqu'il heurta une femme chargée de paquets. Ils se répandirent par terre. « Excusez-moi, » dit-il et, tandis qu'elle s'indignait, il hâta le pas pour sortir dans la rue, où régnait l'air frais de la nuit tombante.

Il ne marchait plus et s'accotait contre la porte de l'*Auberge des Six Chevaux*, qui exhibait fièrement son enseigne en néon bleu et blanc.

Il n'avait rien reconnu.

Un policeman lui avait dit de circuler s'il ne voulait pas faire connaissance avec son gros bâton.

Le patron d'un drugstore, à sa demande d'utiliser le téléphone, lui avait répondu en le menaçant d'appeler l'agent à la matraque.

Une pièce de *dix cents* ! *Dix cents* !

Il se rappela son Shakespeare.

Mon royaume pour un... cheval ? Six chevaux. Il se pouvait, il se pouvait qu'à l'*Auberge des Six Chevaux*...

Un homme courtaud qui formait, devant le comptoir, la moitié de la clientèle, était en train d'attirer l'attention du barman sur le fait que les six chevaux de l'enseigne extérieure étaient plus nombreux que les consommateurs.

— « Va donc au diable, » grommela le barman en réponse à sa remarque.

— « Si je le faisais, » répondit le nabot, « Georges que voici serait Uncas, le Dernier des Mohicans, et il n'y aurait plus que lui pour monter tes six étalons. »

— « Comment sais-tu que c'est des étalons ? » demanda Georges. Il était maigre, minable et harassé, il avait l'air d'avoir passé une rude journée à tirer les sonnettes pour essayer de placer des aspirateurs.

La porte d'entrée claqua et trois paires d'yeux se braquèrent sur l'individu malpropre qui entrait.

— « Voilà un mendigot qui s'amène, » annonça Pete, le barman.

— « S'il vous plaît, » fit l'homme, d'une voix faible et chevrotante.

— « Avant de me jouer ta scène, mon pote, » dit Pete, « comprends bien ceci : personne n'a rien gratuitement ici, ce n'est pas une œuvre de bienfaisance, ni un asile. C'est une maison de commerce comme toutes les autres. »

— « Une très florissante maison de commerce, » railla le Courtaud.

— « S'il vous plaît, dix cents, j'ai besoin de dix cents, c'est tout ce dont... »

— « Dix cents ? » s'esclaffa Georges. « Pourquoi ? Pour une tasse de café ? Ici c'est un établissement de classe supérieure. On y paye la bière quinze cents. »

Le Courtaud ajouta en grognant : « Peut-être qu'il veut téléphoner à sa poule. »

— « J'ai *besoin* de dix cents, » fit l'homme, en se penchant sur le

comptoir pour y trouver un appui.

— « C'est vraiment une question de vie ou de mort, quoi ? » dit Georges.

— « Oui. Regardez... là, j'ai deux cents, prenez-les. »

Pete regarda d'un air soupçonneux les deux pièces de monnaie. « Nous n'avons rien à vendre pour deux cents. »

— « Vous prenez les deux cents, mais vous m'en donnez dix. *Je vous en prie.* »

— « Cet homme d'affaires a de l'astuce, » fit remarquer Georges.

— « Riche idée, » déclara Pete. « Est-ce que tu espères vraiment *acheter* dix cents pour deux ? »

— « Il vient de remarquer que tu fais de bonnes affaires, » dit le Courtaud. « Il se figure que tu peux supporter cette perte. »

— « Mon vieux, ça me fait bouillir, » dit Pete. « Ces pleure-misère professionnels se font plus en une semaine que je n'en gagne en un mois. »

— « Si tu continues à parler ainsi, ce malfrat aura envie d'acheter ta boîte pour deux cents, » fit Courtaud.

— « Ça ne les vaut pas, » dit Georges, en cognant sur le comptoir son verre vide. « Remets-moi ça, » demanda-t-il à Pete.

Tandis que Pete avait le dos tourné, l'homme s'élança vers la monnaie qu'il venait de rendre à Georges.

— « Fais gaffe, » avertit le Courtaud.

Georges n'avait pas besoin d'être prévenu. Il avait vu le type loucher sur son argent et avait espéré un tel geste. Écrasant d'un crochet du droit la tempe de l'individu, il se défoula après une journée de travail infructueux.

L'homme se répandit par terre et ne bougea plus.

— « Tu parles d'une talmouse, » fit Courtaud, admiratif. « Tu aurais pu le tuer. »

— « Il n'a pas l'air de beaucoup remuer, » dit Pete, en quittant son comptoir. « Je ferais bien de jeter un coup d'œil. »

— « Mon vieux, je ne l'ai pas frappé si fort que ça. »

— « En tout cas, vieux, il l'a sûrement cherché, » dit Courtaud. « Moi et Pete on est témoins pour dire aux flics que c'était un pirate qui a essayé de te voler ton argent. D'accord, Pete ? »

— « Georges, le poulx du type ne bat plus, » proféra Pete.

— « Qu'équ'tu vas faire, Georges ? » s'enquit le Courtaud.

— « Écrase un peu et attends une minute, » dit Pete. « Je crois qu'il essaye de dire quelque chose. »

Le regard de l'homme implora le trio à tour de rôle. Ses lèvres articulèrent calmement le message :

— « Dix cents. »

— « Formid ! Tu parles d'une suite dans les idées, » fit le Courtaud.

Georges examina sa monnaie sur le comptoir.

Il ramassa une pièce de dix cents.

— « Dis donc, » s'étonna le Courtaud, « qu'est-ce que tu fais ? »

— « La ferme, » intervint Pete. « Le fric de Georges lui appartient. Ce qu'il en fait ne regarde que lui. »

— « Voyons, » dit Georges, « je n'avais pas l'intention de te frapper si fort. Je veux dire que je t'ai cogné dessus si fort que toute ma main me fait mal. Alors voilà, tu peux avoir la pièce, elle ne me manquera pas. »

Il serra la pièce dans la paume de l'homme.

— « Quelle salade ! » dit le Courtaud. Il fut le premier des trois à rompre le silence après le départ de l'homme, un quart d'heure plus tôt.

Georges se contempla dans la glace qui se trouvait derrière le comptoir, comme s'il quêtait une profonde vérité dans le reflet de sa propre image. « Il a dit... il a dit : *Déboutonnez ma chemise*, et alors... » Georges fit sonner quelques pièces dans sa main. « Alors il a pris cette pièce minable. Dix cents. Une pièce de dix cents... Trois fois rien... »

Pete se versa un scotch. « En tout cas, qu'est-ce que ce type, » dit-il, « qui se balade avec une fente d'appareil à sous au milieu de la poitrine, dans laquelle il fourre des pièces de dix cents ? »

— « Ouais, » acquiesça Georges, « et qui fait *tic-tac*, en plus de ça ! »

Traduit par Paul Alpérine.

Titre original : Rundown

Parution aux U.S.A. :

If, mai 1963.

Qui était-il réellement ? Quelle terrible mission accomplissait-il en affrontant...

LE ROI DE LA VILLE

par KEITH LAUMER

ILLUSTRÉ PAR FINLAY



Immobile dans l'ombre, je considérai le terrain vague contre le grillage crevé duquel le vent amoncelait les débris et le panneau lumineux où l'on pouvait lire HAUG – ESCORTE. Des véhicules balafrés s'alignaient le long d'une rampe craquelée. Il y avait longtemps qu'ils n'avaient pas subi l'indignité du lavage. Le bâtiment de deux étages, une ancienne maison de campagne, ne

portait plus trace de peinture en dehors des lettres jaunes, hautes de trente centimètres, de l'enseigne qui surmontait la porte du bureau.

Le préposé, un bonhomme trapu et large d'épaules, aux petits yeux en vrille et dont les joues se hérissaient d'une barbe de vingt-quatre heures, mordillait un cigare. Il me toisa.

— « Le tarif d'une escorte porte à porte, ça fait deux cent mille dollars, » m'annonça-t-il. « Mais nous vous donnons notre garantie. »

— « Qu'est-ce que vous garantissez ? »

Il agita la main qui tenait le cigare. « Nous vous garantissons de vous conduire jusqu'à la ville et de vous ramener entier. » Il examina son cigare et ajouta : « Si quelqu'un ne vous trouve pas la paillasse avant. »

— « Et un aller simple ? »

— « Il faut bien que le chauffeur revienne, non ? »

J'avais dépensé ma dernière pièce de dix dollars huit heures auparavant pour boire un café. Mais il fallait que je pénètre dans la ville. Je n'avais plus que cette idée en tête.

Je dis : « Vous m'avez mal compris. Je ne suis pas un client. Je cherche du travail. »

— « Ouais ? » Il me contempla avec une expression différente, l'expression que peut avoir un type qui vient de se trouver une petite amie lorsque celle-ci lui déclare tout à trac : « Ça fera tant. »

— « Est-ce que vous connaissez Granyauk ? »

— « Un peu ! » répondis-je. « C'est là que j'ai été élevé. »

Après m'avoir posé encore quelques questions, il appuya sur un bouton entouré d'un cercle de crasse qui saillait sur le mur. Derrière la porte, j'entendis une chaise grincer. Un grand type osseux fit son entrée. Des poings comme des battoirs et un cou musclé en plein milieu duquel on voyait monter et descendre sa pomme d'Adam.

Mon interlocuteur me désigna d'un signe de tête.

— « Vire-moi ce gars-là, Lefty. »

Lefty m'adressa un regard lourd de reproches, contourna le bureau et leva le bras pour m'empoigner. Je me penchai de côté et lui envoyai un vrai marron sur le coin du menton. Il vacilla et s'assit.

Je dis : « Ça va, j'ai compris. Je n'ai besoin de personne. » Et je me dirigeai vers la porte.

— « Ne partez pas si vite. Lefty me sert à faire la différence entre les godelureaux et les hommes. »

— « Ça veut dire que vous m'embauchez ? »

Le gars poussa un soupir. « Vous arrivez au bon moment. Je suis à court de garçons à la hauteur. »

J'aidai Lefty à se remettre debout, époussetai une chaise avant de m'asseoir et j'eus droit à un laïus d'une demi-heure sur la situation qui régnait en ville. Elle n'était pas bonne. Ensuite, je montai au premier pour attendre un

appel dans le bureau d'ordres.

Vers dix heures, Lefty vint me rejoindre. J'étais plongé dans l'étude des cartes de la ville.

— « Venez voir, vous, » laissa-t-il tomber.

Le mec au visage chafouin qui me soufflait sa fumée dans la figure se laissa glisser de son tabouret et lâcha sa cigarette qu'il écrasa d'un coup de talon.

— « Pas toi, » dit Lefty. « L'autre... le nouveau. »

Je bouclai la ceinture de ma veste et descendis derrière lui l'escalier obscur. Nous traversâmes une piste jonchée de débris, éclairée par des polyarcs, pour rejoindre Haug qui était en train de parler avec quelqu'un que je n'avais pas encore vu.

Il m'adressa un regard en coin et tourna à nouveau son attention vers l'étranger, un bonhomme qui devait avoir une cinquantaine d'années. Un visage aimable, des vêtements coûteux...

— « Je vous présente Smith, Mr. Stenn, » lui dit Haug. « Il va vous escorter. Vous ferez ce qu'il vous dira de faire. Il vous conduira en ville et vous ramènera entier. »

Le client m'examina. « Compte tenu du prix, j'espère sincèrement qu'il en ira ainsi, » murmura-t-il.

— « Vous allez prendre la 16, Smith. » Haug tapota la calandre d'une bagnole à la carrosserie d'un jaune agressif ornée de plusieurs plaques d'identification – toutes exigées par une bonne douzaine de services municipaux rivaux.

Il dut remarquer quelque chose dans l'expression de Stenn car il ajouta : « Cette tire n'est peut-être pas élégante mais elle possède un blindage intégral, des gyros tout ce qu'il y a de solide, des pare-chocs à toute épreuve et une mécanique increvable. »

Stenn acquiesça et s'introduisit à l'intérieur du tacot.

Je m'installai devant, réglai le siège et m'organisai pour avoir un peu de place. Je mis la turbine en marche. Le moulin avait l'air de tourner rond.

— « Vous devriez mettre la ceinture de sécurité, Mr. Stenn, » dis-je à mon passager. « Vous me donnerez vos instructions en cours de route. »

Je quittai l'entrepôt. Dès que nous fûmes sur la route, je poussai à 130. À en juger par le bond que fit la bagnole, il devait y avoir un bon mégacheval sous son capot. Après tout, peut-être que Haug n'avait pas dit de blagues. Je pressai mon coude contre le pistolet à énergie fixé sous mon aisselle.

Cela me faisait plaisir de sentir son contact. Peut-être qu'avec lui et avec cette trottinette, je pourrais quand même aller où je voulais et en revenir.

— « C'est dans le quartier de Manhattan que je désire aller, » m'annonça Stenn.

Cela me convenait parfaitement. En fait, c'était la première fois que la chance me souriait depuis que j'avais brûlé mon uniforme. Je jetai un coup

d'œil dans le rétroviseur. Le visage de mon client était toujours aussi inexpressif. On aurait dit un bon petit père tranquille qui avait envie d'entrer dans la cage aux tigres.

— « C'est un coin très dangereux, Mr. Stenn, » lui dis-je. Il ne me répondit pas.

J'insistai : « Il n'y a pas beaucoup de touristes qui vont dans ce quartier-là. » J'essayai de le cuisiner.

— « Je suis un homme d'affaires, » lâcha-t-il.

Je laissai tomber. Peut-être qu'il savait ce qu'il faisait. Pour ce qui était de moi, je n'avais pas le choix. J'avais un indice fragile et il fallait que je l'exploite jusqu'au bout. J'appuyai à fond sur l'accélérateur.

Un quart d'heure plus tard, j'aperçus le signal rouge. Haug m'avait mis au parfum. Je ralentis et je dis à Stenn : « Voilà le premier barrage. Le type qui s'en occupe est un nommé Joe Naples. Tout ce qu'il veut, c'est toucher le péage. Je m'occuperai de lui. Vous, restez assis sans bouger. Quoi qu'il arrive, ne dites rien, ne faites rien. Vous m'avez compris ? »

— « Je vous ai compris, » répondit doucement Stenn.

Des pieux antitanks surgirent dans la lumière de mes phares. Je freinai et mis pied à terre.

— « Rappelez-vous ce que je vous ai dit, Mr. Stenn. Ne bougez pas, quoi qu'il arrive. »

Je m'avançai en restant dans le faisceau de mes phares.

Une voix s'éleva.

— « Éteins, face de rat. »

Je rebroussai chemin et coupai mes feux. Trois hommes s'approchèrent nonchalamment. « Lève voir un peu les mains, tordu. »

L'un d'eux dominait ses compagnons de la tête. La lueur rouge du feu de signalisation était trop faible pour que je puisse distinguer son visage mais je savais qui il était.

— « Salut, Naples, » lui dis-je.

Il fit un pas vers moi. « Tu me connais ? »

— « Pardi ! La première chose que m'a dit Haug, ç'a été de me prier de présenter ses respects à Mr. Naples. »

Il éclata de rire. « Vous entendez ça, les gars ? J'ai une drôle de réputation à l'extérieur ! »

Redevenant sérieux, il me dévisagea. « Je ne t'ai encore jamais vu. »

— « C'est mon premier voyage. »

Du pouce, il désigna la bagnole :

— « Qui c'est, ton client ? »

— « Un certain Stenn. Il est dans les affaires. »

— « Ouais ? Quel genre d'affaires ? »

Je hochai la tête. « On ne pose pas de questions indiscretes à la clientèle. »

— « On va voir la tête qu'il a. » Naples se dirigea vers la voiture, encadré par ses deux copains. Je les suivis. Il examina Stenn qui, l'air détendu, regardait droit devant lui. Apparemment satisfait, Naples s'éloigna et adressa un signe de tête à l'un de ses gardes du corps. Les deux hommes s'écartèrent.

Le second, un type court sur pattes, qui avait une tête en pain de sucre, l'air d'un apache et qui était vêtu d'une salopette grasseuse s'immobilisa devant la bagnole, le regard braqué sur Stenn. Il sortit de sa poche un gros pistolet démodé, ouvrit la portière, visa la tempe de mon client et appuya sur la détente.

Le chien se rabattit avec un bruit sec.

— « Pan ! » fit le gars en rempochant son artillerie. Il referma la portière et revint à la hauteur de Naples.

Celui-ci m'appela. « Je pense que tu joues peut-être franc-jeu. Ce sera le tarif normal. Cinq cents tickets en vieilles coupures fédérales. »

Maintenant, il fallait être prudent. Impassible, je sortis lentement – très lentement – mon portefeuille et lui tendis une liasse.

Naples regarda l'argent sans bouger. Le costaud à la salopette crapoteuse s'approcha et, brusquement, il m'envoya un coup sur le poignet avec le tranchant de la main. J'étais prêt. Mon bras se détendit. J'atteignis le truand à la base du cou et il s'effondra.

J'avais toujours l'oseille.

— « Cet espèce de clown n'est pas digne d'appartenir à l'organisation de Naples, » murmurai-je.

Naples baissa les yeux sur l'homme inconscient et lui enfonça le pied dans les côtes.

— « Ouais... C'est un clown. » Il prit l'argent que je lui tendais et le fourra dans sa poche de chemise.

— « O.K., bonhomme. Mon bon souvenir à Haug. »

Je repris place derrière le volant et démarrai. Naples était penché au-dessus du corps de son acolyte. Il lui prit son pistolet, l'arma, visa. Il y eut une détonation sèche. Naples me sourit et me lança : « Il n'est pas digne de faire partie de l'organisation de Naples. »

J'agitai vaguement la main et appuyai sur l'accélérateur.

2

J'entendis bourdonner le micro inséré dans mon oreille. Je poussai un grognement inarticulé tandis qu'une voix déformée retentissait : « Smith, écoutez-moi bien. Quand vous arriverez à la patte d'oie, prenez la rocade. Allez-y mollo et arrêtez-vous à la station 9. Vous avez pigé ? »

Je reconnaissais cette voix. C'était celle de Lefty, le bras droit de Haug. Je ne répondis pas.

— « Qu'est-ce que c'était, cet appel ? » demanda Stenn.

— « Je ne sais pas. Rien. »

J'aperçus les feux de signalisation de l'embranchement.

Je lâchai un peu le champignon et me mis à réfléchir. Je me dis qu'il fallait que je passe. Mon boulot était de conduire le client là où il voulait être conduit. C'était déjà assez coton sans faire de détours. J'appuyai à nouveau sur l'accélérateur et m'engageai sur l'autoroute en faisant hurler mes gyros.

La voix de Lefty vibra à nouveau dans le micro. Il avait l'air furieux : « À quoi tu joues, patate ? Tu viens juste de dépasser la rocade... »

Je répondis : « Exact. Mon job, c'est de conduire le gars et de le ramener. Pas la peine de nous rappeler. C'est nous qui vous rappellerons. »

L'autre poussa un long soupir.

— « T'as encore beaucoup de choses à apprendre, mon pote. Ce gazier-là, il a un foutu matelas de billets. Je l'ai vu quand il a payé Haug. Si tu veux, tu seras dans le coup. Je vais t'expliquer la coupure... »

Il me donna des instructions détaillées. Quand il eut fini, je dis : « C'est pas la peine d'attendre mon retour. »

J'arrachai le micro de mon oreille et le laissai tomber dans le vide-ordures. Je roulai en silence pendant un bon moment.

Je commençai à m'y retrouver. Ce tronçon de l'autoroute avait été ouvert à la circulation un an avant que je ne quitte la maison. Il n'avait pas changé depuis, sauf que la circulation était nulle et que les fenêtres étaient noires.

J'étais en train de me demander comment Lefty allait réagir quand je vis l'éclat de deux phares. Une voiture arrivait par une voie latérale. Elle accéléra pour rouler à la même vitesse que moi. Je mis toute la gomme. J'entendis un bruit assourdissant et des éclats de verre dégringolèrent sur moi. Je me retournai. Il y avait un trou dans le dôme transparent juste au-dessus du siège arrière.

— « Planquez-vous ! » hurlai-je. Stenn se plia en deux.

Les phares qui me suivaient gagnaient du terrain. J'ajustai mon rétroviseur. C'était une voiture de combat de trois tonnes munie de deux canons jumelés à répétition. À côté, ma bagnole ne faisait pas le poids. L'accélérateur au plancher, je me creusai la cervelle à la recherche d'une idée. Je finis par en trouver une. Elle n'était pas sensationnelle mais il n'y avait pas mieux.

Un peu plus loin, à six ou sept cents mètres, il y avait une dérivation qui avait provoqué plus d'un carambouillage dans les mois qui avaient suivi l'inauguration de ce tronçon. Peut-être que les collègues ignoraient ce détail.

Ils allaient bientôt parvenir à ma hauteur. Je ralentis un brin et serrai ma droite. Les poursuivants se rapprochèrent. Ils me talonnaient. Il y eut deux nouvelles détonations mais, cette fois, je ne reçus pas de débris de verre. À présent, je roulais sur le pavé. J'apercevais vaguement le signal indiquant le

terre-plein.

Au dernier moment, je braquai à droite, passai à trente centimètres du garde-fou de béton et pris le virage à deux cents à l'heure dans un mugissement de gyros. La voiture de combat parut exploser.

J'avais quitté la route. Je me battis avec mon volant, fis une trouée dans les buissons et, miraculeusement, je me retrouvai à nouveau sur la chaussée. Je m'arrêtai.

Après avoir respiré profondément, je me retournai. Les débris fumants de la voiture de combat étaient éparpillés sur deux cents mètres. Si j'avais mal calculé mon coup, ç'aurait été la mienne qui serait maintenant dans cet état.

J'examinai ma carrosserie. Il y avait trois trous, juste au niveau de la tête du passager. Un tir bien groupé. Tranquillement, Stenn époussetait sa veste couverte de poussière de verre.

— « Parfaitement manœuvré, Mr. Smith. Reprenons-nous la route ? »

— « Il serait peut-être temps de jouer cartes sur table, Stenn. »

Il haussa légèrement les sourcils.

Je repris : « Quand le petit copain de Joe Naples a braqué son feu sur votre tempe, vous n'avez pas sourcillé. »

— « Je crois que c'étaient vos instructions, » fit-il d'une voix douce.

— « Vous vous défendez rudement bien pour un simple homme d'affaires ! Et vous ne semblez pas avoir la moindre trouille après l'expérience que nous venons de vivre et qui a été pour le moins éprouvante. »

— « J'ai pleinement confiance en vous... »

— « Ne dites pas d'idioties, Stenn. Ces trois impacts sont joliment groupés, non ? Le gars était un bon viseur. Et c'est vous qu'il visait. »

Une lueur d'amusement passa dans le regard de Stenn. « Pourquoi moi ? »

— « Au début, j'ai cru que ces terreurs voulaient me donner une petite leçon. Mais j'ai changé d'avis quand j'ai vu comment ils avaient tiré. »

Stenn me considéra d'un air songeur. Il leva le bras et ôta le micro caché dans son oreille.

— « C'est le frère jumeau de celui que vous avez jeté, » dit-il. « Mr. Haug a eu l'amabilité de m'en faire cadeau... moyennant finances. Je vous avouerais que, en arrivant à la patte d'oie, j'avais un revolver à la main. Si vous aviez tourné comme on vous y invitait, j'aurais arrêté la voiture, je vous aurais abattu et j'aurais poursuivi mon chemin tout seul. Heureusement, vous avez préféré ne pas céder à la tentation pour des raisons qui vous regardent... » Il me décocha un regard interrogateur.

— « C'est peut-être que je suis suffisamment cornichon pour prendre mon boulot au sérieux. »

— « Peut-être. »

— « Que venez-vous faire exactement ici, Stenn ? Franchement, je n'ai pas le temps d'être mêlé à vos histoires. »

— « Vraiment ? C'est à se demander si vous n'avez pas quelque affaire en tête. Mais cela ne me regarde pas. On repart ? »

Je le regardai avec la tête du type à qui on ne la fait pas.

— « Ouais, on repart. »

Vingt minutes plus tard, nous entrions en ville. Les lumières de la cité éclairaient le ciel et quelque chose tressaillit au fond de moi. Le retour de l'enfant prodigue...

Cette impression nostalgique disparut vite. Huit ans après, il ne restait plus rien qui pût m'accueillir. La ville n'aimait pas les intrus. Si on l'oubliait, on ne faisait pas de vieux os.

Je ne vis la voiture à réaction que lorsqu'elle me doubla.

Je braquai et donnai un coup de patin avec la vague idée de me laisser dépasser et de faire demi-tour. Mais elle resta à ma hauteur. Il y eut un hurlement de métal, un crissement de gomme. Je dérapai et m'immobilisai contre le parapet. La voiture à réaction m'avait fait une queue de poisson. Mes pneus hurlaient encore quand son capot s'ouvrit et que les canon de deux pistolets en jaillirent. Je gardai les mains sur le volant, bien en vue.

Je me demandai de qui il s'agissait, cette fois.

Deux hommes mirent pied à terre et s'approchèrent de ma bagnole. Le premier, un gars bien baraqué, au type slave, vêtu d'un blouson militaire, me fit signe. Je descendis en prenant soin d'éviter les gestes brusques. Stenn me suivit. Le vent était froid et ses rafales chargées de bruine me giflaient les joues. Les poly-arcs plaquaient des ombres dures sur les visages.

Le plus petit des deux hommes repoussa Stenn contre la bagnole. Le Slave me fit à nouveau signe et je m'approchai docilement de lui. Il s'empara de mon portefeuille qu'il glissa dans sa poche sans même le regarder. Son copain dit quelque chose à mon client, puis j'entendis le bruit d'un coup. Je tournai la tête – lentement pour ne pas exciter mon ange gardien. Stenn était en train de se relever. Il retourna ses poches, laissant tomber à terre tout ce qu'elles contenaient. Le vent fit tourbillonner des papiers. C'est fou ce qu'il trimballait comme papiers !

Le gorille maugréa quelque chose et Stenn enleva son manteau, le retourna, le secoua. L'autre hocha la tête et fit signe à mon Slave en fixant les yeux sur moi. J'essayai de lire dans ses pensées. Je me dirigeai vers la bagnole. Je devais avoir deviné juste car il ne tira pas. Le Slave remit son arme dans sa poche et s'empara du manteau de Stenn. Méthodiquement, il en déchira la doublure. Ne trouvant rien, il laissa choir le vêtement et l'écarta d'un coup de pied. Je changeai de position. Il pivota sur lui-même et, d'un revers, il m'envoya dinguer sur la tire.

— « T'occupes pas de lui, Double-Muscle, » fit son acolyte. « Maxy ne nous a pas donné d'instructions à propos de ce gazier. C'est rien qu'un escorteur. »

Double-Muscle voulut sortir à nouveau son feu. Quelque chose me dit qu'il avait l'intention de s'en servir. C'est peut-être pour cela que j'ai fait ce que j'ai fait. Au moment où il enfonçait la main dans sa poche, mon bras se

détendit ; je l'immobilisai et je sortis à mon tour mon artillerie. L'empoignant solidement par le col de son blouson, je lui enfonçai sèchement le canon dans les côtes. Il ne fit pas un geste. Il n'était pas aussi idiot qu'il en avait l'air.

Son copain recula d'un pas, le pistolet au poing.

— « Range ton truc, mon petit père, » lui dis-je. « Il n'y a pas de raisons pour qu'on se cherche des crosses. On va s'en aller chacun de notre côté. »

Stenn gardait une immobilité de statue. Il avait toujours son air de père tranquille.

— « Tu te fais des illusions, mon pote, » murmura doucement le gorille. Personne ne bougeait.

— « Même si tu es prêt à tirer sur ton petit camarade, je ne peux pas te rater, » insistai-je. « Mettons-nous d'accord et disons que c'est un match nul. »

— « Maxy n'aime pas les matches nuls. »

— « Stenn, » dis-je à mon client, « montez dans la voiture et repartez par où nous sommes venus. Et tâchez de ne pas ralentir pour lire les affiches. »

Stenn ne fit pas un mouvement.

— « Dépêchez-vous ! Il ne tirera pas. »

— « Je vous ai engagé pour que ce soit vous qui jouiez les scènes de bravoure, » répondit Stenn.

— « Si vous avez une meilleure idée, c'est le moment de parler. Je ne vois pas d'autre solution pour vous en tirer. »

Stenn dévisagea le gars au revolver.

— « Vous avez fait allusion à un certain Maxy. S'agirait-il par hasard de Mr. Max Arena ? »

L'autre le regarda d'un air songeur.

— « Ça se pourrait. »

Stenn s'approcha du Slave à pas lents. Prenant soin de ne pas se placer dans la ligne de tir, il plongea sa main dans la poche du blouson et s'empara du pistolet. Son complice plissa les yeux. Il fallait qu'il prenne une décision importante sur-le-champ.

Stenn s'écarta, le pistolet au poing.

— « Éloignez-vous de lui, Smith, » me dit-il.

Je ne savais pas ce qu'il avait en tête mais ce n'était pas le moment de discuter ; J'obéis.

— « Lâchez votre revolver. »

Je lui jetai un coup d'œil.

— « Vous êtes cinglé ou quoi ? »

— « Je suis venu pour voir Mr. Arena, » répliqua-t-il. « Il me semble que c'est l'occasion ou jamais. »

— « Vraiment ? Je... »

— « Lâchez votre revolver, Smith. C'est mon dernier avertissement. »

Je le lâchai.

Le gorille se tourna vivement vers Stenn. Il n'était pas sorti du pétrin.

— « Je voudrais que vous me conduisiez auprès de Mr. Arena, » lui dit Stenn. « J'ai une proposition à lui faire. » Il abaissa son revolver et le tendit à Double-Muscle.

Le second abaissa à son tour son arme. J'avais l'impression qu'il avait mis un siècle avant de s'y décider.

— « Installe ce monsieur derrière, Double-Muscle. » L'individu me fit signe d'avancer et me surveilla tandis qu'il s'installait dans la voiture à réaction.

— « T'as vraiment de bons copains, mon pote, » murmura-t-il.

La voiture fit marche arrière et repartit en direction de la ville. Immobile sous les poly-arcs, je la vis disparaître au loin.

Mr. Arena était l'homme que je cherchais. C'était pour le trouver que j'étais venu en ville.

Tout un côté de ma bagnole était réduit à l'état de ferraille. Je l'examinai plus attentivement. Sous la tôle légère transformée en serpentins apparaissait la plaque de blindage. Peut-être bien que les trottinettes d'Haug avaient des qualités cachées. Je pris place derrière le volant et appuyai sur le démarreur. Le grondement du turbo était aussi mélodieux que d'habitude. Je branchai les gyros. L'engin se décolla du parapet avec un gémissement de métal froissé.

J'avais perdu mon client mais j'avais toujours mes quatre roues.

La seule chose intelligente à faire était de regagner le garage de Haug, rendre mon insigne à ce dernier et reprendre la route du Sud. Je pouvais laisser tomber pendant que j'étais encore en vie. Il n'y avait qu'à accepter la situation.

J'avais un large choix devant moi. Je pouvais rallier les Nouveaux Confédérés, les Texans Libres ou l'une quelconque des républiques qui avaient éclaté et essayaient de remettre en marche la machine après la disparition de l'autorité. Je pouvais gagner une enclave et convaincre le baron local qu'il avait besoin d'un nouveau garde du corps connaissant le métier. Je pouvais encore proposer mes services à l'un des manitous de la ville.

En dernier ressort, je pouvais même trouver un emploi dans la bande à Naples. J'étais bien placé pour savoir qu'il y avait une vacance dans son personnel.

Si je me livrais à toutes ces hypothèses, c'était uniquement parce que j'avais besoin de m'entendre penser. Je ne pouvais pas accepter le monde que j'avais trouvé trois mois plus tôt en me posant sur la planète après avoir passé huit ans dans l'espace avec le détachement Hayle. Quand les membres du Gouvernement Intérimaire avaient été exécutés pour haute trahison, j'avais brûlé mon uniforme et disparu de la circulation. Ma carrière dans la Marine m'avait durci le cuir et m'avait fait acquérir une bonne technique pour rester vivant. Les seuls biens que je possédais en ce bas monde étaient mes vêtements, mon revolver d'ordonnance et quelques souvenirs de voyages. Pendant deux mois, j'avais vivoté grâce à la petite monnaie que j'avais au fond de mes poches, fréquentant les bouges à la recherche du moindre tuyau, du moindre indice qui me permettrait de faire ce que j'avais à faire. Ma piste, c'était Max Arena. Une fausse piste, peut-être. Mais il fallait en avoir le cœur net.

Les lumières de la ville scintillaient devant moi. J'étais en train de perdre mon temps. Je rejoignis l'autoroute et partis en direction des lumières.

L'influence de Lefty ne s'étendait apparemment pas très loin. Je

rencontrai deux barrages ; ceux qui les surveillaient acceptèrent mon argent, ne mirent pas ma parole en doute quand je leur expliquai que j'allais chercher un client, me chargèrent de saluer Haug de leur part et me laissèrent poursuivre ma route.

La bagnole jaune citron semblait également faire impression en ville. Je n'eus pas d'ennuis avant d'atteindre le troisième niveau de l'échangeur de circulation. Je roulais à peu près à 75 en me dirigeant vers l'embranchement de Manhattan quand un Gyrob tout cabossé surgit sur la chaussée et s'immobilisa. Je l'évitai. Il fit marche arrière, me bloquant le passage. J'enclenchai le dispositif de sécurité et fonçai droit sur lui. Au dernier moment, il essaya de dégager la piste.

Il était trop tard.

Je l'accrochai par l'arrière. L'espace d'une seconde, je vis le véhicule piquer du nez, faire un tonneau et s'écraser contre le parapet. Ma bagnole se cabra. Une plaque de blindage mal ajustée me heurta la mâchoire. J'appuyai sur le champignon et la bagnole bondit en hurlant en direction de Manhattan.

Les lumières du dernier étage de la Tour Bleue luisaient devant moi, très haut dans le ciel. L'adresse n'était pas difficile à trouver. Mais pénétrer à l'intérieur, c'était une autre histoire.

Je m'arrêtai à une centaine de mètres de l'obscur caverne qui avait été autrefois l'entrée des limousines et examinai la situation. Le niveau de circulation était désert – comme étaient désertes toutes les rues de la ville. Mais, à perte de vue, brillaient des fenêtres éclairées. Il y avait beaucoup de gens dans la ville, une dizaine de millions à peu près, même après les émeutes, la pénurie et l'effondrement de l'autorité légale. Les installations automatiques continuaient de fonctionner et les caïds, les grands criminels de l'époque, étaient sortis de l'ombre. La vie continuait. Mais pas au grand jour. Il n'y avait plus personne dehors une fois la nuit tombée.

Je ne savais presque rien d'Arena. À en juger par son personnel, il devait être à la tête d'une affaire prospère. La voiture à réaction qui m'avait intercepté était un modèle récent et coûteux et les deux truands s'étaient comportés comme des spécialistes recherchés qui demandaient le prix qu'ils voulaient. Je ne pouvais espérer m'introduire à l'intérieur du P.C. d'Arena sans rencontrer quelques obstacles. Peut-être aurais-je dû m'inviter et arriver en compagnie de Stenn et de ses nouveaux amis. D'un autre côté, il y avait des avantages à surgir impromptu.

J'éprouvais la tentation de foncer derrière mon capot blindé mais mieux valait organiser moi-même une petite surprise de mon cru plutôt que d'attendre de découvrir celles qui m'attendaient.

Je remis le moulin en marche et me dirigeai vers une rampe de stationnement. Je fis demi-tour et m'arrêtai dans l'ombre d'un mur.

Je jetai un coup d'œil attentif autour de moi. Rien en vue. Évidemment, il se pouvait fort bien que, depuis sa chambre, Arena braquât un canon sur moi. Mais il fallait bien plonger. Je coupai le turbo et le silence tomba comme un

couvercle. Je mis pied à terre. La pluie avait cessé et la lune brillait à travers la brume. J'avais faim. Tout cela me paraissait un peu irréel comme une aventure arrivant à quelqu'un d'autre.

J'allai jusqu'au bord du parc, me hissai sur le parapet et étudiai la chaussée enténébrée du troisième niveau. C'est à peine si j'arrivais à distinguer la passerelle et les galeries techniques. Je me demandais s'il ne vaudrait pas mieux ôter mes chaussures quand j'entendis des pas. La voiture était trop loin. Je m'adossai à la rambarde et attendis les événements.

Un type apparut – efflanqué, les cheveux en broussaille, incroyablement fluet dans sa combinaison moulante.

Quand il se fut rapproché, je vis qu'il était jeune – guère plus de vingt ans. Il devait avoir, un couteau.

— « Vous avez pas une cigarette, m'sieur ? » fit-il sur un ton pleurard.

— « Bien sûr, jeune homme, » répondis-je d'une voix un peu nerveuse. Pour faire bonne mesure, j'émis un rire tremblant. Je sortis une cigarette du paquet et la lui tendis après avoir remis le paquet dans ma poche. Il s'avança en roulant les épaules et fit valser la cigarette. Je reculai et ris à nouveau de la même façon.

— « C'est qu'ça a l'air de lui plaire, à ce tocard-là ! » glapit le jeune voyou. « Il trouve ça rigolo. Il a le sens de l'humour ! File-moi une autre sèche, espèce de rigolo. »

L'œil attentif, je sortis une seconde cigarette du paquet. Au moment où il allait la prendre, j'éloignai mon bras. Il étendit le sien. Il était dans la bonne position.

Je lâchai le paquet, joignis les deux mains et cueillis le gars à la pointe du menton. Il vacilla et s'écroula.

Je le laissai s'éloigner à quatre pattes. Chassant l'incident de mes pensées, j'escaladai le parapet et, m'aidant d'une poutrelle, me laissai retomber sur la passerelle qui courait sous le boulevard. Arrivé devant l'embranchement de la galerie menant à la Tour Bleue, je m'arrêtai et levai la tête. Un morceau de ciel lumineux apparaissait entre le troisième niveau et l'édifice. Un observateur bien placé pouvait parfaitement me voir traverser. C'était un risque à courir. J'allais me mettre en route quand j'entendis quelqu'un qui courait. Je m'immobilisai.

Celui qui courait ainsi s'arrêta. Il était à quelques mètres de moi sur le niveau supérieur.

— « Qu'est-ce qui se passe, Crackers ? » grommela quelqu'un.

— « Je me suis fait posséder par cet enfoiré. »

Voilà qui était intéressant. J'avais été repéré et le petit voyou avait été envoyé pour m'accueillir. Maintenant, je savais où j'en étais. L'adversaire avait commis sa première erreur.

— « Quand je l'ai vu, il se préparait à passer de l'autre côté du parapet, » continua Crackers d'une voix haletante. « Il m'a dégommé. J'ai compris que je n'arriverais à rien et j'ai été chercher de l'aide. »

L'autre répondit quelque chose d'une voix basse et gutturale. Crackers baissa le ton. Des renforts ne tarderaient pas à arriver pour me régler mon compte. Je me risquai à faire quelques pas et à lancer un coup d'œil là-haut. Je distinguai deux têtes. Comme les bavards ne regardaient pas dans ma direction, je me dirigeai silencieusement vers une petite plate-forme sur laquelle donnait une porte.

En-dessous de moi, une lumière solitaire se reflétait sur la chaussée humide du second niveau. La façade aveugle de la Tour Bleue plongeait verticalement jusqu'au caniveau luisant du dernier niveau. J'atteignis la plate-forme.

La porte ne s'ouvrit pas.

J'aurais dû m'y attendre. J'étais en plein dans la lumière que diffusait le panneau de l'entrée et j'avais l'impression d'être à peu près aussi bien abrité que le nombril d'une danseuse du ventre. Je n'avais pas le temps d'examiner d'autres solutions. J'empoignai mon pistolet à énergie, poussai le cran de réglage sur le minimum et fis un pas en arrière en me protégeant les yeux de mon bras. Je tirai sur la serrure, puis lançai un violent coup de pied dans la porte. Elle était aussi solide, aussi massive qu'un rocher. J'entendis Crackers pousser un cri.

Je tirai encore. Des gouttelettes de métal en fusion s'enfoncèrent comme des aiguilles dans mes joues et mes mains. La porte tenait toujours bon.

— « Lâche cet outil et les mains en l'air, » fit une voix basse. Je me retournai. Il y avait deux silhouettes au-dessus du parapet. Je reconnus le visage slave du dénommé Double-Muscle. En définitive, il savait quand même parler.

— « Je te braque, patate, » me cria-t-il. « Pas un geste ou je te brûle. »

Je ne doutais pas une seconde de ses paroles mais j'avais mis un mécanisme en mouvement et rien ne pouvait plus l'arrêter. À présent, il n'était plus question de reculer. Il fallait continuer. Il n'y avait pas d'autre solution. Il fallait que j'aille au-devant de difficultés de plus en plus graves. J'en avais assez de jouer au chat et à la souris – et d'être la souris. J'avais pris l'initiative et j'entendais la conserver.

Je réglai mon pistolet sur la charge maxima et tirai à nouveau sur la porte blindée. Cela dégagea une chaleur épouvantable et de la fumée. Le métal fondit et je me ruai en avant. Une odeur de poils roussis se mêla à celle de l'acier incandescent. Un souffle ardent passa sur mon cou et sur mes mains. Double-Muscle me canardait à toute berzingue mais j'étais un tout petit peu trop loin. La porte vacilla et bascula. Je m'élançai à travers l'ouverture et me laissai tomber, en me roulant sur le sol pour éteindre mes vêtements enflammés.

Je me relevai. Je n'avais pas le temps de faire l'inventaire des dégâts. Les autres devaient s'attendre à ce que je monte : aussi, il fallait que je descende. La Tour Bleue s'étendait sur quatre blocs et elle possédait quatre cents étages. Il y avait suffisamment de place pour qu'un homme puisse se cacher.

Je m'engageai au pas de course dans une galerie. Il y avait un tapis roulant : je bondis dessus. Il me conduisit jusqu'à un couloir de l'étage inférieur. Je ne vis personne et me laissai emporter toujours plus bas.

Il me fallut dix minutes pour atteindre le sous-sol. Alors, je sautai du tapis roulant et j'examinai les lieux.

La salle où je me trouvais était pleine de machines automatiques. La Tour Bleue était une petite ville capable de se suffire à elle-même. J'identifiai des générateurs, des pompes thermiques, des aérateurs. Aucun ne fonctionnait. Selon toute probabilité, les services municipaux marchaient toujours. Quelle serait la situation après dix ou vingt ans d'anarchie ? Cela, personne ne pouvait le savoir. Mais quand les services municipaux s'arrêteraient, la Tour Bleue prendrait le relais.

Des panneaux luminescents éclairaient vaguement le corridor. Je me mis en quête d'un groupe d'ascenseurs. Le voyant du premier que je trouvai indiquait que la cabine était au 180e étage. J'en cherchai un autre. La cabine de celui-là était au 20e. Soudain, la flèche se mit à bouger : la cabine descendait. Je me préparai à me mettre à l'abri quand l'aiguille s'immobilisa devant le chiffre 5. J'attendis. Elle ne bougeait plus. Je repérai le commutateur et appuyai sur le bouton d'appel. Quand la porte de la cabine s'ouvrit en chuintant, je rabattis la manette du commutateur.

À présent, il fallait faire vite. Je m'engouffrai dans la cabine obscure et fis glisser le panneau de la trappe d'accès. Un rétablissement, et je fus à l'extérieur sur le toit de l'ascenseur. À la lueur indécise des baladeuses fixées à l'intérieur de la cage, je distinguai les moteurs auxiliaires utilisés en cas de panne de courant. Je craquai une allumette pour lire la notice en lettres minuscules. J'avais de la chance. C'était une cabine directe jusqu'au 400e étage. J'appuyai sur deux boutons. Elle s'éleva et je m'aplatis derrière le moteur.

Au troisième étage, j'aperçus des pieds. Derrière la porte transparente, il y avait deux hommes aux aguets. Chacun avait un revolver à la main. Ils ne me virent pas. L'un d'eux appuya frénétiquement sur le bouton. L'ascenseur continua de monter.

À chaque étage, ou presque, veillaient d'autres sentinelles. La cabine montait toujours. J'atteignis le 100e étage, le 150e... J'avais presque l'impression d'être en sécurité – pour le moment.

Tout mon plan tenait au souvenir que j'avais de la Tour Bleue à l'époque lointaine où elle était le rendez-vous de tous les gens importants. Le dernier étage constituait alors un vaste et luxueux appartement qu'avaient tour à tour occupé un amiral en retraite, un vice-président et un magnat de l'uranium. Si je ne me trompais pas sur le compte des actuels caïds, c'était là que Max Arena devait avoir établi ses pénates.

Ce n'était pas un ascenseur rapide. Pendant cette lente ascension, j'eus le temps de penser à mes brûlures. J'avais surtout été atteint au cuir chevelu et

aux mains. Et le tissu de ma veste carbonisée collait à mes épaules. Depuis l'instant où Double-Muscle avait tiré sur moi, j'avais fonctionné à l'adrénaline. Maintenant, la réaction commençait à se faire sentir.

Il faudrait bien qu'elle attende : j'avais du travail.

Juste avant d'atteindre le 398^e étage, j'enfonçai le bouton et la cabine s'immobilisa. Je me redressai. J'éprouvais un sentiment de vertige. Je me retins aux barreaux encastrés dans la paroi. J'avais l'impression que celle-ci vacillait...

Bien sûr, me dis-je en moi-même. Par grand vent, le sommet de la Tour a des oscillations d'une amplitude de trois mètres. Il est bien normal qu'on les ressente. Dehors, c'était le calme plat mais je chassai cette idée de ma tête et me mis à gravir les échelons.

C'était éprouvant. Je les serrai de toutes mes forces et me concentrai sur une seule idée : déplacer mes mains l'une après l'autre. Mon col égratignait la peau à vif de mon cou. Soudain, je heurtai la voûte de ma tête. Il n'y avait pas d'entrée de service donnant sur le 400^e étage. Je redescendis jusqu'au 399^e.

Je trouvai la poignée, entrebâillai la porte et attendis, le pistolet au poing. Rien ne se produisit. Je ne pouvais pas patienter davantage : j'ouvris la porte toute grande. Il n'y avait personne sur le palier mais j'entendis des voix. À ma gauche, j'aperçus un escalier recouvert de velours violet. Je n'hésitai pas : je grimpai.

Il menait à une porte de bois de teck. Je manœuvrai la poignée de cuivre étincelante. Elle s'ouvrit silencieusement sur une pièce aux murs couleur miel. Je passai le seuil. Un homme était assis, tout à fait détendu, dans un fauteuil de cuir pastel.

— « Entrez donc, » me fit-il en agitant joyeusement la main.

4

Max Arena était un homme de haute taille aux épaules carrées ; ses joues rasées de près étaient bleuâtres ; ses cheveux raides et grisonnants étaient rejetés en arrière, dégageant le front. Son teint halé étonnait au mois de novembre. Son sourire découvrait des dents très blanches. Il me désigna un siège sans même jeter un coup d'œil à mon revolver. À mon tour, je feignis de ne pas remarquer le paralyseur dont la crosse étincelait sous son aisselle.

— « J'ai suivi votre progression avec le plus vif intérêt, » me dit-il avec affabilité. « Mes hommes avaient l'ordre de ne pas tirer. Je suppose que Luvitch a un peu perdu la tête. »

Je répondis : « Ce n'est rien. Avec une petite greffe de peau, dans un an il

n'y paraîtra plus. »

— « Ne vous fâchez pas. Vous êtes le premier qui ait jamais pénétré ici de son propre gré sans y avoir été invité. »

— « Le pistolet au poing, » ajoutai-je.

— « Les pistolets sont inutiles. Pour le moment. »

Je m'assis et posai l'arme sur mes genoux.

— « Pourquoi n'avez-vous pas tiré quand je suis entré ? »

Arena croisa les jambes. « Vous avez un style qui me botte. Vous vous êtes très bien débrouillé avec Double-Muscle. Il est considéré comme le plus coriace de mes bonshommes. »

— « Et la voiture de combat ? Des amis à vous, également ? »

Il se mit à rire. « Non. C'étaient les types de Jersey qui avaient appris que j'avais de la visite. Ils ont décidé de refroidir ledit visiteur uniquement par principe. Pour la beauté du geste. » Il redevint grave. « Mais le Gyrob était à moi. Une chouette bécane. Vous m'avez coûté un foutu paquet, vous savez. »

— « Vous m'en voyez navré. »

— « Je sais qui vous êtes. »

J'attendis. Il prit quelque chose sur la table. C'était mon portefeuille.

— « J'ai moi-même appartenu à la Marine. Je suis diplômé, croyez-le ou ne le croyez pas. Enfin, presque. On m'a viré trois semaines avant les examens. C'était un coup monté. Enfin... pratiquement. Il y avait des tas de types qui faisaient exactement la même chose que moi. »

— « C'est là que vous avez appris à parler comme un gangster ? »

Le sourire d'Arena s'effaça l'espace d'une seconde.

— « Je suis parfaitement capable de m'exprimer comme un homme du monde quand j'en ai envie, » reprit-il, « mais je n'en ai rien à foutre. »

— « Vous deviez être dans la Marine avant que je n'y entre. »

— « Ouais, un an ou deux avant. Et, à l'époque, je portais un autre nom. Quand les choses ont tourné à l'aigre, je me suis engagé. J'avais envie d'aventure. Lorsque la Marine s'est aperçue qu'elle avait en ma personne un spécialiste de l'énergie, j'ai eu une promotion rapide. »

— « Mes félicitations. »

— « C'est grâce à cela que je n'ignore rien des petits trucs des services secrets en ce qui concerne les émulsions photographiques. Vous auriez dû vous débarrasser de ce cliché, Maclamore. Mais je devrais peut-être vous appeler *capitaine* Maclamore ? »

J'ouvris la bouche mais je ne trouvai pas de réponse. J'étais dans de beaux draps. Mon intention avait été d'obtenir l'information dont j'avais besoin en la faisant à l'influence mais, à présent, il n'en était plus question. Arena savait qui j'étais. Il m'avait fauché mes as avant que je ne les ai joués.

Soudain, il devint sérieux. « Vous avez appris que je détenais un de vos copains, n'est-ce pas ? C'est volontairement que l'indiscrétion a été commise. J'espérais bien que cela ferait venir du monde. L'adjoint de l'amiral Hayle ! C'est de la chance ! »

— « Que voulez-vous de moi ? »

Arena se pencha en avant.

— « Vous étiez huit. Hayle et son officier d'état-major Wolfgang, ont été abattus parce qu'ils ont refusé de dire ce qu'ils savaient au Gouvernement Provisoire – ou quel que soit le nom que se donnait cette racaille. Margan s'est fait tuer du côté de Denver dans une embuscade. Les quatre autres ont mis les voiles en vitesse avec la vedette du groupe. Seulement, les réservoirs étaient vides et ils n'ont pu quitter la planète. En conséquence, vous êtes coincés et vous avez les fédéraux aux fesses. C'est bien cela ? »

— « C'est ce qu'ont publié les journaux. Je ne peux pas discuter. »

— « Je crois que nous pouvons faire affaire, Maclamore. Vous voulez savoir où se trouve la vedette. Vous vous êtes dit que, si vous vous débrouillez bien, vous aviez de bonnes chances de faire un raid sur un arsenal pour vous procurer du métal radio-actif. Après quoi, vous vous feriez la paire, vous retrouveriez votre équipe et vous pourriez tranquillement dicter votre loi. »

Arena respira profondément sans me quitter des yeux.

— « Bien, » reprit-il. « J'ai un de vos copains entre les mains. Il m'a appris un certain nombre de choses. Suffisamment pour que je devine que vous avez un atout dans la manche. Mais il ne sait pas tout. Il me faut plus de tuyaux. Vous pouvez me les donner. Si je suis satisfait, je serai en mesure de vous donner un coup de main. De vous aider, par exemple, à régler le problème du carburant. Et ensuite, part à deux. C'est une proposition honnête, non ? »

— « Qui est votre prisonnier ? »

Il secoua négativement la tête.

— « Que vous a-t-il dit ? »

— « Ce qu'il m'a dit est insuffisant. Je veux savoir ce que Hayle avait en sa possession. Vous avez trouvé quelque chose là-bas. Qu'est-ce que c'était ? »

— « Nous avons découvert quelques objets manufacturés sur Mars. Des objets qui ne sont pas d'origine martienne. Il y a eu des visiteurs. Nous avons examiné... »

— « N'essayez pas de me mener en bateau, Maclamore. Je suis prêt à passer avec vous un marché honnête mais si vous vous foutez de moi... »

— « Qui vous dit que je n'ai pas un détonateur inséré sous l'oreille gauche ? » demandai-je. « Vous n'obtiendrez aucun renseignement de moi, Arena. »

— « J'ai le sentiment que vous voulez vivre et que vous avez quelque chose de suffisamment précieux pour vous donner envie de vivre. Ce quelque chose, il m'en faut une partie. »

— « Je peux conclure un marché avec vous, Arena. Conduisez-nous, mon collègue et moi, à la vedette. Donnez-nous du carburant. Vous pourrez bien trouver deux types qualifiés pour nous aider à la manœuvre – sans leurs matraques, de préférence. Nous nous chargerons du reste. Et je me

souviendrai de votre attitude – avec reconnaissance. »

Arena resta longtemps silencieux.

— « Ouais, » dit-il finalement. « Je pourrais faire cela mais je ne le ferai pas. Max Arena n'est pas un gars qui ramasse les miettes ou qui attend qu'on lui fasse la charité. Je veux être dans le coup. À cent pour cent. »

— « Cette fois, Arena, il faudra vous résigner. » Je repoussai mon revolver et me levai.

J'avais le sentiment qu'il fallait mettre le paquet. C'était maintenant ou jamais. « Le reste de l'escadre est toujours là-haut. Si nous ne revenons pas, ils continueront tout seuls. Ils ont de quoi fonctionner pendant cent ans. Ils n'ont pas besoin de nous. »

C'était vrai jusqu'à un certain point : l'équipe avait tout ce qu'il lui fallait – tout sauf le carburant.

— « Vous vous imaginez donc que tout sera réglé quand vous aurez récupéré la vedette. Que vous vous procurerez du carburant sans problème en donnant, par exemple, l'assaut à la pile de Lackawanna ? »

— « Ça ne devrait pas être tellement compliqué. Une unité de la Marine, ça peut faire du bruit quand ça s'y met. »

Arena se tapota les dents à l'aide d'un mince coupe-papier.

— « Vous avez peur que votre équipe ne se mette au service de Max Arena et ne devienne sa Marine personnelle, n'est-ce pas ? Écoutez, Maclamore. Vous vous imaginez que je suis le maître du monde, hein ? Cette ville est à moi, cette ville et tous ceux qui l'habitent. Le luxe, les dîners fins, les femmes... Tout est à ma disposition. Eh bien, je vais vous dire une bonne chose : je m'embête. »

— « Et vous pensez qu'avoir le commandement d'une flotte vous distrairait ? »

— « Si cela vous chante d'appeler cela une distraction, je n'y vois pas d'inconvénient. Il y a quelque chose d'énorme qui se prépare et je n'ai pas l'intention de rester sur la touche. »

— « Nous reprendrons cette discussion quand j'aurai quitté la Terre. C'est à prendre ou à laisser. »

Arena me dévisagea en se passant le doigt le long de sa joue bleuâtre. Son sourire avait disparu.

— « Et si je vous disais que je sais où sont vos trois copains, Maclamore ? »

— « S'ils sont entre vos mains, je veux les voir. Sinon, je ne tiens pas à perdre mon temps. »

— « Ils ne sont pas exactement entre mes mains. Mais je connais un type qui sait où ils se trouvent. »

— « Ouais... »

Il parut soudain furieux. « O.K., Maclamore. Je marche. J'ai un associé dans cette affaire. À nous deux, nous possédons beaucoup. Mais nous avons également besoin de ce que vous possédez, vous. »

— « Je vous ai fait une offre. Elle tient toujours. »

— « Me donnez-vous votre parole, Maclamore ? » Il se leva et se planta devant moi. « Votre parole d'ancien élève de l'Académie. Celle-là, vous ne la renierez pas, n'est-ce pas ? »

— « J'agirai comme je vous ai dit que j'agirai. »

Arena se dirigea vers son bureau, un bloc de jade taillé qui brillait comme un miroir, appuya sur un bouton et se pencha sur son interphone.

— « Faites-le venir, » ordonna-t-il.

J'attendis. Il se rassit, les yeux fixés sur moi.

Trente secondes plus tard, la porte s'ouvrit et Stenn fit son entrée.

Il me regarda.

— « Tiens... Mr. Smith. »

— « L'étape Smith est terminée, » dit Arena. « Il s'appelle Maclamore. »

Pendant un bref instant, juste le temps d'un éclair, les traits de Stenn cessèrent d'être inexpressifs. Il traversa la pièce et prit un siège.

— « Parfait, » fit-il. « Vous avez pris une initiative tout à fait rationnelle en venant ici. Je présume que vous avez conclu un marché avantageux ? » Son regard était dur. C'est de la haine que je crus y lire.

Ce fut Arena qui répondit :

— « Un marché n'est pas exactement le terme qui convient, Stenn. Le capitaine Maclamore est une noix malaisée à casser. Il exige un soutien sans condition. Je crois que je vais accepter. »

— « Quels renseignements vous a-t-il donnés ? »

Arena se mit à rire. « Aucun. Et Max Arena va conclure un marché sur cette base. Marrant, non ? »

— « Quels arrangements avez-vous pris ? »

— « Je les relâche, lui et Williams. J'imagine que vous serez d'accord, Stenn, et que vous lui remettrez les trois types que vous avez. Williams lui dira où se trouve la vedette. »

— « Et ensuite ? »

— « Ensuite ? Que voulez-vous qui se passe ensuite ? » Arena leva les bras au ciel. « Ils récupéreront le bâtiment, feront le plein... quelque part, et adieu ! Le capitaine Maclamore m'a donné sa parole d'ancien élève de cette bonne vieille Académie qu'il me mettra dans le coup quand il sera en lieu sûr. »

Il y eut un moment de silence. Arena souriait, tout à fait à l'aise. Stenn, très calme, nous considérait l'un après l'autre. Je croisai les mains en essayant d'avoir l'air soucieux.

— « Très bien, » fit enfin Stenn. « Je suis apparemment placé devant le fait accompli... »

Je retins mon souffle. C'était gagné !

— « ...mais, avant de prendre un engagement définitif, je vous conseille de fouiller Mr. Macla-more. C'est une précaution. On ne sait jamais. »

J'étais conscient de faire une drôle de tête. Arena aussi. Je n'eus pas

l'impression de le voir bouger mais, déjà, il avait son paralyseur dans la main. Cette fois, il ne souriait plus. Tout devint noir.



Les lumières revinrent et je tournai la tête en clignant des yeux.

Mes mementos, qui reposaient au milieu du bureau d'Arena, faisaient modeste figure. Les informations dont j'étais détenteur étaient encloses dans cinq petits cylindres de moins d'un pouce de long et le projecteur était un polyèdre pas plus grand qu'un tube de pilules. Mais ce que recelaient ces étuis valait plus que tous les trésors des galions engloutis.

— « Ce n'est encore qu'un petit échantillon, » disait Stenn. « Il paraît que les relèvement stellaires sont incroyablement complets. Ils représentent un travail de cartographie qui aurait exigé un millénaire. »

— « Les angles, » murmura Arena. « Il faudrait déjà un temps fou rien que pour les calculer. »

— « Et vous alliez le laisser repartir avec cela ? »

Arena me décocha un regard meurtrier.

— « Ne laissez pas l'indignation vous emporter, Arena, » fit Stenn. « Je ne pense pas que vous ayez rappelé à Mr. Maclamore comment la situation se présente en ce qui concerne le carburant, n'est-ce pas ? »

Arena se tourna vers Stenn, le dominant de toute sa taille. « Vous feriez mieux de la boucler, » dit-il d'une voix tranquille. « Je n'aime pas beaucoup la façon dont vous vous servez de votre boîte à mouches ! »

Stenn plongeait son regard dans les yeux d'Arena. « Auriez-vous peur que mes propos ne vous fassent baisser dans l'estime de ce monsieur ? »

— « Je me fous de son estime ! »

— « Vous aviez l'intention de me rejeter comme un vieux citron, Arena, » reprit Stenn. « Vous n'aviez plus besoin de moi. Votre plan était de laisser Maclamore et Williams s'en aller et de les faire suivre. Aucun danger qu'ils ne s'échappent puisque vous saviez qu'ils ne trouveraient pas de carburant. » Il me fit face. « Pendant toutes les années que vous avez passées dans l'espace, Mr. Maclamore, la technique a progressé. Et la politique aussi. Les carburants énergétiques pouvant être utilisés pour fabriquer des bombes, toutes les stations ont été converties afin de ne plus produire que des matériaux radioactifs secondaires dont la demi-vie est courte. Les matériaux essentiels ont été stockés à Fort Knox. De la sorte, il vous eût été impossible de trouver votre carburant et vous auriez été réduit à l'impuissance. Peu après, Mr. Arena serait arrivé pour s'emparer de votre vedette. »

— « Qu'aurait-il fait d'une vedette sans carburant ? » demandai-je.

— « Mr. Arena a eu la clairvoyance de faire ses réserves il y a quelques années. J'ai cru comprendre qu'il a suffisamment de métaux radioactifs pour équiper votre détachement et le faire fonctionner pendant un temps illimité. »

— « Pourquoi raconter tout cela à ce type ? » s'exclama Arena. « Qu'il aille au diable ! Nous avons du travail. Vous êtes trop bavard. »

— « Si je comprends bien, vous me considérez à nouveau implicitement comme votre associé ? Je vous en suis fort reconnaissant. »

— « Max Arena n'est pas un charlatan. C'est vous qui m'avez tuyauté à

propos de ces documents. Aussi, vous êtes dans la course. »

— « Et vous avez, en outre, le sentiment que mon assistance pourra encore vous être précieuse. »

— « Je vous estime à votre valeur. »

— « Quels sont vos plans en ce qui concerne Mr. Maclamore ? »

— « Je vous l'ai dit. L'éliminer. Il n'est pas assez à la redresse pour se décider à collaborer avec nous. »

— « Vous feriez mieux de lui poser d'abord quelques questions. »

— « Pourquoi faire ? Pour qu'il se fasse sauter la cervelle et me dégueulasse mon tapis comme... »

Arena s'arrêta au milieu de sa phrase. « On ne tirera rien de lui. »

— « Mr. Maclamore fait partie de cette catégorie d'hommes qui répugnent au suicide. Il ne voudra pas mourir pour ne pas divulguer quelques renseignements insignifiants. Et, dans le cas contraire... eh bien, nous aurons la preuve qu'il s'agit de quelque chose d'important. »

— « Je n'aime pas les trucs salissants. »

— « Je ferai très attention, Arena. Donnez-moi quelques hommes pour l'attacher sur une chaise et nous aurons une longue conversation avec lui. »

— « Pas de trucs salissants, » répéta Arena. Il alla jusqu'à son bureau et dit quelque chose dans son interphone.

Stenn était debout devant moi.

— « Laissez-le croire qu'il vous tire les vers du nez, » me souffla-t-il. « Tâchez de découvrir l'endroit où le carburant est emmagasiné. Je suis avec vous. » Quand Arena revint vers nous, Stenn me considérait avec indifférence.

Arena avait suffisamment surmonté son horreur des « trucs salissants » pour être capable de m'asséner un certain nombre de coups de poing sur la bouche pendant plusieurs heures. Cela me faisait mal quand je parlais mais je me fis une raison.

— « Comment puis-je savoir si Williams est vraiment entre vos mains ? » lui demandai-je.

Il prit une photo abîmée sur son bureau et me la lança. « Voici sa photo d'identité. Regardez-la. »

— « Laissez-moi lui parler. »

— « Pourquoi faire ? »

— « Pour que je sache ce qu'il pense de tout cela, » murmurai-je. J'avais de la peine à rester éveillé. Il y avait trois jours que je n'avais pas dormi. J'éprouvai une certaine difficulté à me rappeler quels renseignements j'étais supposé soutirer à Arena.

— « Il marchera si vous marchez avec nous. Cessez de résister. »

— « Vous prétendez que vous avez du carburant. Vous êtes un menteur. Vous n'en avez pas. »

— « J'en ai en pagaïe, petit malin que vous êtes ! » hurla-t-il. Il était fatigué, lui aussi.

— « Vous n'êtes qu'un trafiquant de bas étage. Vous n'êtes même pas capable de raconter des blagues sans vous mélanger les pieds. »

— « Qui c'est qui s'est mélangé les pieds, abruti ? » La colère le gagnait. Cela me convenait parfaitement.

— « Vous baratinez. Vous n'avez pas de métaux radioactifs en réserve. Stenn lui-même aurait dû le comprendre. »

— « Qu'y avait-il d'autre dans la cachette, Maclamore ? » me demanda Stenn pour la centième fois. Il me frappa – pour la centième fois également. Le coup me fit mal. Ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. S'il jouait la comédie, j'allais lui donner un coup de main. Je balançai mon pied qui l'atteignit dans les côtes. Il exhala un gémissement et dégringola en bas de sa chaise.

Je tonitruai : « Assez de sornettes ! Vous n'êtes que des croquants à la petite semaine. Il n'existe pas de trou assez profond pour planquer du métal chaud quoi que puisse en penser un gagne-petit de votre espèce. »

— « Un gagne-petit ? » aboya Arena. « Vous vous imaginez qu'un gagne-petit aurait pu bâtir l'organisation que j'ai créée ? Qu'il aurait pu mettre la ville dans sa poche ? Il y a cinq ans que j'ai commencé à constituer des réserves. Une année avant le décret d'interdiction. Il n'y a pas de trou assez profond, hein ? Il n'a pas besoin d'être tellement profond avec un couvercle de plomb de deux pieds d'épaisseur. Vous vous rappelez le sous-marin Polaris qui était en cale sèche à Norfolk et qu'on faisait visiter aux touristes ? »

— « Oui, » répondis-je. « Il était retiré du service et on l'a vendu à la ferraille. Il y a longtemps de cela. »

— « Seulement, on ne l'a pas démantelé. On l'a laissé rouiller dans un cimetière de bateaux. Je l'ai acheté, je l'ai bourré de métal, je l'ai cuirassé avec du plomb et je l'ai coulé au large de Cartwright Bay. »

— « Voilà le renseignement dont nous avons besoin, » dit Stenn.

Arena pivota sur lui-même. Stenn était toujours à terre. Il avait un petit revolver à la main qu'il pointa sur le monogramme de la chemise de soie d'Arena.

— « Ordure ! » murmura celui-ci. « Vous étiez en cheville... »

— « Reculez, Arena, » ordonna Stenn en se relevant.

Sans le quitter des yeux, Stenn s'approcha de moi et entreprit de détacher le fil de fer qui me ligotait.

— « Je ne voudrais pas me montrer trop curieux, » fis-je, « mais que représentez-vous exactement dans cette histoire, Stenn ? »

— « Le renseignement naval, » répondit-il.

Arena poussa un juron. « Je savais bien que ce nom me disait quelque chose. Le vice-amiral Stenn... Les journaux ont écrit que vous vous êtes tiré des pattes au moment de l'épuration de la Marine. »

— « Nous avons été quelques-uns à échapper au filet. »

Arena poussa un profond soupir. « Eh bien, messieurs... » commença-t-il – et il se rua en avant.

Stenn tira mais rata son coup et Arena l'envoya dinguer derrière un fauteuil. Comme il allait se jeter sur lui, Stenn se releva et lança son poing en avant. Moi, je me tordais dans mes liens.

Arena, qui dominait son adversaire d'un bon pied, lui décocha un coup de poing à assommer un bœuf. Stenn chancela. Soigneusement, Arena visa la mâchoire qui n'était pas protégée et Stenn s'effondra.

Le truand s'essuya le visage sur sa manche.

— « Il a fait ce qu'il a pu, ce petit bonhomme. Maintenant, on va voir. »

Il s'approcha de moi et se baissa pour ramasser le revolver de Stenn. Je bandai mes muscles et me laissai choir sur lui de tout mon poids. La chaise vola en éclats. Arena me lança un coup de pied mais j'étais déjà debout. Je me dépêtrai de mes liens de fil de fer à moitié détachés. J'évitai un crochet du droit et ripostai au foie, suivi d'un uppercut au menton. Arena se courba en deux mais il avait encore de la combativité. Il ne fallait pas que je le laisse récupérer. Je le harcelai, encaissai deux crochets en pleine face mais, finalement, profitant d'une ouverture, je parvins à le catapulter. Il vola par-dessus son bureau et termina sa trajectoire sur le sol où il resta les bras en croix.

Je m'approchai de lui et lui enfonçai la pointe de ma chaussure dans les côtes.

— « Où est Williams ? » Je répétais cinq fois la question en continuant de lui chatouiller le thorax. Enfin, il s'ébroua et essaya de s'asseoir. Je lui écrasai la figure sous mon talon. « Où est Williams ? »

— « Ce n'est pas à l'Académie qu'on vous a appris ce genre de tactique, » gémit-il.

— « Non. C'est le temps qui me l'a appris. Le temps, ça vous durcit le cuir. »

— « Williams était une femmelette, » fit Arena. « Il n'avait pas de tripes. Il a laissé tomber. »

— « Parlez plus clairement, » dis-je en lui donnant encore un coup de pied – un méchant. Mais j'avais compris.

Arena hurla : « Il s'est brûlé la cervelle, ce plouc ! »

Je pris le fil de fer et troussai Arena comme une volaille. Je dus lui flanquer deux baffes avant d'en avoir fini. Cela fait, je lui vidai les poches, récupérai mes petits souvenirs et me penchai sur Stenn. Il respirait. Je le balançai en travers de mon épaule.

— « Adieu, Arena. Je ne sais pourquoi je ne vous brûle pas la cervelle. Peut-être à cause de la citation pour la Navy Cross que j'ai trouvée dans votre portefeuille. »

— « Emmenez-moi avec vous, Maclamore. »

— « Excellente idée ! Je pourrais aussi emmener une ou deux tarentules. »

— « Je suppose que vous avez l'intention de reprendre votre voiture ? »

— « Bien sûr. Et après ? »

— « Il y a six ou huit rotos sur le toit. Des engins ultra-rapides. Jamais vous n'atteindrez la voiture. »

— « Pourquoi donc ? »

— « Rien que dans ce bâtiment, il y a huit cents hommes armés. Ils savent que vous êtes ici. Votre voiture est surveillée. La route est surveillée. Vous ne passerez pas. »

— « Mais qu'est-ce que cela peut vous faire ? »

— « Si mes bonshommes entrent dans cette pièce et me trouvent dans cet état... ils m'enterrent avec ce fil de fer, Maclamore. »

— « Comment fait-on pour gagner le toit ? »

Il me l'expliqua.

Je me dirigeai vers l'angle droit du bureau, appuyai au bon endroit et le panneau glissa. Je me retournai.

— « Je ferais un bon marin, Maclamore. »

— « Ne vous sauvez pas, Arena ! »

Je gravis le petit escalier et atteignis la terrasse.

Arena n'avait pas menti. Il y avait huit rotos. Je choisis un Cadillac 4 places et y installai Stenn qui revenait à lui. Il devait s'imaginer qu'il était encore en train de se battre car il bafouillait : « Je... te tiens... tu vas... »

— « Du calme, Stenn, » dis-je. « Dans cette trottinette, il n'y a rien à craindre. Où est la vedette ? » Je le secouai. « Où est le navire, Stenn ? »

Il garda assez longtemps ses esprits pour me le dire. Ce n'était pas loin. À moins d'une heure d'ici.

— « Ne bougez pas, amiral. Je reviens tout de suite. »

— « Où... où allez-vous... ? »

— « Nous avons besoin de tous les hommes compétents disponibles et je crois que je connais un gars qui a envie de s'engager dans la Marine. »

ÉPILOGUE

L'amiral Stenn leva les yeux de l'écran. « Je crois que nous pouvons légitimement publier notre bulletin de victoire, à présent, commandant. » Comme d'habitude, il s'exprimait comme un professeur d'élocution mais un large sourire s'épanouissait sur son visage.

— « À vos ordres, amiral, » répondis-je avec un sourire encore plus béat.

Je lus le communiqué officiel annonçant qu'un Congrès provisoire avait été installé, que les anciens détenteurs d'emplois publics avaient renoncé à leurs prétentions et que de nouvelles élections auraient lieu dans une semaine.

Le sous-officier du département énergie m'apporta un verre bien rempli.

Vous me croirez si vous voulez mais lui aussi, il souriait.

— « J'ai l'impression qu'on leur a montré de quel côté se trouvait le muscle, commandant, » me dit-il.

— « Votre petite démonstration de tir était impressionnante, Max. »

— « Nous avons à peine égratigné la surface, » répondit-il.

— « Maintenant, je vais regagner *l'Alaska*, Mac, » fit Stenn.

Je le vis traverser un demi-mille de vide pour rallier le vaisseau-amiral. Cinq minutes plus tard, les patrouilleurs partirent prendre position sur leurs orbites de surveillance. Pendant les années à venir, leurs équipages bénéficieraient de permissions de détente mais j'étais heureux que mon détachement eût été désigné pour escorter le vaisseau-amiral dans l'outre-espace. Je voulais être là quand la Patrouille atteindrait les étoiles d'où étaient venus ceux qui avaient réalisé ces relèvements cartographiques. Stenn n'était pas un homme qui perdait son temps. D'une minute à l'autre, il allait donner le signal du départ. C'était le moment de procéder aux derniers préparatifs. J'abaissai la clé du commutateur. « Commandant d'escorte à escorte. Veuillez noter les directives de vol... »

Traduit par Michel Deutsch.

Titre original :

The king of the city.

Parution aux U.S.A. :

Galaxy, août 1961.

Chronique de l'occupation sirienne

par FREDERIK POHL

Dans l'histoire de toute libération, il y a des héros, des lâches et des « planqués ». Et il fallait tous les utiliser pour chasser les extra-terrestres.

Un soir où j'étais de garde à la 549e, l'officier de permanence entra dans le poste en jurant comme un beau diable. Un soldat de seconde classe, dégingandé, le suivait d'une allure morose et nonchalante.

On avait du travail jusque là. Trenton venait d'être évacuée.

— « Passez-moi la prévôté ! » hurla l'officier. « Qu'est-ce que vous croyez ? Ce salaud-là fourgue des rations aux civils. » Le lieutenant Lauchheimer était un pâle jeune homme doué d'une effarante honnêteté. Il regarda son prisonnier comme s'il avait envie de le bourrer de coups de pieds. Je le comprenais.

Le prisonnier en question le considéra à son tour. Calmement et sans manifester un intérêt particulièrement vif. Il s'adossa au mur, s'accouda au télétype qui mitraillait son ruban de papier et exhala un soupir. Derrière lui était apposée une affiche représentant un fantassin américain transperçant de sa baïonnette un gigantesque coléoptère vert. Elle était accompagnée de cette légende :

SIRIENS, GO HOME !

— « Asseyez-vous... Machin, » ordonna sèchement le lieutenant Lauchheimer.

— « Il s'appelle Postal, mon lieutenant, » dis-je à contrecœur. « Le deuxième classe Pinkman Postal. »

Le prisonnier me regarda pour la première fois. Il y avait beaucoup de monde dans le poste où l'on s'activait fiévreusement et il n'était pas étonnant qu'il ne m'ait pas encore remarqué.

— « Oh ! salut, Harry ! »

Je composai le numéro de la prévôté sans lui répondre mais il était déjà trop tard. Quand je lui tendis l'appareil, le lieutenant me dévisagea d'un air pas aimable du tout. « Nous avons fait nos classes ensemble, mon lieutenant, » lui expliquai-je. « Nous... euh... Nous n'avons jamais été très liés. »

— « Je ne vous ai rien demandé, sergent. »

J'écoutai sa conversation bien que je fusse censé établir le bilan des pertes résultant de l'assaut lancé dans la matinée contre la bulle des Siriens. D'après ce que je compris, Pinky avait été chargé de conduire au centre de secours de Bund Brook un camion de ravitaillement destiné aux réfugiés. On l'avait piqué à New Brunswick. Le chargement avait disparu et il avait les poches pleines d'argent. Cela ne me surprenait nullement.

La jeep de la police militaire arriva moins de cinq minutes plus tard et le lieutenant Lauchheimer s'en fut en compagnie de Pinky sans m'avoir adressé un mot de plus. Mais il n'avait pas oublié. Quinze jours plus tard, nous nous préparions à partir pour Staten Island. Il commandait ma section et il me chargea des corvées les plus pénibles qu'il lui fut possible de trouver. Au fond, je ne lui en voulais pas : à sa place, j'en aurais fait autant. Je ne le connaissais pas très bien mais il savait, lui, que je connaissais Pinky Postal.

Lauchheimer fut sur mon dos jusqu'à la retraite de Boston. Là, nous fûmes bombardés pendant douze heures de rang et nous eûmes l'occasion de nous expliquer à cœur ouvert. Par la suite, nous sympathisâmes. Il me demanda de l'accompagner lorsqu'il se porta volontaire pour la mission de Worcester. J'acceptai de sorte que l'on peut dire que, en un sens, ce fut grâce à Pinky Postal que je reçus la médaille d'honneur du Congrès.

Je suis heureux qu'on me l'ait décernée. On en distribua quinze, ce jour-là, y compris celle de Lauchheimer et la mienne. La liste avait été établie selon l'ordre alphabétique et mon nom commence par un W. Aussi, bien que ma médaille soit en tout point pareille aux autres, elle a quelque chose de très particulier : c'est la dernière qui ait été distribuée. Ensuite, les Siriens se sont emparés de Washington.

Quand Pinky Postal eut l'idée astucieuse de vendre des boîtes de lait condensé de l'armée à la population de New Brunswick, il avait vingt-trois ans. Il avait été mobilisé à dix-neuf ans. Il était originaire de Cincinnati.

Il détestait l'armée et il détestait Cincinnati. Il n'avait jamais travaillé un seul jour depuis qu'il était né. Ce qu'il aimait, c'était rouler à travers le Kentucky en essayant de lever des filles mais son père était pauvre et sa vieille Ford ferraillante n'impressionnait guère les demoiselles. À l'époque où il faisait ses classes, toute la section fut consignée pendant un week-end parce qu'il n'avait pas fait son lit, ce qui lui valut pas mal de brimades de la part de ses camarades. Il ne se formalisa pas de ces vexations mais, le lendemain, il déserta.

Il n'alla pas plus loin que la gare. Il passa ses dernières semaines d'instruction à récurer les latrines après les heures de service et les latrines de notre section étaient les plus dégueulasses de la caserne.

Quand les Siriens arrivèrent, trois ans plus tard, Postal aurait dû être libéré de ses obligations militaires. Seulement, il n'avait jamais cessé d'essayer de se tirer des pattes. Il résistait à l'armée par tous les moyens possibles. Il avait volé dans les plumes d'un sous-officier qui l'avait traité de merdaillon... enfin, quelque chose d'approchant, ce qui lui avait valu trois mois de prison avec confiscation de sa solde. Un sergent de mess qui avait eu des mots avec lui un jour où Pinky était de corvée de cuisine se retrouva Dieu sait comment au fond d'une gigantesque marmite de fayots en train de cuire. La cour martiale déclara qu'il s'agissait là d'une tentative d'agression délibérée avec intention de nuire. Alors qu'il attendait d'être jugé, Pinky fit le mur et déserta.

pour la seconde fois. Et puis... faites le compte vous-même : il avait fait suffisamment de bêtises pour que l'armée le gardât aussi longtemps qu'elle le voulait et il était encore en train de s'efforcer de lui fausser compagnie quand les Siriens envoyèrent leur bulle sur Wilmington.

C'était bien là le moindre des soucis de Pinky.

Les Siriens ne lui tiraient pas dessus, n'est-ce pas ? Il avait le choix entre un gouvernement humain qui lui était foncièrement hostile et dont les lois le dépassaient, et un gouvernement de coléoptères verts foncièrement étrangers dont les lois demeuraient inexpliquées.

La différence entre les deux était trop mince pour que Pinky s'en souciât et, par son comportement antipathique et bizarroïde, il était aussi étranger que les Siriens.

Mais l'armée le considérait encore comme un soldat, malgré tout. Quand les autorités militaires décidèrent d'établir autour de la bulle un cordon sanitaire passif, Pinky fut mis à contribution. Cela l'exaspéra plus que tout le reste.

On expédiait sur les Siriens tout ce que l'on avait sous la main. Dans le Delaware et le Maryland, les hommes restèrent enfermés pendant un mois dans des combinaisons de plomb parce qu'on avait tenté d'écraser l'adversaire à l'aide de bombes à hydrogène. Nous réussîmes seulement à anéantir toute vie animale et végétale dans un rayon de soixante kilomètres au sud de Wilmington. La bulle n'eut pas une égratignure et les défenseurs furent condamnés à respirer l'atmosphère nauséabonde de leurs combinaisons. Je m'en souviens parfaitement. Je faisais partie des défenseurs.

Pinky aussi mais il réussit, Dieu sait comment, à se faire affecter au nord. On lui avait à nouveau confié un camion lors de l'évacuation de Philadelphie. Sa destination était Bryn Mawr mais il prit probablement la panique des filles pour un autre sentiment. Les plaintes s'accumulèrent sur le bureau du colonel et l'ami Pinky se retrouva une fois de plus dans un bataillon disciplinaire. Ce fut là qu'il rencontra le missionnaire qui s'était échappé de la bulle, l'exilé de l'Éden.

— « Dis-moi tout, Rocco. Comment ça se passe dans la bulle ? »

— « Fous-moi la paix. »

— « Allons, Rocco ! Est-ce que tu as envie de travailler à l'étuve, hein ? Peut-être bien que je connais un moyen pour qu'on se tire d'ici. »

— « Ferme-la, Postal. Le sergent nous regarde. »

Pour se venger, Pinky tourna la manette une seconde plus tôt que Rocco ne s'y attendait et le jet de vapeur surchauffée manqua de justesse les doigts du missionnaire.

— « Qu'est-ce qui te prend, Postal ? Tu vas me fichér la paix, oui ou non ? »

— « Taisez-vous, vous deux ! Magnez-vous un peu ! »

Pinky se renfroigna. La tâche consistant à stériliser les vêtements pleins de

vermine des réfugiés exigeait deux hommes, l'un pour faire tomber dans l'étuve les paquets de hardes pesant cinquante kilos et les en retirer, l'autre pour actionner la valve. Pinky avait deux fois la taille du petit missionnaire libéré des geôles siriennes mais c'était lui qui, les mains gantées, tranquillement assis sur un tabouret, tournait la manette.

— « Tu n'as pas envie de te tirer ? »

— « Écoute, Postal... Ils ne me reprendront pas. Maintenant, je te prie de me laisser tranquille. »

— « Mais à quoi ça ressemble, là-bas ? Ils te donnaient à manger ? »

— « Bien sûr. »

— « Le travail était dur ? »

— « Il y a un haras dans le Delaware, » répondit le frêle missionnaire d'une voix rêveuse. Quinze cents femmes, paraît-il. Et seulement deux douzaines d'hommes. Pour la reproduction, tu comprends ? »

— « Pour la reproduction ? Tu veux dire que... »

— « Ils élèvent des esclaves, je crois bien. Toujours est-il que, moi, je travaillais dans une ferme mais ils l'ont fermée. Je me suis lié d'amitié avec le surveillant et il m'a affecté au haras. La nourriture était abondante. Il n'y avait rien d'autre à faire qu'à manger. Je... »

— « *Taisez-vous, vous deux ! Dernier avertissement !* »

Mais après que le dernier ballot de vêtements pouilleux fut sorti du stérilisateur, Pinky trouva encore le moyen d'échanger un dernier mot avec le missionnaire. Pourquoi celui-ci ne pouvait-il pas repartir ?

— « Je n'ai aucune envie de parler de ça, Postal. Ils m'ont flanqué dehors. Tout s'était bien passé, les surveillants étaient d'accord. J'ai été voir un de ces coléoptères. Il... il m'a dit que j'étais trop petit. Ils ne prennent personne en dessous d'un mètre quatre-vingts. »

De retour dans la chambrée, Pinky ôta ses godillots réglementaires couverts de boue et se colla péniblement contre le mur pour se mesurer. Sa taille n'avait pas changé : elle était exactement d'un mètre quatre-vingt-trois.

2

En tout, il y eut six vaisseaux sirien qui se posèrent sur la Terre : deux en Russie, un aux États-Unis, un au Canada, un en Inde et un – ce fut le premier – en Nouvelle-Galles du Sud.

L'alerte fut donnée lorsqu'un satellite russe lança en clair un message affolé qui s'interrompit net. Ensuite, toutes les autres stations spatiales furent réduites au silence. Et puis le vaisseau atterrit en Australie et... pouf... ce fut

la bulle vert pâle.

Les bulles étaient semblables à des murs mais plus souples et admirablement contrôlées. La règle était la suivante : tout pouvait les traverser si les Siriens le voulaient bien. S'ils ne le voulaient pas, rien à faire.

À mesure que le temps passait, d'autres navires arrivèrent et les bulles se multiplièrent.

Plus tard, elles engendrèrent d'autres bulles. Elles formaient des amas, elles essaïmaient. Tantôt les nouvelles bulles étaient grosses, tantôt elles étaient petites. Parfois, la situation restait à peu près stationnaire pendant deux mois. Parfois une demi-douzaine de jeunes bulles germaient en l'espace d'une semaine.

Au bout de huit jours, aucun objet métallique ne pouvait plus les atteindre : les Siriens avaient apparemment estimé que c'était là le moyen de défense le plus simple.

Bien entendu, on essaya de les attaquer en utilisant des projectiles non métalliques. On les inonda sans difficulté de gaz toxiques et de bactéries mais cela ne produisit aucun résultat apparent. Il est vrai que l'on ne voyait que la surface externe des bulles.

Un homme pouvait les traverser – la plupart du temps – sans rien sentir à condition qu'il enlève sa montre-bracelet et abandonne son fusil. Mais ce n'était pas toujours le cas. J'étais à Camden quand la cinquième division de montagne attaqua avec des javelots de bois et des grenades en céramique. Cinquante hommes passèrent mais le cinquante et unième rebondit, assommé comme s'il était entré en collision avec un mur de pierre. J'ignore ce qu'il advint des cinquante soldats qui avaient franchi l'obstacle. En tout cas, je suis absolument certain que leur présence ne tracasse guère les coléoptères.

Il y eut des gens qui réapparurent. Les Siriens les flanquaient dehors comme ils avaient flanqué dehors Rocco, le missionnaire de Pinky. Probablement ne libéraient-ils ainsi que ceux qui n'avaient pas grand-chose à raconter sinon que l'existence était bien agréable sous le joug sirien. C'était en tout cas ce qu'ils affirmaient tous.

Ces types-là étaient un problème pour l'armée car il s'agissait presque toujours de militaires. Et l'armée voyait d'un assez mauvais œil l'idée de leur faire réintégrer leurs unités d'origine dont le moral n'était déjà pas tellement fameux. Aussi constitua-t-elle des bataillons spéciaux de missionnaires qui comptaient également dans leurs rangs des simples d'esprit et des délinquants mineurs tels que Pinky Postal.

Le message des missionnaires ne tomba pas dans l'oreille d'un sourd. Pinky ne trouvait aucun attrait au bataillon disciplinaire.

Un jour où son détachement faisait des piqûres antitétaniques à un groupe de gosses, une jeep télescopica le camion sanitaire et les enfants affolés se dispersèrent en hurlant comme des oisillons effarouchés. Pinky sauta sur l'occasion. Quand le caporal eut rassemblé son escouade d'infirmiers, il constata qu'elle ne comportait plus que cinq hommes au lieu de six.

Pinky se trouvait à l'arrière d'un fourgon qui fonçait vers le sud. La neige tombait drue sur ses épaules mais il était euphorique.

Il avait damé le pion à l'armée. On le chercherait au nord. En temps de guerre, il est toujours facile de désertre à condition de se diriger du côté de l'ennemi : là, la circulation est fluide !

Il franchit à pied le dernier kilomètre qui le séparait de la bulle semblable, dans l'obscurité, à une falaise de verre vert. Il neigeait moins fort. Il pénétra à l'intérieur de la bulle un peu avant l'aube.

Les Siriens n'avaient jamais eu l'intention de détruire la Terre : ils voulaient seulement l'asservir. Le missionnaire de Pinky ne s'était pas trompé. Ils se mirent presque tout de suite à faire de l'élevage d'esclaves.

C'était là un genre de travail convenant parfaitement à Pinky. Ce n'était pas un homme d'étude mais, dans le domaine de la lubricité, son érudition était fantastique. Il savait fort bien ce qu'était une ferme d'élevage : des dizaines et des dizaines de lapines dociles, impuissantes, et lui, le reproducteur. Quoi de plus séduisant pour un garçon au sang chaud ? Il réussit, ivre de joie, à se faire affecter comme étalon. Il y avait quinze autres garçons dans son contingent, rien que des hommes de haute taille, bien charpentés, musclés, gais comme des pinsons. Ils s'entassèrent dans une vieille camionnette Ford. Le soleil était chaud. Que ses rayons eussent une teinte pourpre leur était bien égal (s'il y avait réfléchi, Pinky se serait étonné que la lumière ne fût pas verte. En réalité la bulle réfléchissait les bandes vertes du spectre et c'était pour cela que, à travers cet écran, le soleil était une tache violette). Des nuages lavande flottaient dans un ciel mauve et les coléoptères s'affairaient à l'entour. Des machines d'un blanc de neige aplanissaient les ruines de ce qui avait été une petite ville du Maryland. « Envoyez les filles ! » hurla Pinky en agitant une bouteille. Elle contenait seulement du cherry de Californie : c'était tout ce qu'il avait réussi à trouver dans le super-marché abandonné où ses compagnons et lui avaient passé la nuit.

— « Tonnerre ! » s'exclama un autre reproducteur avec enthousiasme. « Des femmes ! » De saisissement, Pinky lâcha sa bouteille et écarquilla les yeux.

C'était vrai : il y avait des femmes. Elles étaient allongées sur le dos au milieu d'un pré et agitaient leurs jambes comme si elles pédalaient sur une bicyclette invisible sous la direction d'une grosse blonde qui hurlait d'une voix éraillée : « Un, deux... trois, quatre ! Un, deux... trois, quatre ! Très bien, mesdames. Maintenant, rotation du tronc et extension... » Quand les reproductrices se levèrent, Pinky constata qu'elles étaient enceintes de plusieurs mois. Mais ce n'était qu'une déception de peu d'importance. Elles ne devaient pas être les seules.

Le camion ralentit et s'arrêta. C'est alors que Pinky vit son premier Sirien.

La créature mesurait quelque chose comme trois mètres cinquante mais

paraissait fragile. Sa carapace verte, semblable à celle d'un hanneton, était articulée au centre. Le Sirien ne prêtait aucune attention aux étalons volontaires qui le regardaient en toussotant. Debout sur ses quatre pattes arrières, il manipulait avec celles de devant un instrument qui évoquait un théodolite. Il avait encore deux autres paires de pattes, plus petites, serrées contre son abdomen vert olive.

— « En bas, tout le monde ! » lança d'une voix tonitruante un homme portant un brassard vert qui fit respectueusement le tour du Sirien pour se diriger vers le camion. « Et que ça saute ! »

Pinky fut le premier à mettre pied à terre et, le premier, il se précipita vers l'homme au brassard. Il n'y avait pas trente-six heures qu'il se trouvait dans la bulle mais il savait à qui il fallait passer de la pommade. Les brassards verts étaient les kapos des Siriens. « Excusez-moi, chef, » dit-il, « j'ai eu la chance de trouver quelques bons cigares hier soir et je me demandais si vous... »

Les Siriens n'étaient pas des maîtres cruels mais ils étaient fermes. Ils savaient ce qu'ils voulaient en fait d'esclaves – des spécimens forts, grands et stupides – et s'ils estimaient parfois nécessaire d'abattre ceux qui leur causaient des ennuis, ce n'était qu'un détail. Les hommes qui leur donnaient ainsi du fil à retordre n'agissaient d'ailleurs pas forcément par mauvais esprit. Tandis que Pinky Postal s'efforçait de se mettre dans les petits papiers de l'homme au brassard vert, un autre candidat aux fonctions de reproducteur commit l'erreur de contempler un Sirien d'un peu trop près. Quand l'extraterrestre bougea, son mouvement prit le captif de court et il effleura l'extrémité cornée de la queue verte et chitineuse du Sirien. Il y eut comme un éclair émeraude et l'imprudent tomba raide mort.

C'est à peu près à la même époque que les premiers cadavres de Siriens tombèrent dans nos mains – en partie grâce au lieutenant Lauchheimer et à moi-même – et que nous pûmes découvrir la nature de cette flamme verte. Cela ne nous avança d'ailleurs en rien. C'était un moyen de défense naturelle du même ordre que la décharge électrique du gymnote. Il s'agissait d'un phénomène électromagnétique accordé aux fréquences neurales paralysant la vie. C'était tout. Cela n'eut pas mis le feu à une allumette, n'eut pas fait frémir une toile d'araignée. Mais ça tuait.

Pinky l'ignorait mais cet incident confirma ce qu'il savait déjà : les Siriens représentaient une menace mortelle. Tremblant comme une feuille, il attendit d'être convoqué pour la visite médicale.

Le surveillant ne lui fit pas de fleur sous prétexte que Postal lui avait offert des cigares. Il n'avait aucune illusion : ce n'était pas de la gentillesse – c'était un pot-de-vin. Mais comme il avait le même code moral que Pinky, il lui rendit la politesse. Il ne lui donna aucun renseignement mais répondit à ses questions. Est-ce que tous les volontaires seraient gardés comme reproducteurs ? « Fichtre pas ! Il y a six emplois à pourvoir. Les autres seront

renvoyés. » Y avait-il un truc spécial pour être reconnu bon pour le service ? Le surveillant désigna d'un coup de pouce la porte sur laquelle était apposée une pancarte portant la mention : *Dr. Lessard*. « C'est lui qui décide. » Est-ce que c'était vrai tout ce qu'on racontait au sujet des filles et du bon temps qu'on passait ? Le kapo se mit à rire et s'éloigna. Il n'avait reçu que deux cigares.

Le Dr. Lessard avait surpris une partie de cette conversation. C'était un petit bonhomme noiraud dont la lèvre s'ornait d'une mince moustache brune. « Je vais vous donner un conseil, » dit-il d'un ton sinistre. « Restez à l'écart de Billings. Hein ? Billings... C'est lui, le type avec qui vous parliez. Il travaille pour les coléoptères depuis qu'ils ont débarqué en Australie. »

— « Mais vous travaillez aussi pour eux, docteur, non ? » fit Pinky.

Le médecin ne répondit pas. À moins que le coup de lancette inutile et superfétatoire qu'il administra à Pinky ne fut une réponse. Il y avait beaucoup de gens comme lui dans les bulles – des policiers, des toubibs, quelques élus municipaux qui considéraient que leur devoir était de continuer à faire leur boulot. Oui, ils travaillaient pour les coléoptères mais pas à la manière de Billings.

Vingt minutes plus tard, le praticien avait terminé ses analyses sanguines. « Est-ce que je suis bon pour le service ? » s'enquit avidement Pinky. « Dites... Je serai accepté comme reproducteur ? »

Le médecin le regarda d'un air songeur et se mit soudain à rire. Il effaça une annotation sur son papier et en mit une autre à la place. « Je pense que oui, » dit-il.

Ce ne fut que quelques heures plus tard que Pinky comprit pourquoi le docteur s'était esclaffé.

Les sélectionnés furent conduits dans une longue salle étroite, toute blanche, dont un côté était occupé par une rangée de réfrigérateurs. Devant la paroi opposée s'alignaient des paillasses supportant un nombre considérable d'éprouvettes, de flacons, de tubes de verre et autres accessoires de chimie. Les étalons en puissance échangèrent des regards inquiets jusqu'au moment où un homme renfrogné, vêtu d'une blouse de garçon de laboratoire, entra à contrecœur et leur dit de commencer à se mettre à la besogne.

Une rafale de questions l'assaillit. « Oh ! fermez-la ! » répondit-il. « C'est un travail que j'ai en horreur ! »

Pendant ce temps, la guerre se poursuivait et nous la perdions.

Je ne connais pas toutes les batailles que nous avons menées. Je sais seulement qu'elles ne nous ont pas apporté la victoire. J'ai vu le canon atomique du Cap Cod. J'ai entendu parler de la tentative faite par le *George Washington* pour aller à l'abordage de la bulle de la côte atlantique : le navire sombra. On apprit que les Russes avaient réussi à faire pénétrer à l'intérieur d'une bulle un commando-suicide porteur d'un engin en contreplaqué recouvert de céramique. Selon les rumeurs de « radio-latrines », les Canadiens étaient parvenus de leur côté à introduire en territoire ennemi tout une

escadrille de planeurs. Mais, à l'extérieur des bulles, les effets de ces exploits étaient invisibles.

Grâce au lieutenant Lauchheimer et à moi-même, la race humaine marqua une petite victoire. Nous nous tapîmes dans une niche du tunnel ferroviaire à la périphérie de Worcester, dans le Massachusetts. Nous attendîmes là quatre semaines que la bulle sirienne se dilatât pour nous englober. Cela finit par se produire et notre coup d'audace se révéla payant.

Nous étions à l'intérieur de la bulle avec une bombe.

Selon les services de renseignements qui avaient recoupé les rapports émanant des missionnaires libérés, notre cible était un navire de reconnaissance sirien qui se trouvait au centre mathématique de la sphère. Si nous réussissions à le faire sauter, la bulle exploserait. Nous réussîmes, et la bulle explosa. Nous agîmes de nuit et nous ne vîmes pas un Sirien. La bulle était une sorte de linceul couleur lavande, vaguement lumineux. Lauchheimer avait un goniomètre électronique portable qui nous permit de repérer le centre exact de la sphère par triangulation. Nous localisâmes le navire et nous armâmes notre bombe. Nous disposions d'une heure pour nous enfuir, ce que nous fîmes et, quand le soleil darda ses premiers rayons, nous vîmes s'élever un immense nuage en forme de champignon dans le ciel bleu.

Les parachutistes capturèrent quatre Siriens vivants. Huit autres furent retrouvés morts des suites de l'explosion.

Voilà pourquoi la médaille d'Honneur du Congrès fut décernée, à Lauchheimer et à moi.

Nous ne gardâmes pas longtemps nos otages. Ils furent dirigés sur Washington pour être interrogés. Dix minutes après qu'on nous eût accroché nos médailles sur la poitrine, il y eut un lointain vacarme et tout changea soudain de couleur. Le soleil que l'on voyait par la fenêtre de la Maison Blanche devint violet. C'est ainsi que nous fûmes capturés.

Quelques mois plus tard, je me retrouvai dans un chenil en compagnie de Pinky Postal.

Je ne m'étais pas attendu à le rencontrer là bien que j'eusse pu le prévoir, sans doute. Mais j'en savais plus long que lui. Je savais que l'idée que les Siriens se faisaient de la reproduction n'avait rien à voir avec le joyeux sport qui avait inspiré tant de troubadours, tant de guerriers qui s'étaient mutuellement assommés à coups de haches pendant des milliers d'années. Après tout, nous employons l'insémination artificielle dans nos élevages. Pourquoi les Siriens auraient-ils été moins pratiques que nous ?

J'en savais suffisamment, en fait, pour m'être efforcé d'éviter le haras. Et ce, pour plus d'une raison. Mais l'homme propose... J'avais été sélectionné dans un camp de travail proche de Bethesda et, vingt-quatre heures plus tard, un camion m'avait conduit à la ferme.

Pinky était maigre et pâle. Il tremblait. Il me reconnut aussitôt.

— « Aide-moi, Harry ! Il faut que je quitte cet endroit. »

Nous nous trouvions dans l'ancien hôpital naval de Bethesda mais les coléoptères l'avaient transformé. C'était à présent un gigantesque caravansérail comportant dix-huit cents lits pour les femmes et les dortoirs annexes pouvaient en héberger des milliers d'autres. Nous, les heureux donneurs, nous étions logés dans une petite maison de détention spéciale.

— « Tu as eu ce que tu voulais, non ? » répondis-je.

Pinky avait perdu vingt kilos et ses bras n'étaient pas plus charnus que les pattes d'une araignée de mer mais il me surprit : il me sauta à la gorge.

Je le repoussai sans difficulté.

— « Allons ! Ça suffit... Je plaisantais ! »

Il se recroquevilla sur lui-même et se mit à gémir. « Oh ! Harry ! Ça fait quatorze mois que je suis ici et un coléo m'a dit que j'ai déjà cent vingt-trois gosses, sans compter ceux qui sont en route. Et... Je te jure, je n'ai pas touché à une seule femme. Au maximum, je les regardais par la fenêtre. Tu veux que je te dise ? Ils ont pris un peu de mon... Enfin, des échantillons, tu comprends, qu'ils conservent en chambre froide. Si ça se trouve, ils me tueront demain et, pendant vingt ans, il y aura encore des enfants qui naîtront de moi. Harry ! Je ne savais pas que ce serait comme ça ! »

J'allai à la fenêtre. J'apercevais une cour où l'on pouvait faire de l'exercice, une cantine, une douche collective... et un mur. Les donneurs n'avaient pas le droit de le franchir.

— « Tu devrais être fier, » murmurai-je. « Il n'y a que dix haras comme celui-ci dans le monde. »

— « Et ils sont tous pareils ? C'est toujours l'insémination artificielle ? »

— « Oui, Pinky. Tu m'en vois navré mais c'est partout pareil. »

Évidemment, c'était un mensonge : je n'étais pas navré du tout. Avoir pitié de Pinky Postal aurait été du gaspillage. Mais j'étais obligé de mentir. Je n'avais pas assez confiance en lui pour lui dire la vérité.

— « Peut-être que tout finira par s'arranger bien, » fis-je vaguement. Je disais cela pour me rassurer moi-même, pas pour rassurer autrui.

Il *fallait* que je me rassure. Il fallait faire quelque chose. Vingt-cinq d'entre nous avions du jour au lendemain été nommés officiers de renseignements quand la bulle avait englobé Washington. Ç'avait été la dernière tentative sérieuse en vue de combattre les coléoptères et j'avais la quasi-certitude d'être le dernier survivant du groupe.

Le seul espoir de marquer un but était de détruire le général en chef ennemi. Ce n'était pas un Sirien – ou, tout au moins, pas un Sirien au sens organique du terme. C'était une machine, un cerveau artificiel qui, établissait leur stratégie.

Si nous détruisions ce cerveau, nous avait dit le général auquel nous avions prêté serment, cela risquait de semer le trouble chez les Siriens et de les affaiblir ; alors, une chance nous serait donnée de les attaquer avec des armes classiques.

Imitant l'exemple de Pinky, je fis des avances à l'homme au brassard vert, Billings. Mais je n'avais pas de cigares. « Je voudrais vous rendre service, » lui annonçai-je.

— « Tu parles ! » Il s'assit avec une moue de mépris et alluma une cigarette d'un air dégouté. « Vous devenez de plus en plus bizarres chaque jour, vous autres ! »

— « On ne peut jamais savoir, Billings, » poursuivis-je sur un ton enjôleur. « Ils sont capables de vous affecter au haras n'importe quand. »

— « C'est vrai. » Mes paroles avaient porté. « Et que voulez-vous faire pour les en empêcher ? »

Du coup, j'y allai de mon petit château en Espagne sur mesure.

— « Je possède quelque chose qu'ils aimeraient avoir, Billings. Je peux vous faire part d'un petit quelque chose qu'ils aimeraient bien connaître. »

— « Allons donc ! » s'exclama-t-il dédaigneusement. « Qu'est-ce que tu veux qu'ils aient tant envie de savoir ? Ils ont une grosse machine qui répond à toutes leurs questions. »

— « Mais leur machine ne sait que ce qu'on lui a dit. Il y a quelque chose que les coléoptères ne lui ont jamais dit parce qu'ils l'ignorent. »

Sur le moment, cela parut l'impressionner. « C'est pas du baratin ? Mais... » Puis il secoua la tête. « Je sais ce que tu mijotes. Vous n'arrêtez pas de me raconter des balivernes, des trucs soit-disant pour me sauver la vie. Cause toujours ! Tu ne m'auras pas, mon pote. Et même si je me laissais avoir, je ne pourrais pas les tromper, eux. »

— « Laissez-moi toujours essayer, » dis-je d'une voix persuasive. « C'est une question de nature humaine. »

— « Alors ? »

— « Quelles données, ont-ils fournies à leur calculateur ? Vous avez été capturé lors du premier atterrissage, n'est-ce pas ? Vous rappelez-vous ce qui s'est passé ? Ils ont pris une centaine d'hommes et de femmes et leur ont fait passer des tests afin d'obtenir un profil de la psychologie humaine qu'ils ont fourré dans leur ordinateur. » Il acquiesça, les yeux braqués sur moi. « Seulement, ils ne disposaient pas d'un Pinky Postal. »

— « Je ne vois pas où tu veux en venir, » répondit Billings, catégorique.

Mais, peu à peu, j'eus raison de ses réticences. Il le fallait. Pinky était pour moi la clé qui m'ouvrirait la porte de l'état-major sirien. Ce que pourrais faire lorsque j'y serais, je n'en avais pas la moindre idée mais je savais qu'il me serait impossible de faire quoi que ce soit au haras. Au demeurant, mon argumentation était plausible – sinon pour Billings, du moins pour un Sirien. Car ce que je disais était vrai. Toutes les informations obtenues par les coléoptères étaient faussées dans la mesure où elles donnaient des humains une image idéale. Leurs premiers captifs étaient en effet des hommes qui avaient résisté et qui s'étaient battus. Des êtres nobles.

— « Tu es sûr de ce que tu avances, mon vieux ? » demanda Billings.

— « Absolument sûr. »

— « Ce n'est pas seulement parce que ça te fait râler qu'ils ne te laissent pas toucher à leurs geishas ? »

— « Je cherche un moyen de partir d'ici, Billings. C'est tout. Réfléchissez. Vous verrez que j'ai raison. Ils vous récompenseront. »

Il me décocha un regard dédaigneux.

— « Tu ne les connais guère, hein ? Mais ils ne me feront probablement pas de mal. En tout cas, ça vaut peut-être la peine d'essayer... » Et il ajouta d'une voix songeuse : « Si tu te trompes, ils seront sûrement aussi furax qu'un serpent coupé en morceaux et, à ce moment, tu auras affaire à moi. »

Mais, finalement, Billings accepta.

Pinky fut pathétique de gratitude. J'étais son seul et unique ami. Jamais il ne m'oublierait. À propos, moi aussi, cette histoire me permettrait de me tirer des pattes, n'est-ce pas ? Qu'est-ce que je préférais ? Lui accorder la priorité sur le ravitaillement, par exemple, ou qu'il raconte aux Siriens qu'il était incapable de passer leurs tests en ma présence ?

Bien sûr, il réagissait exactement comme il devait réagir. Mais l'ennui était que les Siriens avaient leurs idées à eux. Billings nous conduisit jusqu'au grand hangar où l'unique coléoptère présent dans un rayon de quelques kilomètres venait parfois vérifier les activités du haras. Au bout de quelques heures, le Sirien se pointa. Billings, tremblant comme une feuille, essaya de lui expliquer ce que j'avais dit. Le Sirien pigea très rapidement. Ma promesse était tenue : il mordit à l'appât. Il dit quelques mots dans une sorte de petite boule qui se balançait au bout de sa jambe intermédiaire. Quelques instants plus tard, un avion sirien arriva dans lequel on enfourna Pinky et Billings.

Sans moi.

Moi, je retournai au haras. Pinky était la clé de l'état-major. La clé était entrée dans la serrure.

Le grand quartier-général sirien pour l'Amérique du Nord était établi sur le site d'un ancien champ de courses, dans le Maryland. Les écuries s'alignaient au sud. Sur l'emplacement de la pelouse, maintenant recouverte de mâchefer, se dressait l'édifice que les coléoptères avaient construit autour de leur vaisseau.

Cela ressemblait à un château et fonctionnait comme un palais. Un palais est plus qu'une maison. C'est un centre administratif avec ses bureaux et ses ateliers. Il s'agissait bien de cela. Mais on aurait dit un château médiéval, au moins quand on le voyait de loin et du haut des airs. Il y avait des espèces de tours avec des espèces de créneaux. De près, l'illusion disparaissait. Le mur d'enceinte n'était pas un rempart comme dans un château mais l'équivalent sirien d'un garage : c'était là que les coléoptères entreposaient leurs véhicules terrestres et aériens. Depuis les tours, on n'apercevait rien, sauf au sommet, là des sortes d'aiguilles d'argent qui oscillaient, faisaient office de radars.

Pinky et Billings étaient à la fois méfiants et ravis. N'importe quoi valait mieux que le haras.

Enfin, presque n'importe quoi. Mais, indiscutablement, cette bâtisse était insolite. Les deux hommes furent conduits dans une petite pièce hexagonale, toute verte. Il n'y avait pas de lit. Dès qu'il fut entré, Billings cracha par terre. Mais cette humble satisfaction lui fut refusée, le plancher se mit soudain à miroiter, le jet de salive se fragmenta en boulettes semblables à du vif argent qu'engloutit une fissure presque invisible. « Le logement ne vous plaît pas ? » demanda Pinky.

— « Ce n'est pas le rêve, » répondit Billings. « Tu ne sais pas ce que je regrette ? Que ton copain ne soit pas là. J'ai l'impression que j'aurais deux mots à lui dire. »

Mais, à la ferme d'élevage, Billings n'avait été qu'un kapo alors que Pinky, lui, avait été l'un des étalons. « Ce n'est pas tellement moche, » s'écria-t-il avec confiance. « D'ailleurs, on s'en sortira. Enfin, moi. » Il hésita et ajouta : « Vous ne me croirez peut-être pas mais j'aimerais bien qu'il y ait des femmes ici. »

Les Siriens ne perdirent pas de temps. Compte tenu du handicap dû aux difficultés de communication (aucun humain n'avait jamais appris le sirien et les coléoptères en étaient réduits à s'exprimer par le truchement d'une sorte de traducteur mécanique) les recherches auxquelles ils se livrèrent sur leurs sujets furent aussi approfondies et complètes que possible. Certes, Pinky n'y comprenait pas grand-chose. Tout ce qu'il savait, c'était qu'on les persécutait, Billings et lui, pendant douze heures d'affilée. Une torture interminable et éprouvante, associations de mots, analyse des réflexes, tests d'interprétation ressemblant beaucoup au Rorschach... « Ce n'est pas marrant d'être un cobaye ! » soupira Billings, exténué et rageur.

— « Préférez-vous être un étalon ? » lui demanda Pinky avec entrain. C'était sans réplique.

4

Le cœur de l'état-major sirien était constitué par une pièce de neuf mètres de haut éclairée par une phosphorescence verdâtre sans source apparente et occupée en permanence par des dizaines de coléoptères. Pinky l'avait aperçue du haut de la galerie qui la surmontait. Les données obtenues grâce aux tests que Billings et lui avaient subis furent introduites dans les récepteurs installés à l'intérieur de la chambre attenante où le ordinateur central, en forme de fer à cheval, bourdonnait et scintillait.

Les Siriens ne se servaient pas de l'électricité sous sa forme grossière. Les ordinateurs fonctionnaient apparemment à partir d'impulsions neurales et projetaient leurs conclusions en lettres lumineuses sur des protubérances semblables à des seins d'ivoire verts. Beaucoup de choses concernant ces machines demeurent mystérieuses mais on possède néanmoins un certain nombre d'éléments qui ne prêtent pas au doute. Tout d'abord, ces calculatrices pouvaient analyser et résoudre simultanément une centaine de problèmes de sorte que l'exploit consistant à insérer les caractéristiques de la personnalité de Pinky dans la courbe psychologique standard de l'humanité pouvait être mené à bien sans interrompre les calculs des trajectoires Hohmann réclamées par le reste de la flotte sirienne (qui approchait alors de l'orbite de Pluton), ni l'établissement des conditions logistiques requises pour l'invasion du Canada, ni la fixation des normes de reproduction imposées aux haras, ni l'évaluation de l'intensité des champs de force de chacune des bulles de la chaîne.

Les réponses n'étaient pas nécessairement formulées numériquement. Quelques-unes étaient directement traduites sous forme d'ordres arrivant aux usines siriennes. D'autres étaient exprimées visuellement. C'est ainsi que, par exemple, le centre de la pièce était occupé par une carte de situation (mais Pinky n'aurait pas pu l'identifier). Elle figurait l'Amérique du Nord, seulement, comme les Siriens ne suivaient pas la convention des géographes humains qui symbolisaient les étendues d'eau par des espaces vides, Pinky n'y voyait qu'un fatras de gribouillages topographiques aussi incompréhensibles pour lui qu'eût pu l'être la carte de la face obscure de la Lune.

S'il avait pu comprendre, peut-être aurait-il eu un coup au cœur. Les cercles de feu symbolisant les bulles s'étaient multipliés de façon effrayante. À présent, toute la côte est des États-Unis n'était plus qu'un collier de grosses perles siriennes dont un diverticule s'étendait jusqu'aux plaines de l'Ohio. La

récente éclosion avait neutralisé quatre corps d'armée, huit bases du Stratégie Air Command, la plupart des centres industriels de la moitié orientale du continent et toutes les agglomérations importantes situées au nord de Savannah et à l'est des Grands Lacs. Il restait vraiment bien peu de choses.

Mais tout cela échappa à Pinky Postal qui, d'ailleurs, s'en moquait.

Tout ce qu'il comprenait, c'était que, lorsqu'il ne passait pas de test, il avait le droit de faire ce que bon lui plaisait.

Les Siriens n'étaient pas insoucians, ils étaient simplement sûrs d'eux. Et ils avaient toutes les raisons de l'être. Les quelques centaines d'humains en liberté qui se trouvaient dans l'enceinte de leur quartier-général n'avaient pas d'armes. Un seul coléoptère pouvait les anéantir tous si cela lui chantait. Il n'y avait guère de sabotage à craindre dans les secteurs où les prisonniers avaient accès. La plupart des pièces étaient des dortoirs sans mobilier, des halls, des salles d'exercice ou des cours. Les ateliers et les arsenaux étaient interdits aux captifs et les quelques pièces revêtant une importance stratégique – la salle du ordinateur, par exemple – étaient surveillées en permanence. Pinky explorait inlassablement le quartier-général et les édifices humains qui l'entouraient. Il trouva des trésors : du champagne dans les locaux jadis réservés aux jockeys et une boîte pleine d'argent.

Quand il agita ses billets de cent dollars sous le nez de Billings, celui-ci se contenta de renifler avec mépris. « Qu'est-ce que tu veux faire de ça ? »

— « Oh ! arrête de râler ! » répondit Pinky avec sérénité. « L'argent, ça sert toujours. Tu verras. »

— « Tout ce que je verrai, c'est qu'on passera le reste de notre existence à moisir ici, » maugréa Billings. Il était devenu très morose. Il ne mangeait presque plus et il finit même par cesser de parler. Pendant les séances de tests, il ne se montrait guère coopératif.

En revanche, Pinky était un modèle de bonne volonté. Il avait appris que, pour bien s'entendre avec les coléoptères, il n'y avait qu'un moyen : faire ce qu'ils voulaient. Il n'éprouva aucune surprise le soir où, les examens ayant pris fin, Billings fut retenu par les Siriens. Il regagna à pas lents la chambre qu'il partageait avec l'homme au brassard vert et ne se retourna même pas quand un éclair vert et silencieux fulgura derrière lui. Billings poussa un cri bref et terrifié. Puis le silence retomba. C'était bien regrettable mais Pinky avait son plan.

À ce moment-là, j'étais dans les collines du Maryland qui entourent la ville de Frederick, avec les force de libération.

Enfin, c'était ainsi que nous nous appelions. Question de moral... En fait, ma tâche consistait essentiellement à faire la bonne d'enfant, je m'occupais de Waldo, un bébé chitineux qui était notre as d'atout.

Je ne m'étais pas échappé du haras, j'avais été libéré. Un soir, les donneurs avaient été réveillés par un grand vacarme. Nous vîmes des silhouettes humaines s'agiter devant les bâtiments en flammes. Profitant de la

confusion, le commando enfonça les portes de l'enclos où nous étions détenus et nous délivra. Dieu, ce que j'étais content ! Mais je n'étais pas seulement reconnaissant, j'étais stupéfait d'apprendre que des hommes et des femmes libres vivaient à l'intérieur des bulles !

C'était inconcevable et pourtant c'était vrai.

Il ne fait pas de doute que les Siriens auraient pu nous traquer mais ils ne s'en donnaient pas la peine. Il y avait probablement trop d'humains en liberté. Autant d'anguilles insaisissables. Les coléoptères étaient capables de repérer une arme possédant un élément métallique comme le canon d'un fusil ou la lame d'un couteau – ils disposaient probablement de détecteurs magnétiques ou électriques – mais ils nous laissaient tranquilles dans la mesure où nous nous abstenions d'utiliser les métaux.

En conséquence, la torche était notre force de frappe.

Nous exécutions aussi des Siriens. Nous en avons fait griller une douzaine, un soir, dans un bois de pins. Je ne sais pas ce qu'ils fabriquaient là. Peut-être qu'ils faisaient du camping. Tantôt nous en assommions quelques-uns, tantôt nous les abattions avec des arcs. En six mois, nous avons dû en massacrer une cinquantaine au cours de nos coups de mains. Ce n'était pas rien, cela représentait plus d'un pour cent de la totalité des effectifs ennemis occupant la Terre.

Il nous était relativement facile de circuler du fait qu'une multitude d'humains avait fui les bulles à mesure qu'elles gagnaient du terrain. Les villes étaient désertes.

Il était aisé d'éviter les concentrations de coléoptères. Toute l'Amérique du Nord était maintenant sous le dôme vert. Le soleil était mauve sur toute l'Europe et sur presque toute l'Asie. Grâce aux moyens de communications précaires qui nous restaient, nous avons appris qu'il y avait très peu de Siriens en Amérique du Sud et en Afrique. De toute évidence, les régions les plus chaudes du globe ne les attiraient pas. À présent, ces deux continents étaient une sorte de réserve où étaient parqués la quasi totalité des survivants, quelque deux milliards de personnes entassées dans le bassin de l'Amazonie où régnait la malaria et dans les torrides savanes du Congo.

Aussi, nous rampions entre les pattes des Siriens et frappions chaque fois que nous le pouvions. Nous devînmes habiles dans l'art de l'embuscade. Un jour, nous inondâmes d'essence à indice d'octane élevé – provenant d'un réservoir trouvé dans un garage abandonné – une de leurs pistes d'atterrissage et nous y mîmes le feu quand un de leurs avions (qui ressemblaient à des mouettes) se prépara à atterrir. Notre objectif était d'anéantir l'équipage et de disparaître sans laisser de traces. Mais le pilote sirien comprit le danger et remonta en chandelle. Les flammes atteignirent l'appareil qui tomba en feuille morte et s'écrasa sur une colline. Ce fut une grande chance car c'est ainsi que nous capturâmes Waldo.

Waldo était un petit coléoptère éclos depuis peu. Vert foncé, il n'était pas plus grand qu'un chiot et n'était pas très dangereux.

C'était le premier Sirien que nous capturions vivant. Nous avions eu la témérité de fouiller l'épave, sachant qu'il y aurait une enquête. Nous n'avions découvert que deux Siriens adultes ; les autres étaient des œufs ou des larves. Tous étaient bel et bien morts, sauf un. Ce fut John Gaffney qui mit la main sur le survivant. Il était en train de farfouiller dans le noir quand soudain il s'exclama : « Le petit salaud ! Il m'a mordu ! » Mais ce n'était pas une morsure, c'était un choc neural. Il s'agissait de Waldo. Waldo était vivant. Comme c'était un nourrisson, le choc, s'il était douloureux, n'était pas mortel.

Nous le ligotâmes et le tirâmes hors des décombres. Couché sur le dos et agitant ses dix pattes, il n'avait pas l'air très menaçant, à la lueur des flammes de l'essence embrasée. Non, il avait seulement l'air comique. « Tuons-le, » dit Gaffney en se massant la jambe.

— « Non. » J'avais une meilleure idée. « Ils ne s'apercevront jamais de sa disparition. Pourquoi ne pas le garder ? Il pourra... nous pourrions l'utiliser pour... »

— « Pour quoi ? » demanda Gaffney. « Non, tuons-le ! » Mais, finalement, ce fut moi qui l'emportai. Rien n'était prévu pour garder un prisonnier car il ne nous était jamais venu à l'esprit qu'il nous serait donné d'en capturer un.

Nous ficelâmes donc Waldo dans un hamac et disparûmes trois minutes avant l'arrivée des équipes de sauvetage siriennes qui prirent position autour du brasier.

Plusieurs mois s'écoulèrent avant que nous n'élaborâmes un plan pour utiliser Waldo. Comme j'avais insisté pour qu'on le kidnappât, ce fut à moi qu'on le confia. L'élever ne fut pas une tâche agréable. Il était acariâtre et difficile à manier.

Je ne parlerai ici que du problème que posait son alimentation. Les bébés siriens mangeaient une sorte de nectar, probablement sécrété par les adultes mais que les coléoptères synthétisaient maintenant en grandes quantités dans leurs installations. Nous essayâmes tout. Le miel faisait l'affaire mais il était rare. La mélasse saoulait Waldo et il refusait de toucher les simples solutions sucrées. En définitive nous adoptâmes le sirop d'érable additionné de quelques gouttes de whisky, l'expérience s'étant révélée positive.

Et Waldo poussa. Je résolus de lui apprendre l'anglais.

Je n'espérais pas qu'il le parlerait. Un chien parle-t-il ? Mais il était beaucoup plus intelligent qu'un chien. Avant un mois, il apprit ce que signifiaient « debout », « assis », « ici »... Il était clair qu'il pouvait en apprendre beaucoup plus.

Pendant les soirées d'hiver, il se pelotonnait sur mes genoux et nous regardions ensemble les images des magazines. Je montrai « auto », « maison », « machine à laver » et Waldo grattait la page d'un coup de griffe. Il émettait une sorte de léger ronronnement et sa carapace chitineuse, qui durcissait, était tiède. Sa curiosité était telle que je me pris presque d'affection pour lui. Toutefois, son dard impressionnant m'empêchait de sombrer dans

une sentimentalité exagérée. Parfois, il lui arrivait de s'endormir dans mon giron à la manière d'un enfant humain qui se retourne avant de sombrer dans le sommeil, il lançait une décharge engourdie, puis ses yeux noirs et durs devenaient fixes et il tombait dans l'état de catalepsie qui tenait lieu de sommeil aux Siriens. À mesure qu'il grandissait (et il grandissait avec une rapidité surprenante), ces petites caresses affectueuses devenaient de plus en plus pénibles. À deux reprises, elles me firent perdre conscience.

Nous essayâmes de l'isoler en l'enveloppant de feuilles de caoutchouc superposées. Nous essayâmes de l'empêcher de rester sur mes genoux. Rien n'y fit. Au moment de s'endormir, il y avait toujours une patte, une protubérance oculaire ou une saillie de carapace pour venir m'effleurer paresseusement et je bondissais invariablement comme au contact d'un fer rouge.

Le jour de Noël de la seconde année de l'occupation sirienne, Gaffney nous amena une nouvelle recrue.

Je n'étais pas là quand elle arriva – j'étais en train de faire faire de l'exercice à Waldo dans un verger envahi de mauvaises herbes et je n'assistai pas à l'interrogatoire. Lorsque je regagnai le camp, elle dormait, épuisée, mais un Gaffney surexcité me fit part des nouvelles.

— « Elle était à leur quartier-général ! Flic nous en a dessiné le plan, Harry... Regarde ! »

C'était un plan rudimentaire, mais si la jeune fille disait vrai, nous détenions enfin l'information dont nous rêvions. Nous localisâmes la salle du ordinateur, les dortoirs du personnel sirien, les installations de défense, les ateliers, les laboratoires. Les locaux réservés aux esclaves étaient disposés en couronne tout autour d'un étage. Un observatoire situé presque au sommet des bâtiments permettait de surveiller la moitié d'un continent. « Tu vois cette ligne ? » fit Gaffney avec fougue. « La partie intérieure du quartier-général est presque indépendante du reste. Les murs sont doublés, les accès sont rares et les parois sont renforcées. Cela ne te suggère rien ? »

J'ouvris la bouche mais avant que j'aie pu prononcer un mot, il s'exclama : « Un vaisseau ! L'élément central de l'édifice est un vaisseau ! »

Mieux encore, la fille lui avait dit que ce vaisseau abritait tous les cerveaux du corps expéditionnaire sirien. Les coléoptères n'avaient qu'un seul ordinateur avec lequel ils avaient atterri lors du premier débarquement en Australie. La machine avait été ultérieurement transférée aux États-Unis. Si nous parvenions à détruire ce navire...

— « Mais c'est précisément cela qui me tracasse, » murmura Gaffney d'un air abattu. « Comment réussir à entrer ? Les Siriens ont laissé cette jeune personne aller et venir comme elle le voulait ou à peu près. Ils permettent aux humains de déambuler ainsi à leur guise. En fait, les humains jouissent d'une grande indépendance tant qu'ils font ce que les coléoptères veulent qu'ils fassent. Ils ont même... comment dirais-je ? leur propre chef, un type qui...

Mais c'est une autre histoire. J'en reviens à ce qui nous intéresse. Si les Siriens peuvent se permettre de laisser les humains se balader de la sorte, c'est que les couloirs sont piégés. Le système fonctionne comme les décharges de Waldo. Il y a des endroits où notre amie ne pouvait pas aller sans être accompagnée d'un Sirien sous peine de mort. Mais ces décharges ne font ni chaud ni froid aux coléoptères. »

Nous méditâmes là-dessus pendant un moment. Waldo était à côté de moi, une griffe doucement posée sur ma main. Il était très bien élevé et d'une fidélité absolue. Ce n'était que lorsqu'il s'endormait qu'il fallait se méfier de lui. Nous dominant de toute sa taille (il ne mesurait pas loin de trois mètres, à présent), il considérait le plan griffonné d'un air de curiosité polie.

Je me tournai soudain vers lui.

— « Waldo ! Il pourra nous aider, lui ! » Et j'exposai hâtivement à Gaffney l'idée qui avait germé dans ma tête : si les Siriens étaient capables de franchir les pièges, nous en avions un à notre disposition !

— « Il faudra demander à cette jeune fille s'ils se munissent d'un instrument particulier. Mais je ne le crois pas : elle l'aurait précisé. On peut penser que leurs émanations neurales neutralisent les radiations des pièges. Et si c'est le cas... »

— « Ne te fatigue pas à faire des suppositions, » dit Gaffney. « Nous avons fait tellement de bruit que ça l'a réveillée. La voilà qui arrive. »

Effectivement, la fille entra, encore ensommeillée. Elle me regarda, s'arrêta pile, porta la main à sa bouche et se mit à hurler.

Je jetai un coup d'œil à Waldo.

— « Oh ! c'est lui ? Ne vous inquiétez pas, jeune fille. Il est parfaitement apprivoisé. Mais j'imagine que sa vue vous a rappelé les horreurs que vous avez connues pendant votre captivité... »

Les frissons qui la secouaient s'apaisèrent. Elle secoua la tête.

— « Non... Non. Je me suis conduite comme une idiote... Excusez-moi. Ce n'est pas ce coléo qui m'a affolée. C'est de vous voir là, si près de lui... Brrr... Quelle peur j'ai eue ! L'espace d'un instant... » acheva-t-elle avec embarras comme si elle s'excusait, « l'espace d'un instant, je vous ai pris pour le chef, Mr. Postal. »

Toutes les zones importantes de la Terre étaient maintenant conquises. Nous savions que l'immense flotte qui devait suivre la première vague était depuis longtemps en orbite autour du soleil. Quand les vaisseaux auraient suffisamment décéléré pour que leur vitesse soit synchronisée avec celle de la Terre, ce serait le débarquement.

Mais ce que nous ne savions pas, c'était à quel point l'existence des conquérants était devenue fastidieuse.

Toutefois, Pinky Postal qui les côtoyait quotidiennement se rendait compte qu'ils n'avaient presque rien à faire. C'étaient des soldats, pas des intellectuels, ni des artistes, ni même des bâtisseurs. Leur métier, c'était de se

battre. Et ils s'étaient battus jusqu'au bout. Maintenant, ils étaient vainqueurs.

Deux jours avant la mort de Billings, Pinky avait eu une révélation. Il avait trouvé cinq petites bouteilles de champagne et s'était enivré à mort. Dans son ébriété, il s'était rendu en titubant là où il savait bien qu'il n'aurait pas dû aller – au quartier-général des Siriens – et seul le dieu des ivrognes lui avait permis d'éviter un piège. Finalement, il était entré dans une petite pièce. Il y avait là une bâche qui faisait une bosse.

C'était bizarre. Il lança un coup de pied dans la bâche. Celle-ci se souleva tandis que retentissait le gazouillis strident qui était le langage sirien et trois gigantesques insectes, jusque-là pelotonnés sur le sol, se dressèrent. Pinky comprit qu'il allait mourir. Il avait surpris le trio en train de faire Dieu seul savait quoi et les coléoptères allaient certainement le massacrer.

Comme il était ivre, il resta simplement debout, vacillant légèrement, soufflant avec inconscience et défi son haleine empestant l'alcool à la figure des Siriens qui convergeaient sur lui.

Mais il ne mourut pas.

Il ne mourut pas et, le lendemain matin, il se demanda pourquoi il était encore en vie. Il avait mal à la tête et il y avait des lacunes dans ses souvenirs. Mais il se rappelait l'incident. Il se rappelait que la décharge meurtrière qu'il attendait n'était pas venue.

Il passa la journée à se creuser la cervelle pour trouver une explication.

Et, ce soir-là, un Sirien vint à sa rencontre et se plia en deux.

Cette fois, Pinky était dans son état normal et il fut terrifié. Il tenta de s'enfuir, tomba, se tortilla, puis s'immobilisa, allongé sur le dos, tandis que la gueule plate de hanneton s'abaissait.

À nouveau, la décharge attendue ne vint pas.

La gueule du coléoptère oscillait. Cela dura des secondes, des minutes. Peu à peu, Pinky remarqua que le Sirien se contorsionnait. Qu'il se trémoussait. Et puis, il le vit flageoler sur ses pattes, trébucher, se redresser. Le coléoptère faillit s'écrouler sur Postal. Il bourdonnait furieusement. Il... Il était saoul !

Saoul !

Pinky ne dormit pas, cette nuit-là. Les yeux grands ouverts fixés sur le plafond vert de sa cellule verte, il réalisa qu'il avait mis la main sur ce qu'il désirait.

Et il embrassa la carrière de trafiquant.

Naturellement, les Siriens avaient leurs vices. Quelle créature n'en a pas ?

Leur alcool, c'était l'acide carbonique. Leur système respiratoire était ce qu'il était, il arrivait rarement que leurs gaz d'excrétion puissent être réabsorbés au niveau de leurs orifices inhalateurs. Mais le souffle concentré d'un mammifère suffisait à les assommer. Respirer quelques minutes l'haleine d'un homme les paralysait et les plongeait dans l'euphorie.

Mais il n'y avait pas de mammifères sur leur planète d'origine.

Ils se débrouillaient avec les moyens du bord. Leur vice secret consistait à s'entasser à deux (parfois à trois ou plus mais c'était rare et considéré comme le comble de l'abjection) sous une toile étanche pour s'enivrer mutuellement en aspirant le CO₂ rejeté par le partenaire. C'était un vice affreux. Et dangereux. Il était impossible de s'y adonner ouvertement. Et ceux qui y sacrifiaient clandestinement couraient le risque de tomber en syncope et de mourir d'hyperintoxication. Ce n'était pas de la banale ivrognerie mais quelque chose de plus profond, une caractéristique raciale : une fois qu'un Sirien avait respiré le gaz euphorisant, produit du métabolisme grossier des mammifères, il était drogué. Pinky était tombé par hasard sur son premier drogué mais il était assez courageux et assez judicieux pour ne pas s'arrêter en si bon chemin. Oui, il fallait du courage. Il était contraint de prendre le risque de recevoir une décharge meurtrière à chaque nouveau contact mais le péril disparaissait au bout de quelques instants, un nouveau client était accroché. Pinky était l'homme tout désigné pour se lancer dans une aussi gigantesque entreprise car il percevait infailliblement toutes les faiblesses de la chair – même s'il s'agissait d'une chair chitineuse éclosée à la lumière bleutée des astres étrangers.

À lui seul, Postal émettait suffisamment de CO₂ pour plonger dans l'ébriété des chambrées entières de Siriens. À mesure que les jours succédaient aux jours, que les semaines succédaient aux semaines, il devint le pôle de l'état-major sirien. Les tâches imposées par l'occupation s'accomplissaient toutes seules. Les pseudo-radars veillaient, repéraient leurs cibles. Les ordinateurs guidaient sans interruption la flotte qui approchait et effectuaient les corrections de cap. Les Siriens confièrent à Pinky un traducteur mécanique pour qu'il pût communiquer directement avec eux. C'était lui qui leur donnait les ordres et ils lui obéissaient car il était assez intelligent pour les faire mordre à l'appât. Il organisa des expéditions de maraude destinées à trouver des aliments de choix – et c'était une bonne affaire pour les coléoptères car, semblables en cela aux gourmets de la Terre, ce n'était pas seulement la paralysie chimique qui leur plaisait le plus mais le bouquet et la saveur subtils de l'élixir qu'ils dégustaient. Quelle béatitude éprouvaient-ils à respirer l'haleine de Pinky quand il avait croqué des oignons verts ! Quel délicieux picotement leur procurait l'odeur âcre du tabac ! Des commandos s'abattirent sur les villes abandonnées du voisinage à la recherche de fromages en boîte, d'ail, de chewing-gum à la menthe et de cannelle.

Quand Pinky se fût ainsi procuré d'amples provisions solides et liquides, il exigea d'être le chef de tous les humains présents au quartier général sirien. Les coléoptères firent droit à sa requête. Pourquoi auraient-ils refusé ? Après tout, c'était lui qui distillait ces fumets rarissimes et raffinés. Et si Postal exerçait son autorité sur ses frères de race comme il l'entendait, il ne manquait jamais d'offrir à ses employeurs la primeur de leur haleine. C'est pourquoi les humains le haïssaient, le méprisaient et le craignaient. Mais ils craignaient encore plus les Siriens. Pour la première fois de sa vie, Pinky était

parfaitement heureux. Il n'était pas un roi. Il était davantage.

Les Siriens étaient les maîtres du monde. Mais, dans la coulisse, Pinky était le maître des Siriens.

Et nous fûmes les serpents qui détruisîmes son paradis terrestre.

Ce qu'il advint ensuite appartient à l'Histoire, comment, enhardis par la mollesse croissante des Siriens, nous attaquâmes leur quartier-général, comment Waldo, insouciant bambin, nous guida sans avoir conscience de trahir les siens, à travers les couloirs piégés jusqu'au cœur de la forteresse sirienne, comment nous fumes découverts par le plus sirien des tyrans, Pinky Postal, car ce fut lui qui nous repéra. Tout le détachement ennemi était, grâce à lui et aux humains qu'il avait sous ses ordres, plongé dans le nirvana quand l'alerte sonna. Pinky réussit à réveiller un coléoptère pour nous localiser mais la créature était beaucoup trop éméchée pour intervenir efficacement.

Pour Pinky Postal, c'était la fin du monde. Il était chassé de son paradis.

Il se précipita devant nous, tremblant de peur et de haine.

— « Harry ! » hurla-t-il d'une voix que la fureur rendait stridente.
« Espèce de salaud ! Espèce d'ordure ! Espèce d'humain ! »

— « Ta gueulé, » répondis-je. Et, en vérité, je lui prêtai peu d'attention. Je me demandai où étaient les Siriens. Nous ne savions pas alors que tous, ou à peu près tous, étaient ivres-morts ; nous redoutions qu'ils ne fondissent sur nous en lançant leurs décharges meurtrières à droite et à gauche. Pinky gesticulait devant nous ; il pleurait presque. Mais quand nous nous déployâmes en éventail – combien de fois avions-nous répété ce mouvement ! – il disparut à la vitesse de l'éclair et une porte d'acier se referma derrière lui.

Nous investîmes sans aucune difficulté la périphérie de la base sirienne. En fait, ce ne fut que trop facile. L'opération s'avéra coûteuse, quinze d'entre nous périrent quand les Siriens décollèrent.

Maintenant, la vérité sur ce décollage qui causa tant d'étonnement peut être dévoilée. Deux gardes du corps de Postal nous rejoignirent au dernier moment quand ils comprirent ce qui arrivait. Ils nous racontèrent comment Pinky, fou furieux, avait vainement tenté de réveiller les coléoptères pour qu'ils nous anéantissent ; comment il avait tout aussi vainement tenté de les obliger à nous empêcher d'entrer ; comment il avait finalement réussi à mettre la main sur un coléoptère suffisamment dégrisé pour actionner les commandes qui avaient éjecté le navire et tout son contenu – Siriens, ordinateur, Pinky et compagnie.

Quinze résistants périrent quand les fusées crachèrent leurs flammes. Somme toute, ce n'était pas cher payé.

Mais comment expliquer aux historiens que les conquérants siriens n'ont pas été défaits par la force de l'humanité mais par ses vices ?

Que puis-je dire au Président ?

Le soleil de l'Orinoco où il a passé l'été l'a bronzé. Il respire la santé. Il s'est lancé dans la reconstruction avec l'énergie d'un Titan. La vie est redevenue presque normale. Et il m'assure que, grâce à ce que nous avons appris en étudiant les réalisations abandonnées par les Siriens, nous n'aurons aucune difficulté à repousser une nouvelle invasion s'ils osent recommencer. Ils ont laissé une centaine de générateurs de bulles et nous savons maintenant comment détruire n'importe quelle bulle. Presque tous les coléoptères survivants ont déjà été liquidés. Le jeune Waldo consacre tout son temps à apprendre à parler à ses compatriotes pour leur annoncer qu'ils ont perdu la guerre.

Naturellement, le Président désire récompenser l'homme qui a rendu tout cela possible – au sacrifice de sa vie, dit-il avec tristesse et orgueil.

Je voudrais pouvoir l'en empêcher mais je ne sais comment. Après tout, si ma médaille d'honneur n'est pas la dernière qui ait été décernée, cela m'est égal.

Mais il m'est intolérable de penser que la suivante sera décernée à Pinky Postal à titre posthume !

Traduit par Michel Deutsch.

Titre original :

The abominable Earthman.

Parution aux U.S.A. :

Galaxy, octobre 1961.

Une histoire dans la série des berserkers.

Que le loup soit détruit !

par FRED SABERHAGEN

Sur la petite planète isolée, un jeune berger gardait son troupeau... Un berserker vint à passer...

La forme sombre, de la taille d'un homme, s'insinua entre les deux feux les moins éclairants du guetteur, se déplaçant en silence, comme dans un rêve. Duncan surveillait, par la force de l'habitude, la direction du vent, malgré sa fatigue et les pensées moroses sur la vie qui viennent à l'esprit quand on atteint l'âge de seize printemps.

Duncan leva sa lance en hurlant et chargea le loup. Pendant un instant, des prunelles flamboyantes se fixèrent sur lui avec calme, apparemment, la bête était encore hors de portée. Puis le loup s'éloigna, parut quémander quelque chose d'une voix caverneuse et disparut dans les ténèbres, au-delà des feux.

Duncan s'arrêta, haletant, et poussa un soupir de soulagement. Le loup l'aurait probablement tué si la lumière du feu ne l'avait tenu en respect.

Les yeux des moutons, une centaine de points brillants dans la masse agglutinée du troupeau, étaient fixés sur Duncan. Deux d'entre eux bêlaient doucement.

Il marcha autour du troupeau.

Il n'avait pas sommeil et les pensées se bousculaient dans sa tête. Les légendes racontaient que les hommes de l'antique planète Terre avaient des bêtes appelées chiens qui gardaient les moutons. Si c'était vrai, certains pourraient penser que les hommes avaient été bien sots d'abandonner la planète Terre.

Mais de telles pensées étaient irrévérencieuses et la situation de Duncan nécessitait une prière. Le loup venait rôder maintenant chaque nuit et ce n'est que trop souvent qu'il tuait un mouton.

Duncan leva les yeux vers le ciel nocturne. « Envoyez-moi un signe, dieux des étoiles, » pria-t-il, machinalement. Mais le firmament était calme. Seules les puissantes lucioles du ciel traçaient leur route régulière à l'est, avant de disparaître à l'horizon. Les étoiles témoignaient que les trois quarts de la nuit s'étaient écoulés. Les légendes prétendaient que la planète Terre se trouvait parmi ces étoiles, mais les jeunes prêtres admettaient qu'une telle affirmation ne devait être considérée que comme symbolique.

Malgré la proximité du loup, d'autres préoccupations assaillirent de nouveau l'esprit du jeune homme. Depuis deux ans déjà, Duncan ne cessait de prier, dans l'espoir de connaître son expérience mystique, de voir le signe que fait un dieu pour marquer l'avenir de tout adolescent.

D'après les confidences murmurées de temps en temps par d'autres jeunes gens, il savait que bon nombre d'entre eux falsifiaient leurs signes. Cela se comprenait pour des bergers de bas étage ou même des chasseurs. Mais comment un homme sans grande hauteur de vues pouvait-il être plus qu'un

gardien de troupeau ? Ah ! devenir prêtre, afin d'étudier les traditions qui étaient l'héritage bien conservé de la planète Terre – Duncan était assoiffé de science, de grandeur, de belles choses qu'il ne pouvait nommer.

Il leva de nouveau les yeux et eut le souffle coupé, car il apercevait un grand signe dans le ciel, presque exactement au-dessus de sa tête. C'était une pointe lumineuse éblouissante, à laquelle succéda un petit nuage brillant, qui persista parmi les étoiles. Duncan agrippa sa lance, observa le phénomène un moment, oubliant même ses moutons. Le minuscule nuage se distendit et s'effaça très lentement.

Il y avait maintenant des siècles que les berserkers guerroyaient contre les descendants des hommes de la Terre. Astronefs automatiques abandonnés lors de quelque conflit oublié, ces machines razziaient la galaxie, détruisant sur leur passage toute vie qu'elles découvraient et pouvaient vaincre.

Une de ces machines s'insinua dans un espace interstellaire pour se diriger vers la planète de Duncan, car elle avait été attirée de loin par l'éclatante lumière du soleil autour duquel elle gravitait. La fonction d'un berserker était de tuer la vie. Or, ce soleil et cette planète donnaient signe de vie.

Ce berserker avait les dimensions d'un petit astéroïde, et son pouvoir était immense, mais il savait parfaitement que certaines planètes étaient protégées. Aussi, freinant son élan, il s'approcha en décrivant une courbe prudente.

Il n'y avait aucun vaisseau de guerre dans le proche espace, mais les télescopes du berserker purent repérer les points lumineux des satellites de défense, apparaissant et disparaissant tour à tour dans l'ombre de la planète. Pour obtenir d'autres renseignements, les calculateurs du berserker lâchèrent un missile-espion.

Le missile fit un looping autour de la planète, puis descendit en piqué pour éprouver le réseau défensif. Très bas dans la zone nocturne de la planète, il se désagrégea soudain en un petit nuage brillant.

Pourtant, les satellites défensifs ne constituaient pas un véritable obstacle pour un berserker. Il était capable de les gober comme des mouches selon son bon plaisir s'il s'en approchait, bien qu'ils fussent capables d'arrêter des missiles à longue portée tirés contre la planète. C'étaient les armes secrètes dont la planète pouvait disposer, les armes cachées dans des souterrains, qui retenaient le berserker de se ruer pour le massacre.

D'autre part, il semblait étrange que cette planète protégée n'eût pas de cités dont les lumières auraient vrillé la zone nocturne et que nul signal radio ne fût émis par elle dans l'espace.

Avec une prudence machinale, le berserker se dirigea vers le secteur où le missile-espion avait opéré sa reconnaissance.

Le matin venu, Duncan compta et recompta ses moutons, en se renfrognant d'avance. Au bout de longues recherches, il trouva celui qui

manquait. Il était à moitié dévoré. Finalement, le loup n'était pas reparti sur sa faim. C'était maintenant le quatrième mouton perdu en dix jours.

Duncan essaya de se persuader que la mort des moutons n'avait plus d'importance pour lui, car le signe dont il avait été gratifié au cours de la nuit précédente allait lui assurer une vie consacrée à des grandes actions et à de nobles causes. Mais les moutons avaient encore de l'importance et pas seulement parce que leurs propriétaires seraient furieux.

Il cessa de fixer d'un air maussade les restes de l'animal et, relevant la tête, aperçut un prêtre en robe brune, monté sur un baudet, qui arrivait du village du temple et gravissait la longue pente herbeuse de la vallée où paissaient les bêtes. Il devait aller prier dans une des cavernes au pied de la montagne qui dominait la vallée.

À la vue de Duncan, qui le saluait de loin – car il ne pouvait quitter son troupeau pour s'éloigner vers le prêtre – l'homme au baudet changea de direction et s'approcha. Duncan vint à sa rencontre.

— « Que la planète Terre te bénisse, » dit le prêtre d'un ton bref, quand il fut tout près. C'était un homme replet, qui parut content de descendre de sa monture et de s'étirer, en bombant le torse et en bougonnant.

Il sourit devant la mine hésitante de Duncan. « Es-tu très seul ici, mon fils ? »

— « Oui, mon père. Mais... j'ai eu cette nuit un signe. J'en désirais un depuis deux ans et il est venu justement la nuit dernière. »

— « En vérité ? Voilà une bonne nouvelle. » Le prêtre jeta un coup d'œil sur la montagne et sur le soleil, comme pour calculer le temps dont il disposait. Mais il dit sans impatience : « Raconte-moi ton histoire, si tu le désires. »

Quand il apprit que l'éclair dans le ciel était le signe de Duncan, le prêtre fronça les sourcils.

Puis il parut réprimer un sourire. « Mon fils, cette lueur a été vue par beaucoup de gens. Aujourd'hui les doyens d'une douzaine de villages, de la plus grande partie de la tribu, sont venus au village du temple. Chacun d'eux a aperçu quelque chose de différent dans cet éclair du ciel et c'est à cause de cela que je vais maintenant prier dans une caverne. »

Le prêtre remonta en selle, mais, ayant regardé de nouveau Duncan, il lui dit avant de partir : « Pourtant, je ne fus pas un des élus qui virent le signe des dieux du ciel ; et toi tu fus l'un d'eux. Cela peut être un signe pour toi comme pour les autres, aussi ne sois pas déçu qu'il ne soit pas apparu uniquement pour toi. Remplis fidèlement ton devoir et d'autres signes apparaîtront. » Sur ces mots, il tourna bride.

Se sentant tout petit, Duncan revint à pas lents vers son troupeau. Comment avait-il pu imaginer qu'une lueur visible pour la moitié du monde n'était destinée qu'à un seul berger ? Maintenant son signe avait disparu, mais son loup demeurait.

Il aperçut dans l'après-midi une autre silhouette humaine, qui arrivait du

village de Colleen, marchant tout droit vers son troupeau. Duncan rajusta la ceinture de sa tunique de laine et se peigna les cheveux avec les doigts, pour enlever des brins d'herbe. Il se tâta le menton, dans l'espoir que sa barbe commençait vraiment à pousser.

Elle était encore à une demi-lieue de distance quand il fut certain que c'était Colleen qui venait lui rendre visite. Il s'efforça de paraître calme et fit semblant de ne la remarquer que lorsqu'elle apparut en haut d'une colline, à portée de la voix. Sa chevelure brune et sa robe flottaient au vent.

— « Salut, Colleen. »

— « Salut, Duncan le Pâtre. Mon père m'envoie prendre des nouvelles de ses moutons. »

Il parcourut le troupeau d'un regard anxieux, repérant certaines bêtes. « Que les dieux de la terre et du ciel soient loués... Les moutons de ton père vont bien. »

Elle vint plus près de lui. « Voici quelques gâteaux. Les autres moutons ne vont donc pas bien ? »

Ah ! comme elle était belle ! Mais elle n'appartiendrait jamais à un simple berger.

— « La nuit dernière, le loup a de nouveau tué, » fit Duncan en gesticulant. « Je ne cesse de guetter, j'allume des feux. J'ai une lance et un gourdin et je me rue sur lui quand il vient, je le repousse. Mais, tôt ou tard, il vient prendre le troupeau à revers ou bien un mouton s'éloigne imprudemment. »

— « Un autre homme devrait venir du village, » répondit-elle. « Même un jeune garçon serait utile. Avec un grand loup malin, n'importe quel berger peut avoir besoin d'aide. »

Il opina d'un signe de tête, assez content qu'elle insinuât qu'il était déjà un adulte. Mais il avait de trop gros ennuis pour que cela suffise à le consoler. « As-tu vu l'éclair dans le ciel, la nuit dernière ? » demanda-t-il, se souvenant avec amertume de sa joie quand il avait cru que le signe lui était destiné.

— « Non, je ne l'ai pas vu, mais tout le village en parle. Je leur raconterai l'histoire du loup, mais il est peu probable qu'un homme vienne t'aider avant un jour ou deux. Ils sont tous en train de danser et de bavarder, en ne pensant à rien d'autre qu'à cette lueur du ciel. » Elle leva soudain un regard perplexe par-dessus l'épaule de Duncan. « Regarde. »

C'était le prêtre qui passait en coup de vent à une demi-lieue de là, descendant des cavernes dans la vallée. Il s'efforçait de faire galoper sa monture vers le village du temple.

— « Peut-être a-t-il rencontré ton loup, » suggéra Colleen.

— « Il ne se retourne pas. Peut-être a-t-il reçu dans les cavernes un signe important des dieux de la terre. »

Ils bavardèrent encore un moment, assis dans l'herbe, pendant qu'il mangeait les gâteaux qu'elle lui avait apportés.

— « Je dois partir ! » Elle se leva d'un bond. Le soleil était déjà bas et ni

l'un ni l'autre ne s'en étaient rendus compte.

— « Oui, hâte-toi ! Quand vient la nuit, le loup peut être n'importe où dans la plaine. »

En suivant des yeux son départ précipité, Duncan sentait instinctivement la présence du loup aux alentours. Peut-être le savait-elle, car, parvenue en haut de la colline, elle se retourna pour lui jeter un étrange regard. Puis elle disparut.

Au flanc de la colline, où il ramassait du bois mort pour les feux de la nuit, Duncan s'arrêta un moment, afin de contempler le coucher du soleil.

— « Dieux du ciel, aidez-moi, » pria-t-il. « Quant à vous, dieux de la terre, ce sombre loup devrait être sous votre domination. Si vous ne voulez pas m'accorder un signe, du moins aidez-moi à maîtriser le loup. » Il s'inclina, par la force de l'habitude, et colla son oreille contre un rocher. Chaque jour il invoquait un dieu pour recevoir un signe, mais jamais...

Il entendit une voix. Il s'accroupit sur place, écoutant le rocher, n'en pouvant croire ses sens. Il entendait sûrement quelque chute d'eau ou un galop de bétail, quelque part dans les parages. Mais non, c'était vraiment une voix, grondant et criant dans quelque gouffre profond. Il n'arrivait pas à distinguer les mots, mais c'était une véritable voix divine s'élevant des entrailles de la terre.

Il se redressa, les larmes aux yeux, oubliant même ses moutons sur le moment. Ce signe merveilleux n'était pas pour la moitié du monde, il était pour lui ! Et dire qu'il avait douté qu'il vînt jamais.

Il était de toute importance qu'il entendît ce qui se disait. Il se pencha de nouveau, écouta. La voix étouffée ne cessait de parler, mais il ne pouvait la comprendre. Il remonta la colline de quelques pas, en courant, et appliqua son oreille contre un autre rocher qui sortait de terre. Oui, la voix était plus distincte ici ; il arrivait parfois à distinguer un mot. « Donnez, » disait la voix. Un murmure, un murmure. « Défendez, » croyait-il l'entendre dire. Même les mots qu'il reconnaissait étaient prononcés avec d'étranges accents.

Il constata que la nuit tombait et se releva, en proie à une terrible indécision. Il était encore responsable du troupeau et il fallait qu'il allume les feux de surveillance, oui, il le fallait, sans quoi les moutons seraient égorgés. Mais en même temps il devait écouter cette voix.

Une silhouette se dirigea vers lui dans le crépuscule et il empoigna son gourdin... quand il se rendit compte que c'était Colleen.

Elle paraissait effrayée. Elle murmura : « Le soleil s'est couché alors j'ai eu peur de l'obscurité. J'avais moins de chemin à faire pour revenir vers toi que pour aller au village. »

Maintenant le berserker avançait vers la zone nocturne de la planète, rapidement, mais toujours avec prudence. Il avait fouillé dans ses souvenirs de milliers d'années de guerre contre un millier de formes de vie différentes et s'était rappelé une autre planète pareille à celle-ci, avec des satellites

défensifs, mais sans cités ni radios. Ceux qui avaient fortifié cette planète s'étaient battus entre eux, s'affaiblissant au point de ne plus pouvoir assurer leur défense, oubliant même l'existence de leurs armes à l'échelle planétaire.

La vie pouvait être ici une simulation, destinée à attirer le berserker à portée des engins de la planète. C'est pourquoi la machine envoya en avant ses éclaireurs mécaniques, afin de faire une brèche dans le réseau des satellites et de survoler le sol, en faisant leur œuvre de mort, jusqu'à provoquer la réaction maximale de la planète.

Les feux étaient allumés et Colleen, la lance au poing, surveillait les moutons. Qu'il y ait un loup ou pas, Duncan devait s'attacher à son signe. Il se fraya un chemin sur le flanc obscur de la colline, prêtant l'oreille à chaque rocher. Et la voix du dieu de la terre devenait de plus en plus forte.

Duncan avait en tête l'idée que Colleen s'était arrangée pour être forcée de passer la nuit avec lui, afin de l'aider à défendre les moutons, et il éprouvait pour elle infiniment de reconnaissance et d'amour. Néanmoins, même sa présence était passée maintenant à l'arrière-plan de ses préoccupations. C'est la voix qui comptait avant tout.

Il retint son souffle pour mieux écouter. À présent, il pouvait entendre la voix sans se pencher. Là, devant lui, au pied d'une falaise, il y avait des quartiers de roches, basculés par des avalanches. Parmi eux pouvait se trouver une caverne.

Il atteignit ces blocs et entendit la voix gronder parmi eux. « Attaque en cours. Demande réponse humaine. Ordre numéro un demandé. Ici commandement de la défense. Attaque en cours... »

Et cela continuait ainsi de suite. Duncan comprenait une partie de ces mots. Attaque, demande réponse humaine. Ordre numéro un demandé – cela devait signifier qu'un souhait pouvait être accordé, comme dans les légendes. Plus jamais Duncan ne se gausserait des légendes, en se croyant malin. Il ne s'agissait pas d'un tour que lui auraient joué d'autres jeunes gens, personne n'aurait pu se cacher dans une caverne et clamer sans arrêt d'une telle voix.

Nul autre qu'un prêtre n'avait le droit d'entrer dans une caverne, mais il était probable que même les prêtres n'avaient pas connaissance de celle-ci. Elle appartenait à Duncan, car c'était son signe qui l'avait conduit là. Il avait été gratifié d'un signe formidable.

Plus impressionné qu'effrayé, il glissa parmi les quartiers de roches, se fraya un chemin vers le bas, sentant du roc, de la terre et enfin du métal sous les pieds. Il sauta dans une basse caverne métallique. Elle était conforme aux cavernes des dieux dont il avait entendu la description, très longue, lisse, ronde et régulière, sauf à l'endroit où elle avait été tordue et défoncée par la chute des rochers. Sur les côtés arrondis de la caverne il y avait des parties flamboyantes, comme des yeux d'animaux géants, produisant assez de lumière pour y voir clair.

Et c'est là que la clameur était la plus forte. Duncan s'y dirigea.

Nous avons atteint la surface, annonçaient par radio les éclaireurs au berserker, dans leur langage électronique aux symboles dénués de passion. Ici une vie intelligente existe dans des villages de type terrestre. Jusqu'à présent, nous avons tué huit cent trente-neuf unités vivantes. Nous n'avons essuyé aucune riposte d'engins dangereux.

Le berserker attendit un petit moment, pour laisser monter le chiffre des pertes d'unités-vivantes. Quand il s'avéra que la planète n'était pas piégée, le berserker s'en approcha à faible portée et se mit à balayer sur son passage les derniers satellites défensifs.

— « Me voici. » Duncan tomba à genoux devant l'objet de métal qui grondait. Devant la forme divine, gisaient des baguettes tressées et des coquilles d'œuf si anciennes qu'elles tombaient en poussière. Jadis des prêtres étaient venus faire ici des sacrifices et puis ils avaient oublié ce dieu.

— « Me voici, » répéta Duncan, d'une voix plus forte.

Le dieu prit garde à lui, car l'assourdissante clameur cessa.

— « Accuse réception réponse, commande de défense alternée 9.864, » fit le dieu. « Défenses planétaires maintenant sous le contrôle du poste 9.864. »

Comment attendre d'un dieu qu'il parle plus clairement ?

Au bout d'un court silence, le dieu reprit : « Demande ordre numéro un. »

Cela semblait compréhensible, mais, pour s'en assurer, Duncan demanda : « Tu m'accorderas un souhait, tout-puissant ? »

— « Attends vos ordres. Urgence. Satellites de défense détruits à quatre-vingt-dix pour cent. Ripostes arme planétaire entièrement programmées, demande ordre action accélérée. »

Duncan, toujours agenouillé, ferma les yeux. Un souhait lui serait accordé. Il interpréta les autres mots comme un avertissement d'avoir à choisir son vœu avec soin. S'il le souhaitait, le dieu ferait de lui le plus sage des chefs ou le plus vaillant des guerriers. Le dieu pourrait lui accorder cent ans de vie ou bien une douzaine de jeunes épouses.

Ou bien Colleen.

Mais Colleen était maintenant dans la nuit noire, affrontant le loup. En ce moment même, le loup pouvait rôder dans les parages, juste derrière les cercles des feux, guettant les moutons, épiant la tendre jeune fille. En ce moment même, Colleen pouvait hurler...

Duncan eut le cœur gros, car il comprit que le loup l'avait vaincu, en gâtant cet instant dont dépendait le reste de sa vie. Et s'il pouvait s'astreindre à oublier les moutons, il lui était impossible de vouloir oublier Colleen.

— « Détruis le loup ! Tue-le ! » fit-il d'une voix étranglée.

— « Vocabulaire loup à expliquer. »

— « Le tueur ! Qu'on détruise le tueur ! C'est le seul vœu que je puisse faire ! » Il ne put supporter davantage la présence du dieu et se sauva de la caverne, en pleurant sur sa vie brisée. Il courut à la recherche de Colleen.

Contre-ordre, cria la voix électronique du berserker. Piège tendu. Contre-ordre. Ayant capté le message, sa nuée d'appareils éclaireurs, cessant de ravager la planète, décrivit des trajectoires pour rejoindre là-haut la grande machine-mère. Trop lentement. Ils se noyèrent dans des feux d'artifice de gaz incandescent.

Le berserker ne les avait pas attendus. Il plongeait dans l'hyper-espace, sachant que les engins de la planète allaient tirer sur lui. Il ne gaspillait plus maintenant ses circuits pour calculer pourquoi tant de vies avaient été sacrifiées afin de lui tendre un piège. Il aperçut de nouveaux champs de force projetés devant lui pour l'emmurer. Il n'y avait pas d'issue.

Le ciel entier était en flammes, les arêtes des collines frémissaient et, au-dessus de la vallée, le sommet de la montagne fut arraché, tandis qu'un énorme rayon, presque invisible, en jaillissait vers l'infini du ciel.

Duncan aperçut Colleen, recroquevillée sur le terrain découvert et qui l'appelait à grands cris, mais le tonnerre souterrain couvrait sa voix. Les moutons couraient et sautaient, bêlant sous le ciel redoutable. Duncan vit le sombre loup, qui tournait en rond parmi eux, trop affolé pour les attaquer. Le berger ramassa son bâton et courut vers le carnassier, en titubant sur la terre qui tremblait.

Il rattrapa le loup qui tournoyait sans l'apercevoir. Il vit le ciel se refléter dans les prunelles fauves, quand ils furent face à face, et il abattit son gourdin juste au moment où la bête se ramassait pour sauter sur lui.

Il l'assomma. Puis, pour plus de sûreté, il frappa encore et encore.

Tout à coup, il y eut un soleil mouvant dans le ciel, un merveilleux soleil qui, en une minute, vira du bleu pâle au rouge et s'éparpilla pour se fondre dans le flamboiement général. Alors la terre s'apaisa enfin.

Duncan marcha, l'air hébété, jusqu'à ce qu'il aperçût Colleen qui essayait de rassembler les moutons. Alors il lui fit signe et courut la rejoindre pour l'aider. Le loup était mort et il avait une merveilleuse histoire de miracle à raconter. Les dieux ne l'avaient pas tué. Tandis qu'il courait, ses pieds martelaient un sol dont la stabilité semblait permanente.

Traduit par Paul Alpérine.

Titre original :

Sign of the wolf.

par A.E. VAN VOGT

L'ennemi était incroyablement puissant et un seul homme pouvait sauver l'humanité...

La pancarte fixée sur la porte scintillait doucement. Elle portait ces mots :

RICHARD CARR

Psychologue

Station lunaire

À l'intérieur du bureau, Carr, un jeune homme dodu, posté devant l'une des deux fenêtres de son saint des saints, examinait à la jumelle le quatrième niveau. Un micro attaché par un cordon noir pendait à son cou. Un flot régulier de paroles tombait de ses lèvres : «...maintenant, il pense à un problème technique. Il désire y réfléchir. Mais il se contente de dire à la femme : « Dépêchons-nous ! » Curieux... Pour une raison qui m'échappe, elle veut s'en aller, elle aussi. Mais elle ne peut pas laisser son compagnon s'en tirer à si bon compte. Elle lui dit donc : « Marchons un peu et parlons de l'avenir. » Il répond : « L'avenir... je ne m'en vois pas beaucoup... »

Carr s'interrompt. « Cette conversation devient maintenant très personnelle, mon colonel. Passons à quelqu'un d'autre. »

Le colonel Wentworth, debout devant l'autre fenêtre, demanda :

— « Avez-vous une idée de la langue qu'ils emploient ? »

— « Pas de façon précise. C'est une langue slave. Une langue d'Europe orientale. La façon dont leurs traits bougent quand ils parlent me rappelle... oui... cela me rappelle le polonais. »

Wentworth tendit le bras et coupa le magnétophone équipé d'un preneur de son spécial qui avait enregistré la conversation du couple.

Le colonel avait trente-huit ans ; il mesurait un mètre quatre-vingts et était d'une sveltesse trompeuse ; ses yeux gris avaient un regard tranquille qui dissimulait en partie une intelligence toujours en alerte. Bien qu'il fût depuis huit ans attaché au service de sécurité de la station lunaire, il n'avait rien perdu

de sa raideur britannique. Le psychologue américain était arrivé depuis peu sur la Lune et les deux hommes ne s'étaient encore jamais rencontrés.

Wentworth saisit le viseur pour examiner l'homme et la femme. Il savait, ce que Carr ignorait apparemment, que leur activité était probablement quelque peu entachée d'illégalité aux yeux des autorités de la cité lunaire où se coudoyaient tant d'étrangers qui y avaient accès en vertu des accords internationaux – accords qui n'autorisaient d'ailleurs personne à épier les pensées des gens en déchiffrant leurs expressions faciales.

Néanmoins, prenant soin de se tourner légèrement – à ce stade il préférerait que Carr ne déchiffrât point certaines de ses pensées – Wentworth se contenta de dire sans se compromettre :

— « Cela fait dix minutes que nous nous livrons à cet exercice. Essayons donc encore quelqu'un. Tenez... Vous voyez ce petit bonhomme. »

Carr ne répondit pas tout de suite. Il regardait quelque chose d'un air profondément absorbé. Soudain, il s'exclama avec stupéfaction :

— « Ce type, mon colonel !... En bas ! Le grand maigre avec le turban... *Ce n'est pas un être humain !* »

Wentworth fut pris par surprise.

— « Qu'est-ce que vous racontez ? »

Il empoigna ses propres jumelles tandis que Carr continuait d'une voix stridente : « Oh ! Seigneur. Il se rend compte que je le scrute. Il va me tuer ! Attention ! »

Instinctivement, Wentworth recula et se jeta à plat ventre. Dans la fraction de seconde qui suivit, un éclair jaillit, plus brillant que le jour, et il y eut un fracas de verre brisé, puis une pluie de plâtras.

Le silence revint.

Wentworth s'était vaguement rendu compte que Carr s'était laissé tomber à terre, lui aussi. Présument que le psychologue était sain et sauf, il ne perdit pas de temps. Il se traîna à genoux jusqu'au bureau, s'empara du téléphone. Quelques instants plus tard, il déclenchait l'alerte générale.

Le docteur Boris Denovitch, récemment nommé chef de la section psychiatrique, écoutait en fronçant légèrement les sourcils le récit que lui restituait la machine à traduire. Un récit qu'il avait eu tôt fait de juger invraisemblable.

Il ajusta son minuscule écouteur et lança en russe dans le micro de traduction, interrompant le colonel Wentworth :

— « Chercheriez-vous à me raconter que ce jeune Américain prétend lire les pensées des gens sur leurs visages ? C'est certainement à la télépathie que vous songez, mon colonel ! »

Wentworth considéra d'un air méditatif son interlocuteur, un homme entre deux âges à l'expression intense. Il savait quelque chose que Carr et Denovitch ignoraient tous les deux. La réaction du premier avait répondu à son attente. Mais Wentworth devait avoir une certitude.

— « Avez-vous déjà vérifié ? » poursuivait Denovitch. « Les langues et tout le reste ? »

Le colonel avait jugé que cette vérification était d'une importance capitale et il avait sacrifié vingt minutes d'un temps précieux, enfermé dans le bureau de traduction.

— « Les langues parlées par les diverses personnes qui ont servi de cobayes étaient le polonais, l'allemand, le grec et le japonais. »

— « Et les propos que leur prête Carr correspondent-ils aux traductions ? »

— « Pas mot pour mot mais il est indiscutable que le sens y est. »

Le visage effilé du psychiatre parut s'amincir encore. Pour lui, il ne faisait pas de doute que l'officier de sécurité avait été victime d'un coup monté par le psychologue américain. Comment ? Pourquoi ? Pour l'instant, la réponse à ces questions pouvait attendre.

— « Il serait préférable que vous écoutiez la fin de l'enregistrement, » reprit le colonel Wentworth.

— « Ce n'est pas nécessaire, » répliqua patiemment Denovitch. « Je présume que l'Américain a réussi son coup. » Son front se plissa. « J'espère que ce n'est pas simplement un spécialiste de la lecture sur les lèvres doublé d'un linguiste, mon colonel. »

L'officier de sécurité se tourna vers la secrétaire. « Déroulez la bande jusqu'au repère. » À nouveau, il fit face à Denovitch. « Il faut que vous entendiez ceci, docteur. »

La première voix était celle de Wentworth suggérant à Carr de sonder un autre couple. Il y eut une pause. Puis l'Américain prononça les mots stupéfiants qui, un peu plus tôt, avaient galvanisé le colonel.

Denovitch se raidit brusquement sur son siège quand le fracas de l'explosion et le bruit du verre brisé tombèrent du haut-parleur. Il se rendit vaguement compte que l'officier de sécurité arrêta l'appareil et il s'entendit demander d'un ton aigu : « Qu'est-ce que c'était ? Que s'est-il passé ? »

Quand Wentworth le lui eut expliqué, il avait recouvré son sang-froid. « C'est un canular ! » s'écria-t-il. Et il enchaîna : « Avez-vous regardé par la fenêtre ? Qu'avez-vous vu ? »

— « J'ai été pris de court, » avoua Wentworth. « Je me suis jeté à plat ventre. Quand la poussière des plâtras fut retombée, il s'était peut-être écoulé deux ou trois minutes. »

— « Vous n'avez donc vu aucun personnage grand et maigre qui n'était pas humain ? » fit Denovitch, sarcastique.

Wentworth reconnut que, lorsqu'il était revenu à la fenêtre, il n'avait aperçu personne répondant à ce signalement sur les niveaux inférieurs.

Le psychiatre soviétique s'enfonça dans son fauteuil, s'efforçant de se calmer. Il éprouvait un désagréable sentiment d'hyper-stimulation. Il y avait longtemps qu'il ne s'était trouvé aussi près de la colère. Sa hargne était exclusivement dirigée contre le Dr. Richard Carr, le psychologue américain.

Néanmoins, il se maîtrisa rapidement et dit : « Pourquoi ne pas simplement le laisser expérimenter cette prétendue faculté ? Je lui fournirai le matériel nécessaire. Cela me permettra de savoir à quoi m'en tenir et lui donnera en même temps une chance de prouver sa bonne foi. Nous aurons ainsi un point de départ. » Un sourire sinistre étira ses lèvres minces. « Je serais heureux qu'il ait l'occasion de lire mes propres pensées sur mon visage. »

Denovitch était apparemment tout à fait satisfait de sa proposition et il semblait ne pas comprendre que cette affaire était beaucoup plus urgente aux yeux de Wentworth. L'officier de sécurité se mordit les lèvres. « Je vais chercher le docteur Carr, » dit-il enfin. « Nous parlerons de cela ensemble. »

Wentworth alla attendre Carr à la sortie de l'ascenseur. Il tournait le dos à la porte de la cabine quand le psychologue l'ouvrit. Il se contenta de lui adresser un bref signe de tête par-dessus son épaule en réponse à son salut et murmura : « Par ici, docteur. »

En regagnant le bureau du psychiatre russe, il s'arrangea pour précéder Carr de quelques centimètres et prit soin de tordre légèrement le cou.

Dès que les deux hommes furent entrés, Denovitch se précipita sur eux, l'écouteur logé dans le tuyau de l'oreille et le micro de traduction agrafé à son revers.

Sur Terre il avait mis au point une technique pour recevoir les gens qu'il ne tenait pas à fréquenter, technique qui consistait à les empêcher de s'immobiliser et à prendre congé d'eux sans cérémonie, de préférence à proximité d'une porte.

La vue de l'Américain grassouillet qui respirait la santé, la douceur de la main dodue mollement abandonnée qu'étreignirent ses doigts musclés ne le poussèrent nullement à modifier sa ligne de conduite. « Par ici, » dit-il en désignant le hall.

Carr ne bougea pas. Un léger sourire de tolérance jouait sur ses lèvres. Denovitch, qui avait ouvert la porte et la maintenait entrebâillée, se retourna.

— « Il faudra que nous nous entendions mieux que cela, docteur, » murmura l'Américain.

— « J'avais oublié, » répliqua Denovitch avec un cynisme soudain. « Vous lisez sur les visages. Que voyez-vous sur le mien ? »

— « Voulez-vous vraiment que je le dise tout haut, docteur ? » fit Carr, toujours souriant.

Le psychiatre avait le sentiment qu'il se contrôlait totalement. « Je serais heureux qu'on en finisse avec cette plaisanterie, » dit-il avec jovialité.

À ce moment, Wentworth, qui rongait son frein, décida d'intervenir et il expliqua avec fermeté que la faculté de Carr pouvait être testée sur le plan pratique aussi bien que sur le plan sentimental. « Donc, si vous voulez bien m'accompagner tous les deux jusqu'au port de débarquement... » acheva-t-il.

Le colonel qui, tout en parlant, continuait de se détourner légèrement, prit conscience que le psychologue braquait soudain les yeux sur lui.

— « Jusqu'à présent, » dit l'Américain d'une voix lente, « j'ai respecté ce que je croyais être votre désir de garder secrètes vos pensées intimes. Mais une ou deux choses ont fugitivement transparu à travers la raideur toute britannique de vos joues et, malgré votre attitude évasive, je détecte des pensées qui me concernent. Vous avez des informations sur mon don. Vous... » Il s'interrompit, le sourcil froncé, et reprit sur un ton de défi : « Ce que je fais n'est pas nouveau pour vous ! Quelqu'un d'autre l'a déjà fait avant moi. »

— « C'est à peu près cela, » répondit diplomatiquement Wentworth en évitant toujours de regarder l'Américain en face. « Je vous raconterai tout à l'un comme à l'autre le plus tôt possible. Mais pour le moment, nous avons du travail. Sommes-nous d'accord ? »

Quand il sortit du bureau, marchant en tête du groupe, Wentworth était plus que jamais convaincu qu'il était encore possible d'utiliser le talent de Carr dans le cadre du problème posé par la présence de l'extraterrestre. Mais c'était une course contre la montre s'il voulait profiter de cette faculté miraculeuse.

Dès le début de la mise en service de la station lunaire, quelques personnes avaient subitement acquis de remarquables facultés de perception extra-sensorielle ou parapsychologique. Cela, ni Carr ni Denovitch ne le savaient. Ces facultés étaient différentes pour chaque personne, Quand elles se manifestaient, elles semblaient invariablement exprimer un centre d'intérêt préexistant chez le sujet, mais intensifié et devenu parfait. Cependant, cette aptitude paraissait souvent si naturelle à celui qui la possédait qu'il ne la signalait pas immédiatement ou même, elle n'offrait rien d'insolite à ses yeux.

Le premier stade durait deux jours. Ce laps de temps écoulé, le don s'étiolait vite et disparaissait totalement pendant plusieurs heures. L'intéressé oubliait la faculté qui avait été sienne.

Puis son pouvoir lui revenait brutalement mais, cette fois, sous une forme magnifiée. C'était alors quelque chose de fantastique, une version extrêmement puissante mais différente du talent originel.

Wentworth avait un jour décrit le processus en ces termes : « De même qu'un animal dans les affres de l'agonie déploie pendant une infime fraction de temps l'effort le plus herculéen de toute sa vie, le sujet voit sa faculté extrasensorielle élevée à la puissance *n*. En fait, nous avons peut-être en quelques heures un aperçu de quelque pouvoir inimaginable que l'homme acquerra dans un lointain avenir au terme d'une longue évolution. »

Le dénouement survenait alors avec rapidité. Au bout de quelques brèves heures, le talent déformé dépérissait à son tour et c'était la fin. Il ne réapparaissait jamais plus.

Carr était arrivé sur la Lune quarante-huit heures plus tôt à peu près et c'était bien cela qui tracassait Wentworth. Il se doutait que le psychologue lisait les pensées sur le visage des gens depuis qu'il avait débarqué. Par conséquent, la période des deux jours pouvait se terminer d'un instant à l'autre... Il n'y avait pas de temps à perdre ! Maintenant que l'on en avait fini

avec les préliminaires, chaque minute comptait ! Il ne fallait pas semer la confusion dans l'esprit de Carr et distraire son attention en lui permettant de découvrir brutalement la vérité. Donc, ne jamais le regarder en face. L'empêcher de lire ses pensées !

3

Les trois hommes gagnèrent la gare desservant la station et ils ne tardèrent pas à arriver au port souterrain installé sous le spatiodrome. Au moment où ils sortaient de la petite cabine monorail, un homme portant l'uniforme d'officier du port surgit d'une porte et s'avança à leur rencontre.

Wentworth le reconnut et le salua d'un signe de tête. C'était un des anciens de la base lunaire. L'homme agita le bras et poursuivit son chemin. Wentworth indiqua d'un geste à ses compagnons la porte par où était arrivé l'officier. Denovitch obéit aussitôt à l'ordre muet. Carr fit quelques pas, puis il s'arrêta et regarda derrière lui.

— « Puis-je parler à cet officier, mon colonel ? » demanda-t-il.

— « Lequel ? » Wentworth avait déjà oublié cette rencontre.

— « L'officier du port qui vient de nous croiser. »

— « Peterson ? Bien sûr ! Eh ! Pete ! »

Mais Carr s'était déjà élancé au pas de course. Lorsque Denovitch, pris d'un soupçon, fit demi-tour, Carr et Peterson avaient déjà engagé la conversation. L'homme en uniforme fit deux fois oui de la tête et, soudain, éclata d'un rire hystérique.

Quelques personnes qui sortaient de la bagagerie s'arrêtèrent, surprises, et regardèrent les deux hommes.

Denovitch éberlué vit Peterson éclater en sanglots. Le Russe, devinant la tension qui habitait le frêle officier de port, s'approcha des deux hommes. Il eut vaguement conscience que Wentworth le rejoignait.

Peterson braillait et essayait en même temps de se maîtriser.

— « Qu'avez-vous dit ? » sanglotait-il. « Je n'ai pas compris... Mais qu'est-ce qui m'est arrivé ? Je n'ai jamais fait une chose pareille ! »

Il avala péniblement sa salive, fit un effort considérable pour se ressaisir... et piqua instantanément une crise de colère.

— « Qu'est-ce que vous m'avez fait ? » mugit-il.

— « Hier après-midi, un individu est arrivé et il a pris le contrôle de votre esprit. Dites-nous ce qui s'est passé. »

Peterson parut oublier sa fureur. « Oh ! vous voulez parler des nègres ? Il y en avait trois. L'un d'eux m'a paru bizarre – il avait les joues caves, vous comprenez – et je lui ai demandé d'ôter son turban. »

Il se tut, battit des paupières et contempla Carr, la mâchoire pendante, si

médusé qu'il avait presque l'air stupide.

Le psychologue le pressa :

— « Qu'avez-vous fait ? »

— « Eh bien, je... » Les yeux de Peterson s'écaraillèrent. « Il y a eu un rayon de lumière. Cela venait de la chose qu'il y avait sur son... »

Il s'arrêta à nouveau, le visage inexpressif. Puis il reprit : « De quoi suis-je en train de parler ? Ce n'est pas possible ! Je rêve ! »

Denovitch s'avança. Maintenant, son siège était fait. Il avait été témoin – c'était du moins son impression – d'un exercice d'induction hypnotique d'une rapidité sans précédent.

— « Éloignez-vous de cet homme, docteur Carr, » lança-t-il d'une voix basse et rageuse.

Carr, étonné, se retourna à moitié. Denovitch sentit presque le regard de l'Américain le scruter.

— « Oh ! » fit le psychologue, qui ajouta avec fermeté : « Je vous demande un instant, docteur. »

Il fit face à l'officier. « Rentrez chez vous et couchez-vous. Si vous ne vous sentez pas mieux dans une heure, venez me voir. Je serai dans mon bureau. » Il tendit une carte à Peterson et murmura à l'adresse de Wentworth : « Je crois qu'il serait préférable d'avoir un entretien avec le directeur du port. »

Le directeur du port était autrement plus corpulent que Carr. C'était un Italien jovial, actif et émotif. Il avait nom Carlo Pontine. Sans se soucier du traducteur de Denovitch, il parla dans son micro de traduction individuel.

— « Vos trois Africains étaient en provenance du Vastuland. » Il leva les bras dans un geste d'impuissance. « Vous n'allez pas avoir la tâche facile, messieurs. »

Wentworth, qui avait mobilisé le contingent noir du personnel de la Sécurité, comprenait ce qu'il voulait dire. L'extraterrestre avait fait preuve d'une grande astuce – ou avait eu beaucoup de chance – en prenant l'aspect d'un nègre car, en principe, la tension interraciale le protégerait. Son ultime espoir était que la faculté de Carr lui permettrait de surmonter ce genre d'obstacle.

Pontine avait les photos des trois Vastulanders. Et il n'y avait pas d'erreur possible : l'un des membres du trio était un noir efflanqué coiffé d'un turban de type musulman particulièrement orné. L'étoffe descendait très bas sur le front et le visage n'était que superficiellement humain – c'était manifeste et inquiétant. La projection du cliché agrandi révélait à l'évidence un épiderme écaillé sous le pigment noir.

Wentworth se hâta de taire diffuser la photo sur le circuit de télévision privé du service de Sécurité. Après avoir lancé des instructions laconiques, il appuya sur la touche spéciale de son appareil. L'une après l'autre, les lumières s'éteignirent, à l'exception de deux qui restèrent allumées.

Le colonel imaginait ce qui se passait. Dans tous les secteurs – il y en avait des dizaines – de la vaste station lunaire, des hommes parcouraient les

galeries, jetaient un coup d'œil dans les bureaux, passant au peigne fin le territoire affecté à chacun. Chose plus importante encore : si l'un d'entre eux avait antérieurement vu la personne faisant l'objet d'un avis de recherche, il était actuellement en train de vérifier si elle se trouvait bien là où elle devait être.

Très vite, un vibreur bourdonna et un voyant se ralluma. L'Anglais enfonça le bouton et le visage glabre du jeune Ledoux, de la section française, apparut sur l'écran.

— « Colonel Wentworth ? »

— « Oui. Je vous écoute. »

— « Un appartement a été affecté dans mon secteur à cet homme hier après-midi. Toutefois, il est parti il y a une heure et je ne l'ai pas revu depuis. »

Déjà, un autre voyant scintillait. Nouveau message : « L'homme en question a été aperçu il y a trente-cinq minutes dans le complexe R-1. Il avait l'air pressé. »

Wentworth soupira intérieurement. R-1 était le principal bloc résidentiel réservé aux visiteurs. Il possédait quinze cent quarante-quatre appartements dont, pour le moment, la plupart étaient inoccupés. Mais un architecte débordant d'imagination avait voulu en faire une œuvre futuriste et une commission qui se souciait comme d'une guigne des questions de sécurité avait accordé le permis de construire. R-1, avec ses innombrables couloirs, ses escaliers dérobés, ses patios, ses trente-six restaurants, ses quatre théâtres, ses jardins encaissés, ses recoins pour amoureux et ses véhicules de surface était une véritable ruche comportant des centaines d'issues.

Le complexe résidentiel était la plus sûre des cachettes de la cité lunaire. Il était désastreux que l'étranger l'eût repéré et y eût cherché asile. Tristement, Wentworth appuya sur le contact et décréta l'état d'alarme générale.

Puis il saisit Carr par le bras en détournant toujours son regard, adressa un signe de tête à Denovitch, dit dans un souffle : « Suivez-moi ! » et entraîna ses compagnons vers l'ascenseur.

Son espoir le plus solide résidait en une perquisition rapide où tous les moyens seraient bons. La faculté de Carr, qui était maintenant prouvée, comptait parmi les moyens en question. Si le succès était pensable, c'était parce que la région de la Lune dans laquelle ils se trouvaient tournait le dos au soleil ; en conséquence, le nombre des appartements occupés de R-1 était réduit à trente-huit. Personnellement, Wentworth préférait la nuit lunaire avec sa vue splendide sur la Terre. Mais les touristes n'étaient pas du même avis et, en cet instant décisif, c'était une chance.

Le colonel exposa brièvement son plan à ses compagnons, chaque fois qu'une porte s'ouvrirait, Carr scruterait les traits de la personne qui répondrait aux questions que lui-même poserait.

Les choses prirent une tournure légèrement différente, avant même que l'individu ait eu le temps de répondre, le psychologue murmurait : « Non. »

Aussitôt, un adjoint de Wentworth prenait la relève tandis que Carr, Denovitch, le colonel et le détachement qui les accompagnait se ruaient vers l'appartement suivant.

Cette tactique partait du postulat que quelqu'un avait vu l'extraterrestre.

La porte du septième appartement fut ouverte par une femme de petite taille qui considéra les intrus avec curiosité. Elle portait une robe noire, style collet monté, et Wentworth se demanda avec stupéfaction comment elle avait jamais pu se laisser convaincre de tenter l'aventure du voyage lunaire. Ce n'était d'ailleurs pas la première fois que le physique de certains voyageurs le sidérait.

Il remarqua l'hésitation de Carr. Le psychologue paraissait momentanément désorienté. Enfin, il annonça : « Il est à l'intérieur. »

Quelqu'un tira brusquement la femme en arrière et lui plaqua la main sur la bouche, étouffant son cri. Quelques secondes plus tard, sur un signe de Wentworth, les hommes de l'unité mobile munie de silencieuses roulettes de caoutchouc envahirent l'appartement.

Le chef de la Sécurité, tapi derrière la porte, éprouvait une vague inquiétude. Ses consignes étaient de frapper sans pitié. Mais, brusquement, il songeait qu'il s'agissait du représentant d'une autre race, le premier qui fut signalé dans les limites du système solaire. Fallait-il l'abattre à vue ?

Après quelques instant de réflexion, ses doutes s'apaisèrent. L'étranger avait essayé de tuer Carr dès qu'il avait été découvert. En outre, c'était clandestinement qu'il s'était introduit dans la station lunaire. Cet être nourrissait donc des desseins hostiles et il devait être traité en conséquence.

Ses réflexions furent effacées par un horrible frisson d'excitation lorsqu'il sentit le picotement particulier dû aux vibrations de l'appareil électrique dont était équipée l'unité mobile. Il était chargé à bloc.

Soudain, il y eut un éclair éblouissant et la porte s'illumina comme si le soleil la frappait directement.

La lueur aveuglante s'éteignit comme elle était apparue. Une minute s'écoula. Il y eut un bruit de plâtras tombant à terre mais rien ne bougeait. Pâle et tendu, Wentworth attendit.

4

Quelques minutes auparavant, Xilmer avait compris que ç'allait être l'instant de la confrontation – s'il le désirait. Aussi avait-il utilisé l'instrument dissimulé dans son turban pour envoyer un message au *gryn* – c'est-à-dire au croiseur – qui orbitait très loin au-delà de la Lune. En demandant des instructions, il avait précisé :

— « En ce qui concerne ma mission d'espionnage, une seule chose

m'inquiète. Quelqu'un qui se trouvait quelque part dans un édifice m'a repéré il y a une heure. Cela permet de penser qu'il existe deux types de créatures dans la station lunaire. Le premier groupe, constituant la grande masse de la population, ne compte pas. Toutefois, les créatures de la seconde catégorie – et l'une d'elles m'a décelé à distance – pourraient constituer une forme de vie plus puissante. Je pense donc que le mieux est que je m'échappe en traversant l'un des murs de l'appartement où je me trouve actuellement et m'efforce par tous les moyens de rejoindre la pièce où cet être appartenant à la classe supérieure m'a détecté. En vérité, j'estime qu'il faut que je m'empare de lui avant que des décisions irréversibles ne soient prises. »

La réponse avait été de mauvais augure : « D'ici vingt-quatre heures, la flotte prendra le risque d'établir une liaison subspatiale d'une durée d'une minute. Il faudra alors que nous soyons en mesure de lui dire de venir ou de poursuivre plus loin. »

Xilmer avait protesté : « Je compte opérer avec précaution et passer par les murs pour éviter les couloirs. De plus, avant de partir, j'essaierai d'effacer le souvenir de ma présence de la mémoire des personnes importantes. Au pis aller, cela ne devrait me prendre que quelques heures. »

— « Pourquoi ne pas quand même tester leurs armes, ne serait-ce que quelques secondes, afin que l'on sache de quoi ils disposent pour affronter une telle situation ? »

— « C'est entendu. »

Wentworth contempla les décombres avec un haut-le-cœur, puis se tourna vers les deux hommes abasourdis qui s'étaient extraits tant bien que mal de leur engin démantelé.

— « Que s'est-il passé ? » leur demanda-t-il.

Si étrange que cela paraisse, ils ne le savaient pas exactement. Quand ils étaient entrés dans l'appartement, ils avaient vu une silhouette humaine.

Le sergent Gojinski secoua la tête comme pour chasser le brouillard qui lui embrumait l'esprit et, approchant son micro traducteur de sa bouche, il dit d'une voix mal assurée : « Il était là. Il nous a regardé et il n'avait pas peur. J'ai pointé le paratonnerre sur lui. Enfin... je veux dire... »

C'était l'expression d'argot par laquelle on désignait l'arme dont était équipée l'unité mobile. D'un geste impatient Wentworth intima au sergent l'ordre de continuer.

— « Alors, j'ai dit d'ouvrir le feu, » poursuivit Gojinski. « La vibration l'a atteint. Puis, un éclair s'est abattu sur le bloc mobile... Sur nous. Je crois que ça m'a assommé. Quand la vision m'est revenue, il y avait un trou dans le mur. Et il n'était plus là. »

Son camarade, un Sud-Américain, avait fait une expérience identique.

À l'audition de ces comptes rendus, Wentworth fut parcouru d'un frisson. La supériorité de l'armement était manifestement du côté de l'adversaire. Indécis, il s'approcha du trou dans le mur. L'infrastructure d'acier avait été proprement découpée. Le colonel promena son compteur Geiger autour de

l'orifice mais l'instrument demeura muet. Il s'agissait là d'une puissance inimaginable qui ne provenait pas de la fission nucléaire.

Wentworth mobilisa toute son énergie. La station lunaire possédait un stock d'une douzaine d'unités mobiles afin de faire face à toute éventualité mais il faudrait les charger, ce qui prendrait un peu plus d'une heure.

— « Chaque équipe de recherche sera munie de plusieurs unités mobiles, » annonça-t-il à ceux qui l'entouraient.

Il gagna le communicateur le plus proche et donna ses ordres : « À tous les observateurs ! Restez à vos postes. Dès que les unités mobiles supplémentaires seront prêtes, avertissez-moi... » Après une hésitation, il indiqua l'adresse du Dr. Denovitch.

Carr le rejoignit. Sans le regarder, Wentworth lui dit : « Pour les opérations à venir, je souhaite que vous demeuriez à l'arrière. N'oubliez pas que lorsque cette créature a compris que vous l'observiez, elle a aussitôt essayé de vous tuer. Apparemment, il ne lui a pas paru utile d'abattre qui que ce soit d'autre. C'est là un fait significatif. »

Carr répliqua avec nervosité :

— « Ne pensez-vous pas qu'elle a simplement été surprise de tomber sur moi ? ».

Certes, ce n'était pas impossible mais Wentworth jugeait inutile de prendre des risques.

— « Je voudrais vous dire quelque chose, » poursuivit le psychologue sur un ton mal assuré. « Quand j'ai vu le visage de cette petite dame, il m'a semblé, l'espace d'une seconde, que je ne pourrais pas déchiffrer ses pensées. Ne croyez-vous pas que cet extraterrestre a, je ne sais comment, brouillé son esprit de façon à ce que son expression ne puisse rien révéler ? »

Wentworth eut un mouvement de compassion car cet échec partiel signifiait manifestement que le premier stade touchait à sa fin. C'était un cruel coup du sort mais il était évident que l'heure était venue de mettre Carr au courant de la vérité.

De façon délibérée, il fit face au psychologue et murmura :

— « Pourquoi ne pas essayer de lire mes pensées, docteur ? »

Carr lui adressa un bref coup d'œil et fronça les sourcils. Il pâlit un peu et déclara finalement d'une voix hachée : « C'est difficile. Elles sont extrêmement compliquées. Vous considérez que mon aptitude à déchiffrer les visages est un... un... »

Il secoua la tête, stupéfait. « Je ne comprends pas... Un stéréotype banal ? Je n'ai pas l'impression que ce soit cela. »

Ce quasi fiasco était une nouvelle preuve du fait que la faculté de Carr avait déjà commencé de s'estomper. « Accompagnez-moi chez le Dr. Denovitch, » fit le colonel. « J'ai maintenant le temps de tout vous expliquer à l'un et à l'autre. »

Une heure s'écoula. Aucun appel n'était intervenu pour signaler que les unités mobiles de réserve étaient prêtes et Wentworth avait achevé son

exposé.

Carr, cramoisi, les lèvres serrées, avait l'aspect d'un homme confronté avec une vérité désagréable. « Cela me semblait tellement naturel, » murmura-t-il. « Il y a des années que je me passionne pour le problème de l'expression faciale. »

— « Quand cette faculté s'est-elle manifestée effectivement ? » s'enquit le colonel.

— « Il y a deux jours, pendant le voyage, en étudiant la physionomie des autres passagers. Les éléments ont commencé à se mettre en place. Au moment de l'atterrissage, j'avais entièrement élaboré une procédure d'application pratique. »

— « Vous ne vous êtes donc présenté à moi que quelques heures avant le délai fatidique du premier stade. À présent, votre capacité est en train de s'effacer. Elle réapparaîtra sous une forme altérée d'ici quelques heures. »

Carr pâlit et dit sur un ton entrecoupé : « Mais quelle forme peut prendre l'exaltation d'un tel pouvoir ? Je ne peux rien imaginer qui soit au-delà de ce que j'étais capable de faire. »

Denovitch se pencha en avant, l'air sévère, et l'interrompit sèchement.

— « Tout ce secret est insultant ! Pourquoi ne m'a-t-on pas informé dès mon arrivée ? Pourquoi une chose aussi importante n'a-t-elle reçu aucune publicité ? »

L'officier de Sécurité fit remarquer au Russe avec raideur que la station lunaire n'était opérationnelle que depuis huit ans. La navigation spatiale était encore une nouveauté et les gens s'alarmaient facilement. Le phénomène aurait pu avoir des conséquences désastreuses s'il avait été connu. Toutefois, le black-out allait être levé. Une déclaration était prête, qui serait rendue publique dès que le conseil de sécurité des Nations Unies aurait donné le feu vert.

— « En ce qui vous concerne, vous, Dr. Denovitch, et vous, Dr. Carr, » conclut Wentworth, « j'avais l'intention de vous mettre au courant après que vous auriez compris que l'un d'entre vous avait été... comment dirais-je... la victime de ce processus. »

Wentworth eut un pâle sourire.

— « J'espère que vous conservez des archives, Dr. Carr. »

— « J'ai des notes complètes, » répliqua le psychologue d'un air sombre.

— « Ce sera la première fois. C'est déjà une victoire. »

Après cette remarque, le colonel écarta les bras en un geste d'impuissance et dit en se levant : « Maintenant, vous savez tout. Le mieux est que j'aille voir à présent où en sont les unités mobiles de réserve. » Il se tourna vers le Dr. Denovitch : « Gardez l'œil sur votre confrère, docteur. »

Le psychiatre acquiesça d'un bref hochement de tête.

Après le départ du colonel, Denovitch contempla l'Américain. Il y avait dans son regard une étincelle de sympathie.

— « Vous avez éprouvé un grand choc, Dr. Carr. J'ai bien envie de vous

administrer un soporifique léger afin que vous soyez détendu pendant la phase d'abolition. »

Carr dévisagea son interlocuteur en plissant les yeux. « Peut-être mon pouvoir est-il en train de disparaître mais vous devriez avoir honte des pensées que je crois pouvoir déchiffrer sur votre physionomie. »

— « Je suis sûr que vous vous trompez, » protesta Denovitch.

Carr se fit accusateur : « Vous avez l'intention de vous emparer de mes notes, pendant que je dormais. »

— « J'ai pensé en effet à vos notes, » reconnut le Russe, « et leur importance ne m'échappe pas. Mais je n'ai jamais supposé un seul instant que vous refuseriez de nous les communiquer. »

— « Ce que j'ai lu peut peut-être recevoir cette interprétation. Je vous prie de m'excuser... nous sommes tous les deux à bout de nerfs. Je vous propose donc de faire un tour d'horizon. »

Carr exposa son point de vue, Denovitch et lui-même étaient deux spécialistes en face d'un phénomène. Pourquoi ne s'emploieraient-ils pas à analyser le processus d'effacement de son pouvoir ? Et il conclut par ces mots : « Une discussion et une réévaluation ininterrompues du phénomène empêcheront peut-être le souvenir de s'effacer. »

L'idée était excellente et les deux hommes se mirent sur-le-champ au travail. Pendant deux heures et demie, l'hypothèse de Carr parut fondée dans la mesure où sa mémoire ne manifesta aucun signe d'affaiblissement.

Le téléphone sonna soudain. C'était Wentworth qui signalait que les équipes de détection étaient enfin dotées d'unités mobiles supplémentaires. « Je voulais savoir si vous désiriez me rejoindre, » acheva l'officier de Sécurité.

Denovitch lui expliqua que Carr et lui s'étaient attelés à une tâche trop importante pour qu'il fût possible de l'abandonner.

Il raccrocha et sursauta en voyant que le psychologue avait les yeux fermés. Son corps était étrangement flasque. Denovitch se pencha sur l'Américain et le secoua mais Carr ne se réveilla pas. Son pouls et sa respiration lente étaient ceux d'un homme endormi.

Denovitch ne perdit pas de temps. Il remplit une seringue et fit au psychologue une piqûre à base de soporifique. Ensuite, il chargea sa secrétaire d'une course à l'extérieur qui lui prendrait le reste de la journée. Quand elle se fut éclipsée, il s'empressa de fouiller l'homme inconscient. Lorsqu'il eut trouvé les clés de Carr, il se munit de son appareil de microphotographie et gagna la section américaine où se trouvait le bureau du psychologue.

Il n'éprouvait aucun remords. « Ce n'est pas le moment de faire le délicat, » se disait-il dans son for intérieur. L'intérêt national primait tout.

Il mit la main sur les notes presque immédiatement. Elles constituaient une liasse plus volumineuse qu'il ne l'aurait cru. Une demi-heure plus tard, il était toujours en train de photographier les feuilles les unes après les autres quand il entendit un léger bruit derrière lui.

Denovitch n'était pas homme à perdre facilement la tête. Il se retourna lentement et un frisson d'effroi lui parcourut l'échine.

Une silhouette se dressait devant lui.

Le Russe, médusé, avait du mal à comprendre comment cette créature avait jamais pu être prise pour un homme. Sa maigreur n'était pas naturelle ; certes, son visage noirci avait quelque chose d'humain mais les jambes qui transparaissaient sous la longue tunique... cela ne cadrait pas ! La façon dont le vêtement les dessinait... L'œil averti de Denovitch enregistra tous les détails en un éclair.

Une voix tombant du turban dit en russe : « Où est... » – il y eut une hésitation – « ...le Dr. Carr ? »

Denovitch n'avait jamais aspiré à la palme du martyr, et il ne la désirait pas plus maintenant que par le passé. Mais, comme toujours, il se trouvait en face du dilemme communiste. La doctrine du parti exigeait que, en toute situation, on fit ce qu'il était nécessaire de faire « pour le peuple » sans tenir compte des risques personnels. Refuser d'agir de la sorte eût signifié une séance d'autocritique et l'obligation de rendre compte de ce manquement à la discipline.

Il y avait longtemps que Denovitch avait résolu le problème en utilisant un critère simple et efficace : quelles chances y avait-il pour qu'un faux pas fût découvert ?

Dans les circonstances présentes, il estima qu'il n'y en avait aucune. Poursuivant son analyse, il aboutit à la conclusion que le seul moyen de se tirer d'affaire était de collaborer totalement et il ne formulait que ce seul souhait angoissé : *peut-être me laissera-t-il la vie sauve.*

Il dit d'une voix hachée : « Onze étages plus bas... La section russe... mon bureau... 422-N. »

La créature le contempla d'un air sinistre avant de laisser tomber, méprisante : « Ne vous inquiétez pas. Nous ne voulons pas de mal aux gens. Et, eu égard au calcul secret que vous venez de faire, je laisserai votre mémoire intacte. »

Un éclair aveuglant jaillit du turban et frappa le psychiatre en plein front. Ténèbres...

5

Il fallut un moment au prudent Xilmer pour parvenir au bureau 422-N. Debout devant l'homme inconscient qui gisait sur le divan, il expédia un message pour rendre compte de ce qu'il voyait.

— « À ma connaissance, je pourrais le détruire sans que ni lui ni personne soit en mesure de m'en empêcher. »

— « Attendez... »

Au bout de quelques minutes, la réponse arriva : « Dites-nous exactement dans quelles conditions il a perdu conscience. »

Xilmer rapporta fidèlement ce qu'il avait lu dans l'esprit du psychiatre à propos du pouvoir extrasensoriel de Carr, précisant que Denovitch avait administré un puissant narcotique à l'Américain. « C'est ce somnifère qui met ainsi son corps à notre merci. » Et il conclut : « Il semble totalement impuissant et je recommande énergiquement qu'on ne le laisse pas se réveiller. Qui sait ce que cette magnification de ses pouvoirs extrasensoriels pourrait donner ? »

— « Attendez... »

Après une nouvelle pause, le récepteur logé dans sa coiffure grésilla à nouveau : « Selon nos calculs, l'être humain en question a eu le temps d'atteindre le stade d'exaltation extrasensorielle qui fait apparemment partie du cycle. Aussi, avant de faire quoi que ce soit d'autre, veuillez examiner ce qui se passe au niveau de son cerveau inférieur. »

— « J'ai déjà procédé à cet examen. »

— « Quelles sont vos conclusions ? »

— « En dépit de son état d'inconscience, il y a quelque chose dans son cerveau qui est en train de m'observer et, si je peux dire, d'enregistrer notre conversation. »

...Mais il n'existait pas de synapses énergétiques assez puissants pour contrôler le flux d'énergie, de sorte que Carr ne pouvait pas lutter. La magnification de ses pouvoirs, quelle qu'elle ait pu être, n'était pas, en soi, une arme efficace.

Xilmer acheva son rapport sur ces mots sinistres : « Je crois que l'on peut affirmer que si nous empêchons cet homme de se réveiller, les habitants de ce système stellaire n'auront aucune défense à nous opposer. »

— « Quel dommage ! » fut la réponse laconique et impitoyable.

Les deux interlocuteurs échangèrent mentalement un ricanement par le truchement de l'appareil de communication dissimulé dans le turban de Xilmer, l'un et l'autre grisés par un enivrant sentiment de supériorité.

— « Quelles sont mes directives ? » demanda Xilmer sur le mode officiel.

— « *Tuez-le !* »

Quand Denovitch revint à lui, il constata qu'il était étendu sur le tapis. Il se mit debout et jeta un regard circulaire autour de lui. Aucune trace de l'extraterrestre. Il se sentit grandement soulagé. Il s'approcha en titubant de la porte et inspecta le corridor. Rien. Pas une âme en vue.

Luttant contre la panique qui montait en lui, il récupéra son matériel mais marqua une hésitation en se rendant compte qu'il n'avait pas terminé de

photocopier les documents. Après un instant de réflexion, il s'empara de toutes les notes du psychologue, y compris celles qu'il avait déjà reproduites.

Dans le hall il consulta sa montre pour la première fois. Il y avait deux heures que Carr était sous l'influence de la piqure soporifique. Denovitch tressaillit et songea avec affolement : « Cette créature a largement eu le temps de le trouver chez moi. »

Contrairement à son attente, il n'y avait aucun dégât dans le bureau. Et, à première vue, tout paraissait en ordre. Le psychiatre mit hâtivement à l'abri les notes qu'il avait volées, puis il se dirigea vers la pièce où il avait laissé Carr endormi.

Le divan était vide.

À l'instant où il allait revenir sur ses pas, Denovitch aperçut le turban à moitié caché. Il s'en approcha et l'examina. L'étoffe soyeuse était froissée et maculée de taches bleuâtres. On distinguait une structure métallique à travers ses plis. Denovitch remarqua que le liquide bleu foncé souillait également le tapis.

Tandis qu'il restait immobile, indécis, des voix s'élevèrent dans le bureau contigu. Il reconnut le baryton de Wentworth et le timbre plus doux de Carr. Denovitch se tourna vers la porte. Quelques secondes plus tard, l'Anglais et l'Américain la franchirent.

Il y avait encore plusieurs hommes mais ceux-ci s'immobilisèrent sur le seuil. Un seul d'entre eux était familier au psychiatre : c'était un Russe appartenant au service de Sécurité. Les deux compatriotes échangèrent un bref regard, lourd de sens.

— « Tiens ! Vous êtes là, docteur, » fit Wentworth.

Denovitch ne répondit pas. Ses yeux étaient fixés sur le visage poupin de Carr et il pensait : « En cet instant, c'est un surhomme ! »

Et si, auparavant, Carr avait été capable de lire les pensées sur le visage des gens, il pouvait maintenant voir comme si elles étaient projetées sur un écran toutes les actions qu'il avait accomplies, lui, Denovitch, au cours des dernières heures.

Les épaules du Soviétique s'affaissèrent. Puis il se raidit et attendit, prêt à opposer un torrent de dénégations.

Wentworth poursuivait : « Le Dr. Carr est intrigué. Quand il s'est réveillé, il était sur ce divan et ne savait pas comment il y était venu. Mais cela... » – il tendit la main vers le turban de Xilmer – « ...se trouvait là. Le Dr. Carr est sorti et a lu votre nom sur la porte. Voilà pourquoi il vous connaît car, bien entendu, tous ses souvenirs liés au premier stade du phénomène se sont effacés. Que s'est-il passé ? »

Tandis que Wentworth parlait, Denovitch avait fébrilement cherché une explication plausible à ses allées et venues. Mais il était trop fin pour improviser à la hâte. Aussi, quand l'Anglais se tut, il se tourna vers Carr.

— « Vous sentez-vous bien, docteur ? »

Le regard que lui adressa le psychologue s'attarda peut-être un peu trop

mais Carr se contenta de dire : « Oui. »

— « Vous n'êtes pas blessé ? »

— « Non. Je devrais l'être ? »

Son regard était embarrassé. Étonné.

— « Et la... euh... la magnification ? »

— « La quoi ? »

Denovitch était sidéré. Il ne savait pas trop à quoi il s'était attendu, mais en tout cas pas à cela. Pas à ce personnage banal aux réponses banales et terre à terre. Pas à cette absence totale de souvenirs.

— « Voulez-vous dire que vous n'avez pas conscience de quelque chose d'insolite ? »

Carr secoua la tête. « Je crois, docteur, que vous êtes mieux informé que moi. Comment suis-je arrivé chez vous ? Ai-je été malade ? »

Denovitch adressa un regard d'impuissance à Wentworth. Maintenant, son histoire était prête mais il était trop dérouté pour l'exposer.

— « Si vous voulez bien me dire ce que vous savez, mon colonel, je vous dirai ensuite ce que je sais moi-même. »

Wentworth relata succinctement ses faits et gestes. Après le coup de téléphone, il avait accompagné une des équipes qui recherchaient Xilmer. Quelques minutes plus tôt le Dr. Carr avait été aperçu errant dans un couloir. Comme tout le monde avait reçu l'ordre de rester chez soi, on avait averti le colonel, qui était arrivé immédiatement sur les lieux. « Naturellement, comme je savais où il se trouvait auparavant, je lui ai demandé ce qui s'était passé. Tout ce que j'ai pu découvrir, c'était qu'il s'était réveillé et avait vu ce turban et toute cette cochonnerie. »

Il se baissa et effleura du bout du doigt le liquide bleuâtre. Celui-ci était apparemment inoffensif. Il porta la main à son nez, renifla et fit une grimace.

— « Ce doit être le sang de cette race. Une odeur rudement âcre ! »

— « Quelle race ? » s'exclama Carr. « Messieurs, j'aimerais que... »

Il ne put en dire davantage. Une voix venant du turban de Xilmer l'interrompit, disant en anglais :

— « Nous avons suivi votre conversation. Il semble qu'il soit arrivé malheur à notre agent. »

Wentworth fit vivement un pas en avant. « Pouvez-vous m'entendre ? » demanda-t-il.

La voix poursuivit : « Veuillez nous indiquer exactement l'état dans lequel se trouve notre agent. »

— « Nous ne demandons pas mieux, » répondit fermement Wentworth. « Mais nous désirons recevoir un certain nombre d'informations en échange. »

— « Nous ne sommes qu'à environ cinq cent mille kilomètres de vous. Vous nous verrez dans un peu moins d'une heure et si vos explications ne sont pas satisfaisantes, nous annihilerons purement et simplement votre station. Maintenant, dépêchez-vous ! »

Nul ne douta de la réalité de cette terrifiante menace. « Seigneur ! » murmura l'un des hommes massés devant la porte.

Il y eut un silence tendu qui dura quelques secondes, puis Wentworth fit sur un ton égal la description des restes de Xilmer.

— « Attendez... » fit la voix lorsqu'il eut terminé.

Trois minutes au moins s'écoulèrent, puis : « Il importe que nous sachions exactement ce qui s'est passé. Veuillez interroger le Dr. Carr. »

— « Moi ? » C'était presque un croassement qu'avait proféré l'Américain.

Wentworth mit un doigt sur ses lèvres, adressa un signe de tête aux hommes qui attendaient derrière la porte et murmura à l'adresse de Denovitch : « Cuisinez-le ! » Puis il gagna sur la pointe des pieds le bureau du psychiatre. Là, il décrocha le téléphone.

Denovitch entendit l'Anglais donner l'ordre d'alerte d'une voix étouffée mais ardente et, délibérément, s'efforça de ne pas l'écouter. Se tournant vers Carr, il lui demanda : « Quel est votre dernier souvenir, docteur ? »

L'Américain déglutit avec difficulté, comme s'il avalait quelque chose qui avait mauvais goût.

— « Depuis combien de temps suis-je sur la station lunaire ? » répliqua-t-il.

Denovitch comprit en un éclair. « Bien sûr, » songea-t-il, « il ne se rappelle rien de ce qui a eu lieu à partir du moment où il a acquis ce pouvoir extrasensoriel au cours du voyage. »

La question que Carr avait posée quelques instants plus tôt à propos de son état de santé revint à la mémoire du Soviétique. « Évidemment ! Il doit penser qu'il a perdu la raison ! »

Il se tut, essayant d'évaluer toutes les implications de son analyse, d'imaginer ce qu'il éprouverait à la place de Carr. Le problème qui se posait à ce dernier lui apparut aussitôt : un psychologue américain avouer à un confrère soviétique qu'il se croyait fou !

— « Dans quelle mesure pensez-vous être fou ? » demanda-t-il doucement.

Comme Carr hésitait, il insista : « C'est une question de vie ou de mort. Vous ne devez rien cacher. »

Carr soupira et laissa tomber d'une voix soudain gémissante :

— « J'ai des symptômes de paranoïa. »

— « Des détails ! Vite ! »

Un pâle sourire étira les lèvres du psychologue. « C'est vraiment tout à fait extrême ! Quand je me suis réveillé, j'ai perçu des signaux. »

— « Des signaux ? »

— « Tout possède une signification. »

— « Oh ! par exemple ? »

— « Eh bien, quand je vous regarde, vous n'êtes qu'un bloc de... de signaux signifiants. Même votre maintien est un message. »

Denovitch était désorienté. Apparemment, les symptômes que décrivait Carr n'étaient rien de plus qu'une variante du stéréotype classique de la paranoïa. Était-ce à cela que se réduisait ce second stade du cycle qui, il fallait bien l'admettre, avait semblé si convaincant en son étape initiale ?

Denovitch se ressaisit. « Expliquez-vous plus clairement. »

— « Eh bien... » Carr s'interrompt et une expression d'impuissance se peignit sur son visage rebondi. « Eh bien, vos pulsations... »

D'une voix entrecoupée, il expliqua à son interlocuteur que son corps était comme un amas de circuits énergétiques émettant des signaux. En regardant, il voyait les signaux superficiels et la structure atomique à travers la peau : de minuscules sphères dorées, des milliards par millimètre cube, qui puisaient, envoyaient des signaux et qui étaient connectées...

...Reliées par des quadrillions de lignes de force aux étoiles les plus lointaines, à l'univers proche, aux autres habitants de la station lunaire.

Mais dans leur écrasante majorité, ces lignes de force traversaient les murs et s'étendaient jusqu'à la Terre... Denovitch était ainsi rattaché par le truchement d'un dense réseau de connexions à tous les gens qu'il avait connus, à tous les lieux où il s'était trouvé.

Les signaux qui voyageaient le long de certaines de ces lignes de force étaient intenses. Carr suivit l'un des complexes de liaison les plus puissants, qui le conduisit jusqu'à un moment de la vie antérieure de Denovitch. Il y avait une jeune femme en larmes.

Les pensées qui glissaient le long de ce réseau étaient les suivantes :

— « J'ai eu confiance en toi et tu m'as trahie ! »

— « Voyons, Natacha... » disait le jeune Denovitch.

— « Voyez-vous... » fit Carr d'un ton désespéré. Mais il s'interrompt.
« Qu'y a-t-il ? »

Le Russe se demandait si son visage était devenu aussi blême qu'il le croyait.

— « Quoi ? » murmura-t-il, haletant. Il était suffoqué. Natacha était une jeune fille qu'il avait engrossée quand il était adolescent. Elle était morte en mettant l'enfant au monde.

Avec effort, Denovitch se ressaisit. « Est-ce que vous pouvez utiliser ces signaux ? »

— « Euh... Je crois que oui. »

Tout en répondant avec hésitation, Carr fit quelque chose qui trancha le faisceau de lignes reliant Denovitch à la jeune fille. Il les vit alors se contracter comme un élastique qu'on lâche.

Denovitch ne put réprimer un cri, un hurlement guttural. Quand, alarmé par cette clameur de bête, Wentworth se précipita dans la pièce, il essayait en chancelant de gagner le divan. Mais ses genoux ployèrent sous lui. Il s'effondra et se mit à se tordre par terre en gémissant. À nouveau, un cri dément s'échappa de ses lèvres.

L'agent russe qui s'était précipité sur les talons de Wentworth s'arrêta net,

les yeux écarquillés. Le colonel décrocha le téléphone et appela le service médical.

Deux infirmières arrivèrent et administrèrent un sédatif au psychiatre qui, bientôt, cessa de crier pour se mettre à sangloter. Puis ce fut le silence. On plaça l'homme inanimé sur une civière pour le conduire jusqu'à une petite unité mobile appelée ambulette qui s'éloigna aussitôt.

L'appareil logé dans le turban de Xilmer laissa tomber ces mots : « Nous exigeons de façon impérative que le Dr. Carr explique ce qu'il a fait au Dr. Denovitch. »

Carr jeta un regard affolé à Wentworth. « J'ai juste sectionné les lignes. Je crois que toutes les barrières qu'il avait édifiées entre lui et cette fille se sont aussitôt écroulées. À mon avis, ce que nous avons vu était la conséquence d'une confrontation soudaine avec une culpabilité totale. »

— « Attendez... » fit la voix qui venait du turban.

Wentworth, qui n'oubliait pas que des armes énergétiques étaient camouflées dans la coiffure de Xilmer, fit silencieusement signe aux autres d'évacuer la pièce. Lui-même recula jusqu'à la porte.

Après deux minutes de silence, la voix se fit entendre à nouveau : « Il est indéniable que le Dr. Carr possède une puissante force mentale. D'après notre analyse de la mort de Xilmer, nous sommes arrivés à la conclusion que celle-ci était due au fait que l'esprit inconscient du Dr. Carr s'était défendu en tranchant les lignes d'énergie représentant les intentions homicides de notre émissaire. Il s'est en conséquence produit un phénomène de rétroaction qui conduisit Xilmer à utiliser son *mirt* – un engin dissimulé dans son turban – pour se suicider. L'état dans lequel se trouve son cadavre indique qu'une dissolution presque totale est intervenue. »

Wentworth se tourna vers Carr et lui demanda dans un souffle :

— « Avez-vous des commentaires à formuler ? »

L'Américain eut un geste de dénégation.

— « Vous n'avez aucun souvenir de cet événement ? »

Nouveau signe négatif.

La voix poursuivait avec une note de sarcasme : « Naturellement, nous attendrons que le talent remarquable de cet homme ait atteint le terme de son cycle. Cela se produira dans quelques heures. Vous entendrez alors parler de nous. »

Et ce fut le silence.

6

Deux heures. Peut-être moins. D'autres hommes arrivèrent. Il y eut des discussions angoissées. Le psychologue américain restait à l'écart.

L'inquiétude perçait de plus en plus dans les voix. Carr se glissa dans la pièce où se trouvait le turban de Xilmer et s'immobilisa, debout, les yeux fermés, attentif à tout un univers de signaux innombrables.

Des milliards de pulsations s'attardaient encore autour de l'engin caché dans la coiffure. Des quadrillions de lignes de force le reliaient à un point situé quelque part dans l'espace.

Carr suivit ces lignes sans difficulté. Maintenant qu'il n'était plus troublé par le phénomène en tant que tel, il avait conscience qu'il possédait une faculté lui permettant de comprendre immédiatement la signification de ce fouillis de connexions.

Il voyait avec une parfaite clarté que ces signaux et ces pulsations n'étaient rien de plus qu'une activité superficielle de la structure fondamentale de l'univers.

En dessous, c'était... la vérité.

Entre ces signaux et ce qu'ils représentaient intervenait un complexe processus de feed-back, des échanges entre les significations de la surface et le fait colossal sous-jacent.

Il se rendit compte que Wentworth s'approchait de lui. « Dr. Carr, » fit doucement l'officier de Sécurité, « au terme de notre discussion, nous avons décidé de lancer des missiles nucléaires à partir de la station spatiale de l'O.N.U. en orbite au-dessus de l'Atlantique. Ces missiles seront à pied d'œuvre dans cinq heures environ mais, en dernier ressort, c'est en vous et en vos possibilités que résident nos ultimes espoirs. Que pouvez-vous faire ? »

— « Je peux me livrer à une expérience avec les signaux. »

Wentworth éprouva un vif désappointement. À ses yeux, en effet, les signaux ressortissaient à l'information, pas à la stratégie. Et cela était d'une logique indiscutable, songeait-il amèrement. L'Américain avait commencé par lire les pensées des gens sur leur visage ; maintenant, son pouvoir magnifié lui permettait de comprendre et de manipuler l'information. Une faculté grandiose mais qui n'avait aucune utilité en face de ce danger fantastique.

— « Quel genre d'expérience ? » s'enquit l'officier de sécurité.

— « Cela, par exemple, » répondit Carr.

Et il disparut.

Wentworth se raidit. Son regard tomba sur le turban de Xilmer et la pensée lui vint qu'il ne fallait surtout pas que l'ennemi sût ce qui s'était produit. Il quitta la pièce sur la pointe des pieds et se hâta de donner l'ordre à ses hommes de rechercher Carr.

Dix minutes plus tard, il fallut se rendre à l'évidence : le psychologue ne se trouvait pas sur la station lunaire. Comme les rapports confirmant ce fait improbable s'accumulaient, Wentworth convoqua tous les savants éminents résidant à la base. Bientôt des hommes et des femmes représentant plusieurs nationalités furent réunis autour de lui, chacun donnant son analyse de la situation.

Mais toutes ces spéculations scientifiques aboutissaient à une seule

question, que peut un individu seul contre des millions d'êtres ?

Cette question, compte tenu de la faculté de Carr, prenait la forme suivante : quel est le nombre minimal de lignes à trancher pour assurer la défaite de l'envahisseur ?

Wentworth, debout, scrutait les visages qui l'entouraient. Il était clair que la réponse échappait à tous les spécialistes.

Quand il atteignit le *giyn*, Carr éprouva une sensation... pas de confusion car il était parfaitement conscient du problème, mais de violence. Une violence immense.

Il avait... choisi... une pièce inoccupée. Il se trouvait apparemment dans un laboratoire. Il y avait des instruments, des tables, des machines. Silencieux, abandonnés, anodins.

Le problème auquel il avait à faire face tenait au fait que le *giyn* était programmé de façon à résister à la présence de formes de vie non enregistrées. Étant statique, ce système de défense n'avait pas de lignes visibles tant que l'apparition d'une forme de vie indésirable ne déclenchait pas le mécanisme.

La violence était le résultat de son déclenchement.

Dès qu'il s'était matérialisé, les armes dissimulées dans les murs, le plafond et le plancher s'étaient braquées sur lui. Des lignes de force jaillissaient de toutes parts, tissant une véritable toile d'araignée pour l'emprisonner.

Et ce n'était là que la première barrière. Il y en avait quatre, chacune plus dévastatrice que les autres. Au piège énergétique succéda une décharge élémentaire de *mirt* destinée à l'étourdir, puis une décharge primaire constituée par un flux d'énergies meurtrières. Finalement, il y eut une réaction nucléaire aussi puissante qu'elle pouvait l'être dans un espace clos.

Pour Carr, ce n'étaient là que des signaux qu'il observait, entre lesquels il établissait des corrélations et qu'il éliminait à la source. Chaque attaque était un cycle programmé qui se déroulait jusqu'à son terme. Quand les quatre cycles eurent bouclé la boucle, ce fut le silence.

Soudain, quelque part à l'intérieur de la nef, un cerveau prit conscience de ce qui s'était passé et une voix stupéfaite retentit dans l'esprit de Carr :

— « Qui êtes-vous ? »

Carr ne répondit pas.

Il savait par les signaux sans nombre qu'il recevait des autres niveaux qu'il se trouvait à bord d'un navire de trente kilomètres de long, de huit kilomètres de large et de six kilomètres d'épaisseur abritant quatre-vingt mille Gizdiens en état d'alerte.

La même pensée les habitait, la même réaction conditionnée les animait. Leur attention à tous convergeait sur l'intrus. Comme autant de parcelles de limaille de fer brusquement aimantées, les pulsations s'alignaient selon une configuration déterminée. Et l'existence même de cette structure permettait de les manipuler. D'un seul coup d'œil, Carr isola l'infime fraction de lignes

significatives – et les trancha.

Puis, avec la même infaillibilité, il sélectionna un faisceau de lignes enchevêtrées, toutes reliées à la Vérité Fondamentale, s'enlaça à elles et se transporta à l'intérieur d'un vide énergétique jusqu'à la chambre de la station lunaire où le Dr. Denovitch dormait sous l'effet des calmants. Carr avait le sentiment que sa faculté magnifiée allait très rapidement disparaître.

En hâte, il restaura les lignes qu'il avait sectionnées un peu plus tôt et vit se reconstituer la cuirasse interne qui protégeait le Soviétique. Cela fait, Carr sortit de l'hôpital et se dirigea vers la cabine téléphonique la plus proche d'où il appela Wentworth.

— « Que s'est-il passé ? » demanda l'officier de sécurité.

— « Ils sont partis, » répondit simplement Carr.

— « Quoi ?... » La surprise altérait la voix de Wentworth. Mais il se ressaisit et enchaîna sur un ton plus calme : « Nous avons pensé qu'il existait probablement un faisceau minimal de lignes à couper... »

— « C'est ce que j'ai fait. »

— « Mais comment est-ce possible ? Quel peut être le plus petit dénominateur commun à un si grand nombre d'individus ? »

Carr le lui expliqua.

Wentworth poussa un sifflement admiratif. « Oh !... Évidemment. Mes compliments, docteur. »

Quelques heures plus tard – à ce moment, la faculté parapsychologique du Dr. Carr était déjà en train de s'évanouir – le *giyn* approchait de la limite extrême du système solaire et continuait d'accélérer. Le bâtiment établit une liaison subspatiale avec la grande flotte gizdienne qui croisait dans un autre secteur de l'espace.

— « Avez-vous quelque chose pour nous ? » demanda l'amiral.

— « Non ! » répondit le commandant du *giyn*.

— « Nous avons cru comprendre que vous étiez en vue d'un système habité qui paraissait être une proie facile. »

— « Je ne sais vraiment pas ce qui a pu vous donner cette impression. Il n'y a absolument rien dans cette région. »

— « Bien. Terminé. »

Le commandant du *giyn* coupa le contact. Il eut alors le sentiment fugitif qu'il devait être au courant de quelque chose concernant le système solaire qu'il avait traversé. C'était comme un rêve.

Mais il ne pouvait pas remarquer que toutes les lignes le reliant à la Terre et à la Lune étaient coupées et qu'elles étaient lovées quelque part dans un minuscule repli de son cerveau.

Ce sentiment qu'il y avait quelque chose qu'il savait et comprenait s'estompa. Et s'effaça.

À jamais.

Traduit par Michel Deutsch.

Titre original : The ultra man.

Parution aux U.S.A. :

Worlds of Tomorrow, mai 1966.

La T.V. américaine et la S.F

par Frederik Pohl

Le texte que voici est la traduction de l'éditorial de Frederik Pohl dans le numéro de février 1967 du *Galaxy* américain. Bien que la question évoquée par Pohl ne concerne que le public américain, il nous a semblé que le problème soulevé avait une portée générale et que ces commentaires méritaient donc d'être présentés en France. On verra par les lignes qui suivent que la situation de la télévision, malgré son développement beaucoup plus grand aux États-Unis, y est exactement la même qu'en France : c'est-à-dire que ses chances d'être un divertissement intelligent y sont tout aussi précaires.

À la Convention Mondiale de Science-Fiction de 1966, qui s'est tenue à Cleveland (Ohio) en septembre, assistaient les producteurs d'une nouvelle émission de télévision intitulée *Star Trek*. Ils projetèrent notamment des films tournés à l'essai et présentèrent plusieurs des écrivains qui collaboraient avec eux. Ils furent accueillis par les fans avec un vif enthousiasme, enthousiasme qui était mérité, car une grande somme d'argent avait été investie dans de superbes décors et une non moins grande somme de talent avait été dépensée dans l'élaboration des scénarios. Sur la simple vision des films d'essai présentés à Cleveland – et compte tenu du fait que des écrivains tels que Theodore Sturgeon, Robert Bloch et d'autres du même calibre écrivaient des scénarios pour l'émission – la Convention de Cleveland décerna à celle-ci, par avance, une médaille spéciale pour sa qualité.

Puis ce fut le début de la saison télévisée et les premières émissions réelles de la série Star Trek furent présentées. (Non pas celles qui avaient été tournées à l'essai ; les gens de la T.V. adorent faire joujou avec les émissions d'essai, en réalité rarement représentatives de ce que sera le spectacle réel, lequel est en général plus bâclé, plus ennuyeux et plus galvaudé.) Mais, en l'occurrence, ce fut l'exception qui se produisit : les émissions normales s'avèrent aussi bonnes que les émissions pilotes ! Il semblait donc qu'on allait enfin avoir à la télévision une série régulière de science-fiction dont nous n'aurions pas besoin d'expliquer au profane qu'elle n'était qu'une pâle imitation du genre véritable ; une émission que même les amateurs avertis pourraient regarder pour leur plaisir.

Hélas, le plaisir aura été de courte durée. La nouvelle vient d'être annoncée : Star Trek aura disparu des écrans peu après la parution de cet article. Tout simplement parce que son indice de popularité n'était pas assez élevé.

Une fois de plus, les grands manitous de la programmation T.V. nous auront donc sauvés du danger d'assister à un programme qui ne soit pas immédiatement accessible à un enfant d'âge préscolaire.

La raison invoquée pour justifier cette suppression est bien connue, durant la tranche horaire où Star Trek était diffusée, les émissions des autres chaînes avaient un plus fort pourcentage d'audience.

Or, il est un fait que n'ignorent pas les responsables de la T.V. : c'est que le meilleur moyen d'augmenter un pourcentage d'audience est de s'adresser aux couches les plus arriérées et les moins évoluées de la population, puisque celles-ci sont en majorité. Star Trek avait commis l'erreur de s'adresser à des gens d'un niveau relativement plus élevé, disons à des individus ayant dix ans d'âge mental et non pas six.

Qu'on nous comprenne bien, Star Trek était une émission avant tout divertissante, digne d'être encouragée mais ne représentant pas forcément le sommet du genre. La science-fiction est capable d'infiniment plus de ressources imaginatives et dramatiques que tout ce qu'aurait jamais pu présenter Star Trek. Cela nous serait égal si l'émission était supprimée pour être remplacée par une autre d'un niveau supérieur ; mais l'expérience montre qu'il y a au moins 90 chances sur 100 pour que ce ne soit pas le cas.

Ainsi donc les grands esprits de la T.V. auront remporté une nouvelle victoire dans leur combat incessant pour oblitérer toute pensée dans le cerveau des Américains...

Bien sûr il peut y avoir un sursis. Si des lettres de protestation arrivaient en nombre suffisant auprès des responsables, cela pourrait les inciter à donner à cette série prometteuse la chance de faire ses preuves.

Mais il est peu probable qu'ils s'y décident. Ils ont bien autre chose en tête : comme par exemple de se demander pourquoi le plus grand succès télévisé de ces derniers mois a été un film tourné il y a dix ans.

Nouvelles déjà parues des auteurs de ce numéro :

1. Dans l'ancien « Galaxie

FREDERIK POHL

- 16 La tête contre les murs.
- 19 J'ai tué le Roi de l'Univers.
- 21 L'abominable résurrection.
- 22 Terreur sur Mars.
- 25 Les naufragés de la galaxie.
- 26 Gouverneur et bourreau.
- 27 Grand-père le Diable.
- 41 L'homme du futur.
- 46 J'ai tué mon ami.
- (même nouvelle que celle du n° 19).
- 54 Mon ami Arthur.
- 57 Jeux sur Vénus.
- 61 Les magiciens de Pung.
- 65 D'amères pilules.

En collaboration avec C.M. Kornbluth.

- 49 La tribu des loups.
- 50.
- 63 Entre deux raids.

Sous le pseudonyme de PAUL FLEHR.

- 53 Compagnons de la haine.
- 58 Mars par clair de lune.
- 59 Pour conquérir la Terre.
- 60 Défense de tuer sur Vénus.

Sous le pseudonyme de

CHARLES SATTERFIELD.

- 31 Stratagème contre les Fnits Troisième délit.
- 60 Assurances sur l'éternité.

En collaboration avec Lester del Rey

sous le pseudonyme de EDSON McCANN.

- 25 Assurances sur l'éternité.
- 26.
- 27.

ROBERT SHECKLEY

- 3 Le poison d'un homme.
- 4 La septième victime.
- 6 Les délices de Capoue.
- 9 Tu brûles !
- 10 Les spécialisés.
- 11 Quelque chose pour rien.
- 12 N'y touchez pas.
- 14 Le coût de la vie.
- 15 Permis de maraude.
- 16 La clef laxienne.
- 17 La bataille des invisibles.
- 18 Fantôme V.
- 19 Le vieux rafioteur trop zélé.
- 21 Une race de guerriers.
- 23 Le cambrioleur du futur.
- 25 Le clandestin.
- 26 S'il vous plaît, machine !
- 28 Un billet pour Tranai.
- 29 Une chasse difficile.
- 30 La métamorphose de Meyer.
- 31 Le retour du guerrier.
- 36 La découverte du professeur Sliggert.
- 37 Le fardeau des humains.
- 38 Le sauvage de New Tahiti.
- 39 L'oiseau gardien.
- 40 Rien n'est simple dans la galaxie.
- 41 Tout ce que nous sommes.
- 42 Le créateur.
- 44 La suprême récompense.
- 46 Défense de sinuriser.
- 47 Le langage de l'amour.
- 49 Un peu trop de Bartholds.
- 50 Vivre l'aventure.
- 51 Les morts de Ben Baxter.
- 52 Le martyr.
- 56 L'homme test.
- 62 Le temps meurtrier.
- 63.
- 64.
- 65.

Sous le pseudonyme de
FINN O'DONNEVAN.
31 La souricière.

36 Erreur de traitement.
46 La planète infernale.
53 Idylles sur commande.
59 Faillite de l'arme atomique.
63 Tout ou rien.

Sous le pseudonyme de
NED LANG.

34 Une paille !

Sous le pseudonyme de
PHILIP BARBEE.

15 La sangsue.

2. Dans le nouveau « Galaxie

KEITH LAUMER.

4 Tonnerre lointain.
7 Invasion mentale.
12 Les filous de la galaxie.
15 La nuit des Trolls.
18 Ces féroces Qornts.
20 Sur le seuil.
22 Le gouverneur de Glave.
23 Mort aux vermines.
28 Le prince et le pirate.

ROBERT LORY.

28 Débuts dans le monde.

FREDERIK POHL.

15 Le semeur de discordes.
29 Après-guerre.
30 Zéro absolu.

En collaboration avec **Jack Williamson.**

6. Les Récifs de l'Espace.
7. L'Enfant des Étoiles.
8.
23.

En collaboration avec **C.M. Kornbluth.**

S 1 L'ère des gladiateurs.
Une mort douce.

Masse critique.

FRED SABERHAGEN.

26 Les prisonniers de la machine.

28 La vie contre la vie.

29 L'Essaim de Pierres.

30 T, le traître.

34 Le masque du berserker rouge.

ROBERT SHECKLEY.

9 Un filon sur Vénus.

11 Le Balayeur de Loray.

12 Projet Éternité.

15 La septième victime.

16 Les quatre éléments.

17 La vie de pionnier.

21 La mission du Quedak.

26 Transfert stellaire.

28 Voulez-vous parler avec moi ?

A.E. VAN VOGT.

1 Les sacrifiés.

10 Le Silkie.

En collaboration avec

James H. Schmitz.

27 Point Oméga.

RÉSULTATS DU RÉFÉRENDUM SUR LE N° 34

1 – Ce numéro vous a-t-il plu ?

OUI 56 %

NON 38 %

MOYENNEMENT 6 %

2 – Avez-vous aimé le dessin de couverture ?

OUI 70 %

NON 23 %

MOYENNEMENT 7 %

3 – Quel dessin intérieur avez-vous préféré ?

Page 67 (dessin de Finlay).

4 – Récits préférés :

Le masque du berserker rouge, de Fred Saberhagen : 25 % des suffrages.

Nous les Martiens (III), de Philip K. Dick : 24 %.

Le tigre vert, de Gordon R. Dickson : 22 %.

5 – Récit le moins aimé :

Revenez sur la Terre ! de Lester Del Rey.

6 – Avez-vous apprécié l'article sur Cordwainer Smith ?

OUI 64 %

NON 31 %

MOYENNEMENT 5 %

À notre prochain sommaire :

Robert F. Young.

L'ORIGINE DES ESPÈCES.

Une étonnante et poétique aventure dans la veine de "Aux premiers âges".

Poul Anderson.

LES ÉCUMEURS DE LUNE.

Un space-opéra à l'ambiance réaliste dans le cadre d'un système solaire à peine colonisé.

Fritz Leiber.

L'ESPACE AUX BEATNIKS.

Dans l'avenir, la solution troublante et réjouissante d'un problème bien connu.

